

FONDATION DE LA MEMOIRE CONTEMPORAINE

Lydia NEMIROVSKY

**interviewée par Barbara DICKSCHEN,
chercheuse à la Fondation de la Mémoire contemporaine**

2000

**© Fondation de la Mémoire contemporaine
Avenue Victoria 5, 1000 Bruxelles**

Table des matières

Premier entretien – 25 janvier 2000	3
Vie en Bessarabie – Arrivée à Ixelles – Vie familiale avant-guerre	
Deuxième entretien – 15 février 2000	26
Vie familiale avant-guerre – Athénée d’Ixelles – Exode en 1940 – Commerce du père	
Troisième entretien – 8 mars 2000	46
Athénée d’Ixelles – ULB – Ecole Cymring – Clandestinité – Monitrice dans le home de Limelette – Petite sœur au home de Beloeil	
Quatrième entretien – 17 avril 2000	83
La cache des parents – Libération – Reprise des études – Débuts de l’UEJB – Mariage et enfants	
Cinquième entretien – 18 mai 2000	117
Retour sur le home de Limelette – Début de la carrière (ACEC) – Départ pour Israël (1949)	

Premier entretien – 25 janvier 2000

Vie en Bessarabie – Arrivée à Ixelles – Vie familiale avant-guerre

Barbara Dickschen : Bonjour madame Nemirovsky.

Lydia Nemirovsky : Bonjour.

Barbara Dickschen : Je voulais vous demander donc avant de parler de l'école Cymring, ce pourquoi je suis venue en fait... je voulais vous demander de parler de vos origines, si vous le voulez bien... vous êtes née en quelle année ?

Lydia Nemirovsky : Je suis née le 2 novembre 23 à Kichinev. Mon père était né à Odessa qui était la grande ville... la grande ville par rapport à Kichinev et la métropole du... du sud de la Russie. Il était né en 1901. Ma maman est née à Kichinev aussi, également en 1901. Et quand je suis née, mes parents... ma mère était revenue à Kichinev, mais ils étaient tous les deux étudiants à l'université ou plutôt à la polytechnique allemande de Prague... Ils sont sortis tous les deux d'ailleurs, je pense en 1927, ingénieurs-chimistes et ce n'est que quand mon père a trouvé du travail que maman est revenue à Kichinev pour me chercher. Avec d'ailleurs beaucoup de regrets de ma part et de la part de mes grands-parents qui trouvaient qu'il fallait d'abord m'enseigner le français, etc., avant de partir... puisque je parlais russe. Alors quand mes... je ne sais plus ce que vous voulez encore savoir...

Barbara Dickschen : Eh bien disons, de quel milieu étaient-ils ? Ou de quelle couche sociale ?

Lydia Nemirovsky : Alors, très différents. D'abord, il ne faut pas oublier une chose, c'est que Kichinev faisait partie de ce qu'on avait appelé au XIX^e siècle la nouvelle Russie qui avait été conquise par les Russes sur les Turcs et où le... l'immigration était encouragée. Comme en même temps on persécutait de plus en plus les Juifs dans le Nord, en Lituanie, en Pologne, en Russie, il y a eu une très grande immigration vers le sud. D'ailleurs pas rien que des Juifs puisque aussi on libérait les serfs en Russie. Il y avait encore pas mal de servage et même si officiellement il n'y en avait plus à un certain moment au XIX^e siècle, malgré tout, ils avaient avantage à

fuir et à se retrouver réellement libres dans un nouveau pays, sur lequel ensuite l'administration russe a remis son grappin et est devenue aussi brutale qu'ailleurs. Mais pen... tout de même, ils ont eu des années et même des décennies de bonne vie et de possibilité d'émancipation. Il n'y avait d'ailleurs pas que des Juifs et des Russes, il y avait des Arméniens. Enfin, tout ce que le Russe persécutait, se retrouvait donc dans ces villes nouvelles, dont Odessa, Kichinev et d'autres où la vie était bonne et où donc les possibilités de développement étaient très grandes. Ils avaient aussi subi l'influence... et là, je dois me référer à un livre qui vient d'être publié ["Black Sea" de Neal Ascherson] et où j'ai trouvé confirmation de l'ambiance que je connaissais... le... ces émigrés en Russie méridionale avaient subi l'influence des idées de la Révolution française par un émigré français qui était le duc de Richelieu, qui n'a vécu qu'une vingtaine ou une trentaine d'années comme gouverneur de cette nouvelle Russie et qui a lancé la notion d'émancipation et d'égalité et de grande liberté. Il... il s'était efforcé en particulier à mélanger les diverses ethnies qui habitaient là-dedans... entre parenthèses, au moment où j'y étais d'ailleurs, Kichinev avait 50% à peu près de population juive. Bien... c'est peut-être un peu dans cette ambiance-là que le Juif de Kichinev était réputé fier de ses origines, mais en même temps très libre, très peu religieux... enfin en moyenne, disons autant que les Juifs en Belgique... et très émancipé donc et ayant des idées disons libérales... et aussi dans les milieux juifs réputés ignorants... ignorants des sources de culture juive. Ça, c'est très particulier. Alors, en particulier, mon grand... mon arrière-grand-père du côté paternel, donc en fait, le père de ma grand-mère qui m'a élevée, justement, était venu au milieu du siècle... du XIX^e siècle... est venu à pied avec une charrette à bras et sa mère de Bialystok, qui est dans le nord, en Pologne, probablement chassé peut-être par la mort de son père et aussi par les difficultés de vie là-bas en Pologne, a fait à pied le voyage tout en vendant et revendant des menues choses dans les marchés avec sa charrette à bras... C'était apparemment un garçon intelligent... il semble que sa mère avait aussi beaucoup de volonté et d'intelligence... Mon arrière-grand-père, donc parti de rien, a fait de tout et est devenu l'un des dirigeants de la communauté et l'un des hommes les plus riches de Ki... de Kichinev... Il a commencé par... puisque Kichinev était au départ une bourgade... une bourgade agricole finalement... et il a commencé par élever et engraisser des veaux, il a continué en travaillant comme maçon, puis il a travaillé comme entrepreneur de construction... Kichinev grandissait aussi à toute vitesse... c'est lui qui a ensuite financé les trams, d'abord la station électrique et des tas de choses de ce goût-là. Il a terminé comme banquier, comme financier dans la ville. Je dois dire... je dois donner son nom, il s'appelait Baruch et le nom de famille était Rubinstein. Et la Maison Rubinstein, qu'il a d'ailleurs construite, est celle où je suis née...

Barbara Dickschen : C'est donc le père de la mère de votre papa ?

Lydia Nemirovsky : Oui. [Rire.] C'est le père de la mère... Et c'est donc ma grand-mère, Rosa, la mère de mon papa, qui m'a élevée et j'ai été élevée dans la Maison

Rubinstein... La mentalité d'ailleurs encore à Kichinev à cette époque était telle que on m'avait expliqué que, bon, si j'étais perdue en rue et si je disais que je devais rentrer à la Maison Rubinstein, on savait où elle se trouvait. Elle se trouvait au coin de la rue principale et de la rue des Arméniens et... dans le même bloc dont elle faisait à peu près le quart, parce qu'il y avait des appartements au premier et des boutiques au rez-de-chaussée et je pense que il y avait quelque chose comme dix-huit boutiques. Donc c'était un machin énorme. Dans le même bloc, il y avait quelque chose comme une usine qui était la station électrique. Donc la centrale qui donnait l'électricité à la ville, puisque c'est [rire] mon arrière-grand-père qui l'avait fait construire. Il avait eu peut-être l'erreur de le construire dans le même bloc, parce qu'on entendait des bruits de machines et je savais que c'était la station électrique. A l'époque, je ne savais pas ce que ça signifiait, mais je savais que c'était la station électrique... Mon grand-père... mon arrière-grand-père, à la fin de sa vie, a appris à lire le russe, parce qu'évidemment les garçons à l'époque, jusqu'à 13 ans, avaient tous reçu une instruction juive. Ils savaient lire l'hébreu. A la rigueur le yiddish, mais c'était les mêmes lettres. Mais les lettres russes, il les a apprises quand il a eu le temps, quand il s'est pensionné. Et il a lu, semble-t-il, toute la littérature russe qu'il pouvait lire. Il était devenu profondément libre-penseur, ce qui était typique, comme je vous ai dit, à cause de toute cette influence, que j'ai rapportée par ailleurs. Parce que je me suis souvent demandé : comment se faisait-il que... Au point qu'il a voulu ne pas se faire enterrer dans un cimetière juif, ce que la famille n'a pas osé faire.

Barbara Dickschen : Mais, avant ça, il était quelqu'un d'important dans la communauté juive de Kichinev... c'est ce que vous m'avez dit...

Lydia Nemirovsky : Il était important dans... dans Kichinev. Il s'était brouillé avec la communauté juive. Je ne sais pas pourquoi, mais en tout cas... peut-être parce qu'il les trouvait archaïques, mesquins, etc. Je ne sais pas pourquoi. En tout cas, ça c'est ce qu'on racontait. Tels étaient aussi donc les opinions de ma grand-mère et de mon papa qui est resté jusqu'au bout un anticlérical... jusqu'à la fin de sa vie, un anticlérical véhément, ce qui est rare pour l'époque. Alors... il faut tout de même alors donner le pendant du côté de maman. Sa mère était née elle-même à Kichinev de gens très pauvres. Les frères de ma grand-mère, qui semblent avoir été nombreux, faisaient les marchés, donc étaient des marchands forains en quelque sorte. Mon grand-père... alors là c'est aussi toute une histoire... mon grand-père du côté maternel donc, qui s'appelait Moïse Ghildenghersel, venait d'une ville de Pologne et là, je ne sais pas, je ne connais pas le nom de la ville, mais l'histoire est très belle... Les parents de mon grand-père, ils étaient deux garçons, donc ils étaient deux frères... dont mon grand-père Moïse était le cadet, ils étaient d'une famille très religieuse. Il n'y avait aucun livre dans la maison autre que les livres sacrés en hébreu et à la maison, on parlait le yiddish... Mon grand-père et son frère ensemble, en cachette, au grenier, se sont mis à apprendre la langue vulgaire, qui devait être le polonais je suppose, ou le russe... peut-être le russe parce que cela devait être la Pologne russe... en cachette de leur père. Et... ce qui semble être courant à

l'époque aussi... c'est-à-dire qu'il y avait une très grande opposition au... à l'étude ou à la lecture de choses profanes et honteuses dans la vue des gens très religieux et le père, donc l'arri... mon arrière-grand-père que je ne... dont je ne sais rien d'autre, a découvert la cache au grenier avec les livres et quand les garçons ont su ça, ils ont attrapé tellement peur de ce que leur père allait faire qu'ils se sont enfuis. Ils se sont enfuis de leur maison pour n'y jamais revenir. Et mon grand-père, en fuyant, a abouti je ne sais pas où d'abord, mais il a appris un métier qui était un métier de comptable. Il devait être passablement intelligent en fait. Et il est arrivé à Kichinev où il a épousé ma grand-mère, mais il a été mobilisé par les Russes pour faire la guerre en Mandchourie contre les Japonais et au moment où ma grand-mère s'est retrouvée seule, avec deux petits enfants d'ailleurs, elle a ouvert une boutique... un genre de boutique d'alimentation. Quand mon grand-père est revenu de Mandchourie, de la guerre en Mandchourie, il n'a... il était blessé et il n'a rien pu faire d'autre que de continuer à faire... à tenir la boutique avec ma grand-mère. Et c'est ce qu'il a fait toute sa vie. Il avait une boutique d'épicerie dans laquelle il faisait à l'ancienne... à l'ancien temps, avec une très profonde cave dont je me souviens. J'ai vu cette cave. C'était une cave qui s'ouvrait sur la rue avec deux battants horizontaux et où on descendait très bas avec un... avec une bougie et là, il faisait lui-même des tas de choses : il salait pour l'hiver des... du chou et des ch... et des cornichons, des choses pareilles qu'il vendait... Il a vécu... pour une épicerie... il a vécu relativement... prospère en étant très fort apprécié de ses voisins d'ailleurs. Il était ami avec tout le monde. Il était très généreux de caractère et c'est une des raisons pour lesquelles les voisins russes l'ont caché pendant les deux pogroms, lui et sa femme et les enfants... pendant les deux pogroms qu'il y a eu à Kichinev et dont ma maman se souvenait... du deuxième probablement puisqu'elle est née en... en 1901 et il semble, contrairement à ce qui est marqué dans l'encyclopédie [Encyclopedia Judaïca] où on parle d'un pogrom en 1903... maintenant il se peut qu'il y en ait encore eu un en 1905... mais elle se souvenait, elle se souvenait d'avoir dansé sur le lit avec les enfants de la maison qui les cachait et qu'on leur disait de se taire parce que c'était dangereux, on pouvait... on pouvait les attraper. Mon grand-père est resté religieux. Il allait le samedi à la synagogue et ma grand-mère apparemment l'était moins, ou du moins les femmes ne devaient pas aller à la synagogue, on les libérait de faire ces obligations, mais tous les samedis soirs, elle allait au théâtre juif qu'elle appréciait beaucoup. Et voilà pour mes grands-parents et pour mes origines. Alors...

Barbara Dickschen : Et...

Lydia Nemirovsky : Oui ?

Barbara Dickschen : Je vous écoute... oui... vos parents, par exemple, quel était leur degré d'observance de la religion ?

Lydia Nemirovsky : Nul ! [Rire.] Nul moins un !

Barbara Dickschen : Nul moins un ! [Rires.]

Lydia Nemirovsky : Nul moins un ! Je vous dis : mon père avait gardé... une réelle ignorance d'abord, lui-même déjà était ignorant. Totalement. Et il avait un... une telle... un tel sentiment de... de méfiance envers les religieux, d'ailleurs tous les religieux, toutes les religions, hein. Et ma maman aussi. Ecoutez, c'était une époque... Kichinev a d'ailleurs donné les premiers... les premiers kibboutzim en Israël, ce que vous savez peut-être... mais dans le choix des jeunes autour de mes parents... à Prague aussi... chez les Juifs, il y avait deux tendances... du moins dans les étudiants d'université, hein... il y avait deux tendances : on était ou sioniste ou communiste. Ce qu'il faut aussi dire, c'est que... alors mon papa sortant d'un milieu riche et qui avait aussi des... un certain... une certaine distance par rapport au communisme tout de même, mon papa se tenait neutre et s'intéressait pas à la politique. Ma maman avait des sympathies communistes nettes... Alors...

Barbara Dickschen : Elle avait des sympathies communistes nettes ?

Lydia Nemirovsky : Nettes, oui. Mais pas plus.

Barbara Dickschen : Elle n'était pas engagée ? Elle ne faisait pas partie du...

Lydia Nemirovsky : Non, non, non. Non, non, non. Ni l'un ni l'autre. Ils étudiaient. Les parents envoyaient de l'argent. Comme elle disait toujours... de son côté l'argent était difficile à envoyer, il s'agissait d'être sérieux. Elle est sortie ingénieur-chimiste avec la plus grande distinction. C'était rare à l'époque d'ailleurs pour une fille.

Barbara Dickschen : Ils n'ont pas eu la possibilité d'étudier en Roumanie ou en...

Lydia Nemirovsky : Alors, il faut aussi comprendre une chose... je parle beaucoup des Bessarabiens, mais je crois que c'est important. Il y a eu... Mes parents ont retrouvé en Belgique... à Liège en particulier, mais aussi à Gand, à Bruxelles, il y avait une communauté importante, aussi en France, de Juifs bessarabiens. En réalité, tout ce qui pouvait filer, parce qu'après la guerre 14, les Roumains sont entrés en Bessarabie et ils ont assez fort écrasé tout le monde... de toutes les manières, en particulier par les impôts, de sorte que tout ce qu'il y avait de jeunes à cette époque-là fuyaient. Allaient où ils pouvaient. Et... mes parents n'ont pas pu... voulaient rester à Prague d'ailleurs simplement après leurs études... n'ont pas pu et puis ils ont abouti en Belgique, qui laissait entrer à l'époque. Ils sont arrivés en Belgique en 28... et dans les années 30, on a commencé à ne plus permettre l'immigration. Mais tous... toute cette communauté bessarabienne qu'on a retrouvée ici... est venue avant.

Barbara Dickschen : Permettez-moi de vous interrompre... question langue... donc, vous expliquiez que vous ne parliez que le russe puisque... vous êtes restée jusqu'à quel âge chez vos grands-parents...

Lydia Nemirovsky : Six ans.

Barbara Dickschen : Jusqu'à six ans.

Lydia Nemirovsky : En réalité, ce qui s'est passé, il s'est passé deux choses : mon papa avait trouvé du travail en arrivant en Belgique... difficilement en fait, par le fait qu'il ne parlait pas français non plus, puisqu'ils avaient fait des études en allemand. Ils parlaient russe, allemand, ils parlaient pas le... le français... ils ont appris. Et puis, il a trouvé du travail comme ingénieur.

Barbara Dickschen : Il ne parlait pas le yiddish non plus ?

Lydia Nemirovsky : Mon papa, pas un mot. Ma maman, bien. C'était sa langue maternelle.

Barbara Dickschen : Votre père n'a pas fait sa bar-mitsvah non plus à ce moment-là ?

Lydia Nemirovsky : Je suppose que oui.

Barbara Dickschen : Quand même.

Lydia Nemirovsky : Mais vous savez, la bar-mitsvah, tout dépend comment on la faisait, hein. Mais il ne lisait pas. [Rire.] On lui a peut-être soufflé ce qu'il devait dire à la bar-mitsvah. Il a fait sa bar-mitsvah, je pense, je n'oserais pas jurer.

Barbara Dickschen : Mais il attachait de l'importance au fait qu'il devait épouser une Juive ou non ? Puisque votre mère...

Lydia Nemirovsky : Alors là, il faut aussi voir l'ambiance, ça peut vous intéresser d'ailleurs parce que ce sont des faits historiques que les gens comprennent difficilement ailleurs : il y avait deux choses... [Se levant.] Je vais peut-être fermer la porte parce que le froid se sent.

Barbara Dickschen : Oui, je vous en prie.

Lydia Nemirovsky : Alors, il y a... il y avait deux... il y a deux phénomènes qui faisaient une très grande différence entre... entre la... tout... tout ce qui avait été russe, toute l'Europe de l'Est et la France ou la Belgique... en France et en Belgique, vous êtes d'abord un citoyen et votre religion est votre affaire et il y a un chose...

civil... un état civil. Le résultat de l'état civil est que personne ne vous demande votre religion quand vous allez vous marier... que vous alliez d'abord... c'était d'ailleurs l'une... l'un des prétextes de faire abdiquer Léopold III, c'est qu'il a osé se marier d'abord à l'Eglise sans passer d'abord par l'état civil, ce qui est illégal en Belgique. En Russie, en Roumanie d'ailleurs aussi, et dans beaucoup d'Etats de l'Est, il n'y avait pas d'état civil. Vous deviez vous marier chez un prêtre, un rabbin, un pasteur, quelqu'un... Alors, tout simplement, quand vous étiez de deux religions, c'était marqué dans votre acte de naissance ! C'est aussi la raison... parce que des gens m'ont demandé à un certain moment pendant la guerre : «Mais pourquoi est-ce que... pourquoi est-ce que, en Belgique, on sait que vous êtes juifs ?» Je dis : «Mais mon père... là, c'est marqué dans l'acte, dans mon acte de naissance, puisque je suis née là-bas, dans l'acte de naissance de mon père et de ma mère. Y a pas moyen.» Ce que beaucoup de gens n'ont pas compris. Alors, il y avait en plus... chez le Juif de Bessarabie, une réelle fierté nationale, qui n'avait rien à voir avec la religion et qui était aussi l'influence française finalement. Il y avait une Nation. On avait cette notion de Nation indépendamment de la religion. Mais le fait qu'il n'y avait pas d'état civil faisait que se marier avec quelqu'un issu d'une autre religion était quasi impossible et mes parents ont connu le cas d'une jeune fille juive qu'ils connaissaient d'ailleurs parce que tout ça frayait ensemble... c'était très pénible... ils allaient dans le même lycée, ils frayaient ensemble, ils sortaient dans les parcs, ils se baladaient tous ensemble. Les Juifs et les Russes. Et les autres. Y avait des Grecs aussi, il y avait des Arméniens, il y avait de tout... Mais si par hasard des jeunes s'entêtaient à... à frayer réellement ensemble, ils avaient de très grosses difficultés, personne ne voulait les marier. Et mes parents ont connu... je les ai connus à... à Bruxelles, ils sont venus un jour visiter mes parents... il y avait un jeune homme... donc russe... orthodoxe et une jeune fille... juive qui s'étaient entêtés à vouloir se marier et ils ont trouvé un pasteur protestant dont [rire] la spécialité était d'aider des jeunes et qui les a... a béni le mariage et les a déclarés mariés. Mais ils ont dû quand même s'exiler directement, parce qu'il y avait une très grosse opposition des communautés. Et ils ont vécu à Paris et à un certain moment, j'ai connu cette histoire, parce qu'ils sont venus. C'était un ménage très heureux et très... très charmant d'ailleurs.

Barbara Dickschen : Donc vous disiez que vous avez dû quitter Kichinev contre votre gré en fait...

Lydia Nemirovsky : Oui, enfin je n'avais pas de gré. A l'époque, les enfants, on ne leur posait pas de questions. On leur disait que cela se passait... c'était un très gros choc. Mes grands-parents ont essayé de persuader mes parents de me laisser encore un peu et de m'envoyer... il y avait un lycée français à Kichinev... mais mes parents ont eu la sagesse de me reprendre. J'avais déjà six ans, ç'aurait été la catastrophe, si ils m'avaient encore laissée.

Barbara Dickschen : Vous n'aviez jamais vécu avec vos parents ?

Lydia Nemirovsky : Mes parents revenaient... ma maman en tout cas, et mon papa aussi revenaient aux vacances... et plus ou moins longues... les vacances académiques. Ensuite, ma maman est rentrée à Kichinev avec mon papa qui a fait son service militaire roumain et... Donc, j'ai eu ma maman. Puis ils sont repartis en Belgique. J'étais encore très petite. Donc, je partais parfois en vacances avec ma maman. Mais il est clair que j'avais plus l'habitude et la mentalité de ma grand-mère. Qui était fort autoritaire d'ailleurs.

Barbara Dickschen : Et, justement, comment était la vie chez vos grands-parents ?

Lydia Nemirovsky : Ma grand-mère avait une réputation de très bon pédagogue. Elle avait élevé ses gosses sévèrement et elle m'élevait comme elle avait élevé ses gosses. Elle était très raide en réalité... Je l'aimais beaucoup. Les gosses ne détestent pas toujours l'autorité, hein. Ça a été un très grand choc. D'autant plus que ma maman avait suivi les conseils d'une brave ancienne institutrice qui était mariée à un ami de Kichinev, mais donc l'institutrice en question était gantoise, et qui avait... avec beaucoup d'autorité expliquait qu'il n'y avait qu'à la mettre à l'école : comme elle arrive, elle apprendra bien le français. Ce sera le mieux. Pas donner de leçons, rien du tout. «Mettez-la à l'école.» [Rire.] J'ai appris... j'ai suivi à l'école. Ma maman me donnait un coup de main et me traduisait ce que je ne comprenais pas dans les cours et par écrit, je faisais tout. Très décemment... J'ai découvert très vite... parce que les gosses sont pas bêtes... j'ai découvert très vite que il y avait [rire] un très gros avantage à l'école à ne pas savoir parler, parce qu'alors on t'interrogeait jamais oralement. Et je me suis tue dans toutes les langues. Et je me suis tue dans toutes les langues jusqu'à ce qu'un jour, six mois plus tard... donc pendant un bon morceau de l'année scolaire, de la première année scolaire, je me suis tue, alors que je comprenais déjà tout, jusqu'à ce qu'un jour, à la récréation... parce que je jouais avec les gosses, en me taisant... on m'avait dit que "j'y étais". Et en bon bruxellois, j'ai répondu : «C'est pas vrai, je n'y est pas !» Parce qu'on disait : "je n'y est" et pas "je ne suis". «Je n'y est pas.» Alors ce... ces petites rosses m'ont ramassée par la peau du dos, à trois ou quatre, elles m'ont amenée directement à l'institutrice en criant : «Elle sait parler ! Elle sait parler !» [Rire.] Ça a été la fin de ma paix.

Barbara Dickschen : Mais alors, vous devez quitter vos grands-parents, vous devez quitter Kichinev et vous arrivez...

Lydia Nemirovsky : Et mes jouets. Parce que, bon, on faisait trois jours de train qui roulait le jour et la nuit avec des... on desc... on changeait de train de temps en temps. Maman avait emmené ce qu'elle pouvait. Une assez grosse malle, mais le gros, des choses un peu lourdes ou... sont restées là-bas. Donc je n'avais plus ni mon lit ni mon... Enfin, tout mon... mon chez-soi. Ils vivaient tout de même là dans un assez bel appartement.

Barbara Dickschen : Où était-ce exactement ?

Lydia Nemirovsky : A Kichinev !

Barbara Dickschen : Ah, voilà. C'est ça que vous voulez dire.

Lydia Nemirovsky : Oui. A Kichinev. Ils vivaient dans un assez bel appartement. Ici, mes parents vivaient encore en garni à l'époque et c'était étroit. Noir. Alors ce qui était aussi un très grand choc, c'est que le climat à Kichinev était assez continental, un très grand gel en hiver, avec une neige qui restait, sur laquelle on marchait pendant plusieurs mois d'hiver, qui était d'ailleurs assez haute. On déblayait des petites ruelles dans... dans les... dans les rues, mais la neige était une pierre en fait, sur laquelle on marchait. Et... et il y avait peu de pluie. Pas de pluie du tout l'hiver, des pluies au printemps et en automne et pas de pluie en été. Donc j'étais habituée à un ciel assez bleu, beaucoup de soleil. Et je suis arrivée en septembre 29... et... il pleuvait. Il faisait gris. Il y avait un ciel gris. Et puis au fil des semaines, j'ai découvert que très souvent, il fait obscur et il fait humide. J'ai reçu un imperméable. [Rire.] Objet que je ne connaissais pas.

Barbara Dickschen : Et vos parents se sont installés dans quelle ville exactement ?

Lydia Nemirovsky : A Ixelles. Derrière les étangs d'Ixelles. Rue des Echevins. Et... ils se sont installés au 11 d'abord et au bout d'un an, on a déménagé au 20, où j'ai fait une découverte, qui était une autre petite fille de mon âge [rire]... qui habitait dans la même maison et qui a été vraiment la grande joie, parce que nous étions, toutes les deux, enfants uniques dans la famille et... bon, là je me suis a... accoutumée en fait.

Barbara Dickschen : Vous disiez donc que votre père avait trouvé du travail ici en Belgique.

Lydia Nemirovsky : Il avait trouvé du travail.

Barbara Dickschen : Et votre mère, que faisait-elle ?

Lydia Nemirovsky : Et ma mère n'a pas réussi. D'abord, elle a été beaucoup plus lente à apprendre le français. Elle avait une grosse difficulté à parler français. Elle a eu une grosse difficulté à s'installer ménagère, parce qu'en fait elle avait étudié, étudié, étudié. Elle était très qualifiée et elle avait aucune idée du ménage à faire et donc elle s'est très mal adaptée et elle a commencé par s'occuper justement d'avoir... d'avoir... de tenir la famille et de mener... A l'époque, il fallait aller deux fois par jour à l'école : le matin, on allait, on rentrait à la maison, on mangeait et on retournait. Il n'y a pas de cantine ou rien. Et ensuite, il y a... il y a eu la crise. En fait, je suis arrivée en 1929... Et mon papa avait déjà le travail, mais ma maman n'en a plus trouvé. Octobre 29, la fameuse grande crise économique et la... l'usine où papa

était ingénieur a claqué pour des raisons financières... comme tout claquait à l'époque... en 32, je pense. Et mon père lui-même a été chômeur jusqu'en 35.

Barbara Dickschen : C'était une situation assez pénible ?

Lydia Nemirovsky : C'était difficile... plus que difficile. C'est-à-dire que mes grands-parents des deux côtés envoyaient des sous. Parce que mes parents s'entêtaient de ne pas rentrer à Kichinev. Ils ont eu une prémonition, parce que à Kichinev, personne n'est resté et tout Kichinev a été assassiné par les Allemands. Totalemment.

Barbara Dickschen : Etait-ce une raison pour ne pas retourner ? L'antisémitisme était la raison principale ?

Lydia Nemirovsky : Non... à l'époque, la haine du... du Roumain. Et le fait que les Roumains... Mais les Roumains, eux, persécutaient [sourire] d'une manière absolument équilibrée tout... toute la Bessarabie, de sorte que ce n'était pas... c'était pas plus sensible pour les Juifs que pour les autres. Il n'y avait rien à faire au point de vue économique. Mes oncles par exemple ont émigré carrément à Bucarest et là ils ont pu travailler mais... à Kichinev même, c'était une ville où on rentre... En réalité, autant elle avait été prospère, autant elle se dégradait. Comme je vous ai dit : toute la jeunesse était filée et personne ne rentrait.

Barbara Dickschen : Oui, justement, vous disiez que vos parents ont retrouvé une communauté bessarabienne très importante ici en Belgique...

Lydia Nemirovsky : Oui.

Barbara Dickschen : Et quels étaient les amis ici en Belgique ?

Lydia Nemirovsky : Eh bien, d'abord il y avait deux cousines de ma maman. Donc cousines, c'est-à-dire que des... des cousins de mon grand-père. Des filles de...

Barbara Dickschen : Oui.

Lydia Nemirovsky : De cousins de mon grand-père... qui s'étaient retrouvés à Kichinev et qu'ils ont retrouvés ici... Il y avait... bon, le bonhomme... Elie Cosak, qui était ingénieur-architecte sorti de Gand et qui avait épousé une Flamande, était le grand conseiller, parce qu'il était le plus... le plus assimilé à la Belgique. Il savait écrire sans faute ou bien sa femme écrivait les lettres pour des parents qui ne savaient pas écrire... pas tellement bien le français sans faute. Et... et il y en avait d'autres : y avait deux cousines, y avait les Cosak... Oh ! il y avait même une famille qui était... dont le père était un ami d'école de mon grand-père paternel, et qui se retrouvait ici, qui était les Sloutsky. Les Sloutsky qui étaient d'ailleurs des militants sionistes importants ici à Bruxelles.

Barbara Dickschen : Et vos parents n'étaient pas engagés...

Lydia Nemirovsky : Non, non.

Barbara Dickschen : Politiquement ou...

Lydia Nemirovsky : Non. Il y avait... il faut aussi imaginer l'époque, à Bruxelles... pour tout ce qui était étranger... non seulement ils n'étaient pas engagés, mais c'était du feu, hein... J'ai entendu, étant enfant, des histoires de rafles dans des cinémas où on projetait des films un peu osés, un peu gauchisants, ou un peu plus gauchisants... et des types qu'on mettait carrément à la frontière. Un peu comme [sourire] on met maintenant les immigrants à la frontière sans... mais avec encore moins d'égards... disons avec l'opinion ne le sachant même pas évidemment.

Barbara Dickschen : Vous n'êtes plus retournés à Kichinev ?

Lydia Nemirovsky : Non. On n'est plus retournés. Et mes grands-parents ont envoyé des sous en très petite quantité, parce que le lei roumain avait une très faible valeur par rapport au franc belge et mes parents ont vraiment tiré le diable par la queue pendant trois ans, jusqu'à ce que mon papa ait découvert, par hasard, une possibilité d'apprendre à câbler des postes de TSF, parce qu'à l'époque on les câblait. C'était de grands machins, avec des lampes. C'était toute autre chose que maintenant. Donc il a appris d'abord le métier de câbleur, puis il a appris à régler, à monter et à régler des... des... des TSF et il s'est installé à en vendre en 35. Et ça, ça a été une très grande chance.

Barbara Dickschen : La situation a évolué ?

Lydia Nemirovsky : La situation économique évoluait un tout petit peu. Donc, en 35, il a commencé à gagner en... en vendant des TSF et c'était tout juste. Avec... ayant vendu une TSF, on vivait deux-trois semaines modestement. Mais on vivait. Et en... en 38 ou en 39, je n'ose pas dire exactement quand, il a retrouvé du travail comme ingénieur-chimiste.

Barbara Dickschen : Excusez-moi de revenir au cercle d'amis, mais donc, apparemment, les amis c'était plutôt des personnes juives, non ? Qui venaient du même...

Lydia Nemirovsky : Oui, oui, oui.

Barbara Dickschen : Vous ne... vos parents n'avaient pas de contacts avec des Belges non juifs ?

Lydia Nemirovsky : Si. En petit nombre. Disons, par exemple, ces mêmes gens où nous avons loué le deuxième appartement au 20 de la rue des Echevins, il y avait une fille de mon âge, les Moureau... m'ont cachée avec ma sœur pendant la guerre, pendant quelques semaines. On était donc restés en grande amitié avec eux. Il y avait aussi des voisins dans le premier appartement qui sont restés des amis de longue date. Non, mes parents frayaient, mais bon, ça se faisait par petit... par encas... Si... ils n'étaient pas sélectifs, forcément... tout dépendait des rencontres, des occasions de rencontre... Très curieusement d'ailleurs, le... son premier employeur était un Français méridional, Bigourdan, et qui avait déjà un Russe dans son... [rire] dans son staff. C'est-à-dire ils avaient deux... ils étaient deux ingénieurs : il y avait un Russe et mon papa. Et je pense que c'est une raison pour laquelle le type l'a engagé facilement, parce qu'il se disait que les deux Russes allaient s'entendre entre eux et effectivement. C'était un des vieux amis de mon papa en Belgique. C'était le... le... son collègue, son premier collègue là où il a travaillé. Le deuxième employeur était un Anglais. C'était une firme anglaise, Johnson & Nicholson, et le bonhomme é... le directeur était un Anglais qui avait appris... qui savait parler russe. Et de nouveau, je pense que c'était un coup de cœur. Il a vu mon papa et il l'a engagé [rire]. En 38 ou en 39 donc.

Barbara Dickschen : A la maison, vous parliez quelle langue en fait ?

Lydia Nemirovsky : On parlait russe. J'ai parlé russe à la maison jusqu'à mon mariage [rire]. C'est bizarre, les gens.

Barbara Dickschen : Mais votre mère ne parlait jamais le yiddish avec vous par exemple ?

Lydia Nemirovsky : Non. Dans la mentalité du milieu de mon papa... d'ailleurs, j'ai encore entendu mon vieil oncle, le cousin de mon papa, qui disait pas "le yiddish", il disait "le jargon". C'était... c'était un peu comme le patois en Flandre. Y avait un... un complexe sérieux. N'empêche que [rire] j'ai reçu un petit calendrier américain où il y a un mot... un mot yiddish tous les jours. Je les connais tous.

Barbara Dickschen : Ah, donc vous avez quand même appris le yiddish ?

Lydia Nemirovsky : Non, non. Non, non. Je comprends des mots, des mots-types, hein. Vous voyez ici, il y a [elle lit sur le calendrier] "kinderlach". Alors, il y a deux-trois expressions que je connais. Justement "meshuge".

Barbara Dickschen : "Meshuge", oui.

Lydia Nemirovsky : Mon... mon russe était teinté de tous ces mots.

Barbara Dickschen : Ah oui ! Oui.

Lydia Nemirovsky : Ça [elle lit un mot yiddish], ça je connaissais pas.

Barbara Dickschen : De mots yiddish.

Lydia Nemirovsky : Oy oy wey. J'ai aussi été à l'organisation avant-guerre, et là j'ai appris quelques mots. Oy wey, par exemple.

Barbara Dickschen : Quelle organisation ?

Lydia Nemirovsky : Un... moi, j'ai commencé par un camp de la Gordonia qui était socialiste, j'ai terminé par les Klalim, le... les sionistes généraux.

Barbara Dickschen : Etait-ce une volonté politique de changer de... Non ?

Lydia Nemirovsky : Non. Non, c'était selon les copains qu'on rencontrait, bien entendu. J'ai même essayé, quand j'avais onze ans, je suis allée... Mais c'est rigolo, je comprends des tas de mots de yiddish et je connais, j'emploie. A tel point que par moment, pour certains mots, je découvre qu'ils sont yiddish, mais je croyais qu'ils étaient russes. Et parfois c'est vrai. Dans le yiddish, y a assez bien de mots russes d'ailleurs. Parfois je... il y a eu des mots que j'ai longtemps employés sans trop savoir, mais le yiddish même, non, je ne connaissais pas. C'était d'ailleurs... Bon... [Rire.] Dans l'organisation, ça me donnait des difficultés, parce qu'on me demandait si j'étais vraiment, vraiment, vraiment, vraiment juive. Et je suis allée pendant un an, à pied, de... tout de même d'Ixelles jusqu'à la rue de la Régence... pour les cours du mercredi après-midi et du dimanche matin, où on préparait à la bar-mitsvah, à la bat-mitsvah. C'était à ce point mauvais que je n'ai rien appris.

Barbara Dickschen : Les cours étaient mauvais ?

Lydia Nemirovsky : Oui. On faisait rien. On... Les autres [rire] gosses connaissaient les prières, moi je ne les connaissais pas. Et les autres gosses peut-être savaient ce que cela voulait dire. Moi pas. Donc pour moi, c'était du par cœur. Et... or c'était ma volonté et une crise religieuse réellement.

Barbara Dickschen : Oh ! voilà. Parce que justement vos parents, qui n'accordaient pas trop d'importance à ce genre de choses...

Lydia Nemirovsky : Alors... Aucune. Sauf que c'était archaïque, inutile... Tout ce qu'on voulait enfin. Disons que j'ai fait ma crise religieuse. Oh ! peut-être parce que les autres gosses avaient des livres de prières, moi j'allais au cours de morale. Les autres avaient des livres de prières. Enfin, j'ai fait une crise religieuse. Je suis allée là pendant un an et là, ils se sont chargés de me dégoûter. Par le fait qu'on n'expliquait rien, qu'on récitait des prières sans comprendre, que [rire] les gosses et

les institutrices... c'était des institutrices d'ailleurs... demandaient à tout bout de champ : «Est-ce que tu es vraiment juive ?» Ce qui était vexant. Et... au bout d'un an, j'ai compris et j'ai lâché.

Barbara Dickschen : Vous dites que c'était vexant parce que vous vous sentiez déjà profondément juive ?

Lydia Nemirovsky : Mais... c'est... ce qui se passe, c'est que dans mon éducation, j'étais juive. Si on me demandait ce que j'étais, je répondais : «Je suis une Juive russe. Juive étant le nom, et l'adjectif est russe.» Et c'était cela l'affirmation. C'était très différent de la mentalité occidentale par exemple. C'était une Nation. Comme il n'y avait pas de... d'état civil, c'était un Etat. C'était une Nation. On n'a jamais douté. C'est très complexe. C'était tout, tout différent de...

Barbara Dickschen : Mais vos parents...

Lydia Nemirovsky : Comme concept.

Barbara Dickschen : Mais vos parents ne respectaient pas pour autant les coutumes ?

Lydia Nemirovsky : Aucune.

Barbara Dickschen : Aucune ? Que ce soit la kashrout ou le...

Lydia Nemirovsky : Non, la kashrout certainement pas ! [Rire.]

Barbara Dickschen : Certainement pas.

Lydia Nemirovsky : On habitait à l'époque à Ixelles d'ailleurs, hein. C'était une des raisons du groupement : la synagogue et... et la nourriture. Non. D'ailleurs, ils n'avaient déjà pas respecté... chez mon papa, on ne respectait pas de kashrout.

Barbara Dickschen : Et leur mariage était-il religieux ?

Lydia Nemirovsky : Mais forcément ! Puisque c'était la Bessarabie. Forcément. Il n'y avait pas d'autres mariages. Mais à... à... déjà Prague, ils mangeaient dans les cantines d'étudiants avec tout... tout le monde et ils ont appris. D'ailleurs, on recuisait chez moi à la maison... Je connais certains plats de cuisine tchèques que mes parents avaient adoptés. Et ma maman faisait certains plats... juifs typiques de la Bessarabie.

Barbara Dickschen : Votre mère, qui avait des difficultés pour trouver un emploi, quelles étaient ses occupations ? Outre le ménage, bien sûr...

Lydia Nemirovsky : Toutes ces années-là, pas grand-chose. J'ai une petite sœur donc qui est née en 36 et... Elle a eu de grosses difficultés. elle a travaillé... comme dans son métier... en réalité à partir de 1949... c'est-à-dire assez âgée et étant séparée de mon papa.

Barbara Dickschen : Est-ce qu'on... la politique était un sujet de discussion chez vous ?

Lydia Nemirovsky : Oui. Mon papa s'intéressait à la... à la politique. Et moi aussi, assez jeune. Vous m'excusez un moment ?

Barbara Dickschen : Mais bien sûr. Nous allons interrompre.

Lydia Nemirovsky : [Elle se lève.] Est-ce que vous prendrez un peu de thé ou quelque chose ?

Barbara Dickschen : Comme vous voulez. Si vous en faites... [Interruption.]

Lydia Nemirovsky : ...laisser la chose là.

Barbara Dickschen : Voilà. Donc après une courte interruption... enfin plutôt une longue interruption... nous avons bu du thé, on a un peu mangé... [Rire.]

Lydia Nemirovsky : Je vais vider mon thé. Vous n'en voulez plus ?

Barbara Dickschen : Non merci, c'est gentil. Je me permets donc de vous poser la question à propos de discussions à caractère politique qu'il pouvait y avoir chez vous, à la maison, avant guerre... vous disiez que votre père s'intéressait beaucoup à la politique, lisait beaucoup les journaux... est-ce que vous vous intéressiez aux fascismes... à la montée des fascismes, que ce soit en Espagne ou en Italie ou que ce soit en Allemagne ?

Lydia Nemirovsky : Bon. Je vais... Oui. Certainement. Alors, je ne sais pas quand datait le début de mes intérêts... Si ! [Rire.] Je dois dire ceci, c'est que... finalement, j'étais imprégnée... dans les adultes... et bien sûr, on disait en blaguant que mon oncle était à la datcha quand il était... mon grand-oncle... Sacha... quand il était en prison roumaine, on disait qu'il était en villégiature, à la datcha. Et je savais très bien ce que ça signifiait. Et même, déjà à l'époque, je savais que ma grand-mère rachetait son chien, rachetait aussi son frère.

Barbara Dickschen : Son frère, qui était communiste ?

Lydia Nemirovsky : Qui était communiste. Sacha. Sacha... Rubinstein... Donc déjà... Et je sais qu'un jour... j'étais un enfant tout seul parmi des adultes, hein, et j'entendais parler... je sais qu'en pleine rue à Kichinev, j'ai un jour marché à côté de ma maman et subitement, très haut, je lui ai dit : «Maman, quand est-ce que nous serons débarrassés des Roumains ici ?» Et maman [rire] m'a prise par la main et m'a... m'a emmenée très vite plus loin. Donc, là, j'entendais sans comprendre. Mais j'entendais. Ma première confrontation avec les... les choses de l'époque... les problèmes de l'époque a été en 33, l'arrivée des premiers émigrés allemands juifs. C'était d'ailleurs mon premier contact avec des enfants juifs. A Kichinev, je n'ai pratiquement pas... peut-être connu un gosse ou deux, mais pas beaucoup de gosses et donc à l'école, j'ai vu arriver... deux filles. Des Juives allemandes qui avaient mon âge, qui sont entrées en classe et bien sûr sous l'influence... en fait sous l'influence de... des parents, je m'en suis très fort occupée... essayer de les aider, essayer... Donc là j'étais pleinement consciente de ce qui... de ce qui leur arrivait, de ce qui arrivait. En principe. Les deux compagnes en question... ça vous intéresse... les deux compagnes en question, l'une était Anne-Lise Frühe, qui a épousé un Bessarabien...

Barbara Dickschen : Vous avez fait du beau boulot alors ! [Rires.]

Lydia Nemirovsky : Non, c'est par hasard, parce que c'est beaucoup plus tard. Anne-Lise Frühe. Et elle a épousé un garçon dont j'ai oublié le nom, mais il était pharmacien et ils avaient une pharmacie rue Marie-Christine à Bruxelles. Mais là je les ai perdus de vue. Et elle a d'ailleurs fait de la Résistance pendant la guerre, Anne-Lise. Elle était très bien. Une gosse intéressante. Le papa vendait des jouets et alors, le pauvre, quand il est arrivé en Belgique, il n'a pas pu emporter de l'argent, mais il a emmené de la marchandise. Donc en Belgique, il a continué à vendre des jouets. Ça en faisait une. Et c'était en 33. C'était les premiers arrivés. J'ai parfois joué dans les familles juives allemandes où bien sûr on parlait allemand et j'ai difficilement appris d'autres langues après le russe et le français. J'ai eu beaucoup de peine à apprendre d'autres langues. Mais je n'ai jamais bien appris l'allemand, mais les mots familiers je les comprends très bien en allemand, parce que j'ai beaucoup entendu parler allemand. Donc chez Anne-Lise en particulier.

Barbara Dickschen : Et la seconde était ?

Lydia Nemirovsky : La seconde était la sœur du... du Nick Forbat que vous retrouvez à l'école juive. C'était son frère aîné. Quand Nick est arrivé en Belgique à ce moment-là, il avait quatorze ans.

Barbara Dickschen : Ah ! d'accord. Ah ! Il était donc d'origine allemande ?

Lydia Nemirovsky : Non. [Rire.] Non, c'est plus compliqué que ça : la famille Forbat était... mais avait vécu... venait d'Allemagne, fuyait l'Allemagne, mais ils étaient de Hongrie.

Barbara Dickschen : De... d'origine hongroise.

Lydia Nemirovsky : Ils étaient hongrois et ils parlaient hongrois à la maison. Ça j'ai jamais compris. C'est trop... trop loin. Le hongrois est difficile, mais j'ai beaucoup entendu parler hongrois. Aussi parce que j'ai joué chez les Forbat aussi.

Barbara Dickschen : Est-ce que vous compreniez... est-ce que vous compreniez à l'époque, pourquoi ces gens venaient ?

Lydia Nemirovsky : Oui, bien sûr. Ben, en 33, j'avais dix ans, hein. Non, non, tout ça m'a ex... m'a été expliqué par le menu... en détail, en long et en large. Ça c'est évident... et mes parents réagissaient très fort évidemment. Donc...

Barbara Dickschen : Est-ce que vos parents ou vous-même avez été victimes d'antisémitisme, que ce soit en Roumanie ou en Belgique ?

Lydia Nemirovsky : Non, puisque mes parents n'ont pas vécu en Roumanie du tout en adultes. Non, en adultes ils n'ont pas... ils n'ont pas...

Barbara Dickschen : Et en Belgique ?

Lydia Nemirovsky : Non, certainement pas. Nous vivions dans un quartier et j'allais dans une école, où j'étais avant l'arrivée des Juives allemandes, et donc de Mady Forbat qui était hongroise, il y avait pas... pas de Juives à l'école. J'étais la seule. Et les... et l'école belge s'en foutait éperdument d'ailleurs. Je ne suivais pas le cours de religion. Non, non, j'étais dans la morale. Mais à Ixelles, il y avait la moitié de la classe qui allait. Ou à l'école primaire, on allait simplement à... à l'étude. Mais...

Barbara Dickschen : Mais donc vous étiez une jeune fille politiquement très consciente... ou vous étiez très consciente, disons, de ce qui se passait dans le monde...

Lydia Nemirovsky : Oh oui ! Oui, oui. Alors il y a une anecdote qui peut vous amuser vous aussi... donc... il y avait... ensuite est arrivé une fille de plus. Donc la première, c'était sûrement Anne-Lise et... et Mady Forbat la deuxième arrivée, donc en cinquième primaire. Et ensuite... peut-être en... en 37... une famille Klein. Donc... la fille s'appelait Inge... donc aussi des Juifs allemands... dont la maman était une Juive polonaise, mais le papa avait même fait la guerre 14 et avait eu des décorations. Il était nettement moins évolué que la famille Frühe et que la famille Forbat. Assez primitif. Et il vendait de la bakélite. Le même phénomène : il s'amenait

avec sa marchandise, puisqu'il n'avait pas pu amener autre chose, et il s'est mis à vendre de la bakélite. Et ceux-là, je dois dire, ça m'a toujours... ça m'a laissé une impression... ces gens-là, les Klein, en mai 40, quand les Allemands ont... ont attaqué, ils n'ont fait ni deux ni trois et ils... ils se sont retrouvés en Amérique latine. Directement. Sans crier gare, en laissant tout derrière eux. Ils se sont fait d'ailleurs... ils se sont fait finalement cambrioler pour ce qu'ils ont laissé, mais ils n'ont pas... je suppose qu'ils avaient les valises prêtes, parce que pour être filés... ils ont dû filer vraiment le premier jour. Ils savaient à quoi s'en tenir. C'était les plus... ce sont les Klein où j'ai pour la première fois de ma vie assisté à un... un seder. Que eux faisaient. Où madame Klein tenait tout de même à faire les fêtes juives. Ils mangeaient pas kasher non plus. Du tout. Mais madame Klein avait des... tout de même des principes et donc là, j'ai assisté à un vrai seder qu'elle faisait, parce que le mari n'était pas si chaud. Mais j'ai... j'ai beaucoup aimé d'ailleurs. Les Klein aussi.

Barbara Dickschen : Et la nourriture justement... ce que préparait votre maman... puisqu'on en est au manger... c'était pas des spécialités juives ou...

Lydia Nemirovsky : Ecoutez... tout de même, à Pâque, elle allait chercher des matsot qu'on mangeait avec ses tartines [rire]. Mais mes parents... et elle achetait du matsemehl et là elle faisait... mon papa ne refusait pas ni les latkes ni les...

Barbara Dickschen : Les kneidlech...

Lydia Nemirovsky : Les kneidlech et tout le bazar. C'était un mélange. On faisait aussi un rôti de porc avec des... [rire] pas spécialement à Pâque, toute l'année... un rôti de porc avec des... mon dieu, comment est-ce que cela s'appelle... ce sont des pâtes cuites à l'eau spéciales en Tchécos... en Tchéquie.

Barbara Dickschen : Comme des lokches ?

Lydia Nemirovsky : Non, non. Des... des knödlel... ce sont des knödlel. Et ça elle avait appris de Prague et ça elle faisait à la manière tchèque. Mais elle faisait aussi des plats, des plats juifs qu'elle avait appris chez elle à la maison. En particulier des latkes et en particulier aussi tous les tsimmes. Au grand complet. Et je pense même presque tous les jours, il y avait un tsimmes. Ce qui faisait que j'étais assez grosse [rire]. C'est très sucré, hein. Je ne sais pas si vous connaissez ?

Barbara Dickschen : Si, si. Je connais.

Lydia Nemirovsky : Alors, c'était un jour avec des carottes... donc ça se cuisait et puis ça se terminait dans le sucre, dans le sirop de sucre, hein. Les carottes, les haricots, les haricots blancs et à Pâque, elle faisait des tout petits... des toutes petites latkes qu'elle mettait dans le sucre et c'était le tsimmes de Pâque. Et ça elle

faisait. Il y avait encore d'autres tsimmes, mais je ne me souviens plus. Mais en tout cas carottes et haricots, ça je m'en souviens très bien.

Barbara Dickschen : Pardon... donc vous disiez que votre sœur était née en 1936... ce qui est une date quand même assez symbolique, puisqu'il y a la guerre civile en Espagne...

Lydia Nemirovsky : Et... et le chose et Léon Blum. Léon Blum.

Barbara Dickschen : Ah voilà... justement est-ce que cela a eu un impact dans la famille ?

Lydia Nemirovsky : Un impact pratique, non. Mais certainement, on en a beaucoup parlé et mon papa était un grand enthousiaste de... parce que mon papa était aussi tout le temps... c'était complexe : il n'était certainement pas pour les communistes et ils s'en méfiait comme de la peste, il était tout de même très fier de son oncle Sacha et très enthousiaste pour... pour la... l'évolution en France. En critiquant le fait qu'un Juif se mettait en avant et... et que ça faisait de l'antisémitisme. C'était un complexe. Et alors là, si vous voulez, encore une histoire personnelle... c'est ceci : c'est que je me suis retrouvée en... en 35, la première année à l'athénée... je suis entrée à l'athénée en 35... donc en sixième, c'était sixième-cinquième... à l'époque, on comptait à l'envers... en sixième, j'ai vu arriver une fille en classe qui était apparemment très fort élevée aussi parmi les adultes et que les gosses maltrahaient. Les gosses à l'école la maltrahaient. Elle était un peu lourde, un peu grosse, elle était première de classe en tout... vraiment dans toutes les branches. Et... elle attrapait des coups de pied réellement des autres gosses. Alors, elle s'appelait Régine... Reine... Borms. Ça vous dit quelque chose ?

Barbara Dickschen : Ben, je pense à Borms, le Flamand Borms...

Lydia Nemirovsky : Le Borms ! Le Borms. Le Borms.

Barbara Dickschen : C'était la fille de B...

Lydia Nemirovsky : C'était la nièce. Le père était le frère cadet d'Auguste Borms, qui était le frère aîné dans une famille de nombreux gosses. Une famille nombreuse. J'ai eu une réaction, je... Borms, ça me disait rien. J'étais... autant j'étais sensible aux affaires des Juifs allemands et de... de l'hitlérisme et même de la... des socialistes en France, autant j'ignorais la politique belge. Mais alors complètement. Comme les autres filles la tenaient en quarantaine carrément... on était très francophones, hein, c'était Ixelles... et d'ailleurs, on suivait les cours de flamand... elle était première en tout, aussi en flamand bien sûr. Il y en avait une deuxième qui était bonne en flamand et moi j'étais la troisième parce que j'apprenais sagement. Alors que beaucoup de filles snobaient l'allemand... le flamand. Mais ça, je

comprenais pas. Bon, par opposition et un peu choquée par le fait que les filles la maltrahaient... c'était uniquement des filles à l'époque à l'école... oui, il faut faire attention, parce qu'avec le décalage on... il y a des gens qui ne savent plus comment c'était... par esprit de contradiction, si vous voulez, et parce que j'étais un peu choquée par la manière dont on la traitait, je me disais que c'était parce qu'on était jaloux. Elle était trop bonne. Je me suis attachée à elle. Contrairement aux autres qui jouaient, elle ne jouait pas et donc j'ai essayé au début de jouer avec elle. Elle ne voulait pas jouer. Et j'ai fini par rester avec elle aux récréations, simplement parce que je trouvais ça triste qu'elle était toute seule. Ce qui a conduit à ce que... J'étais intriguée par le personnage : elle était très grave, très discrète, très grande et très grosse. Et je me suis mise à écouter ce qu'elle me racontait. Et au bout de quelques mois, elle a commencé à m'expliquer ce qu'était son oncle. D'abord ce qu'était le mouvement flamand. J'ai ouvert des yeux, des yeux comme ça et j'ai enregistré et écouté. Elle m'a expliqué ce qu'était le mouvement flamand, puis elle m'a expliqué : son oncle en fait était un très bon linguiste, il était un savant en réalité. Il avait fait donc des études de linguistique germanique, il avait écrit pas mal de livres sur la question et il était, je pense, à l'époque, exilé quelque part aussi en Amérique latine. Il avait été ou il l'était encore à l'époque. Ça je ne sais pas. Mais elle m'a beaucoup parlé de l'exil de son oncle en Amérique latine, en disant d'ailleurs qu'il avait été persécuté en Belgique et du coup mon cœur était avec. Parce que, étant donné la persécution allemande, c'est très curieux les gosses, mais elle m'était sympathique et tout ce qu'elle me racontait, je gobais comme du petit lait. Et donc... elle m'a expliqué. On s'est expliqué, on s'est raconté des tas de choses. Je pense que je lui ai aussi raconté comme je n'avais jamais raconté. C'était vraiment une amie. Comme on peut en avoir. Bon, j'avais douze ans quoi. C'était vraiment... et là elle m'a très fort expliqué des tas de choses en politique autrement que... que je ne les connaissais. Elle était très au courant. Elle m'a enseigné des tas de choses. Finalement, c'était un... aussi un gosse qui avait vécu parmi des adultes : elle était enfant unique et son père s'occupait beaucoup d'elle. Elle était très précoce. Elle m'a expliqué des tas de... de choses de littérature que je ne connaissais pas : des pièces de théâtre, toutes sortes de choses... J'ai assez instinctivement compris que c'était une chose que je ne devais pas raconter à la maison. C'était aussi l'âge où on commence à avoir son... sa petite vie à soi. Et j'ai raconté le problème et le... et la situation des Borms beaucoup plus tard et très atténués à mes parents.

Barbara Dickschen : C'est une amitié qui a duré longtemps ?

Lydia Nemirovsky : Qui a duré longtemps. [Rire.] C'est curieux d'ailleurs comme histoire. Donc voilà le genre... la fille... elle a eu plus tard des sympathies socialistes. Elle a, pendant la guerre, été faire des études à Liège, des études de philo germanique comme son oncle avait fait. Elle a fait de la Résistance avec les autres étudiants, elle a abouti en camp de concentration. Elle est revenue du camp de concentration, elle a épousé un médecin, qui était son médecin puisqu'elle est... oui... elle a épousé son médecin qui était beaucoup plus âgé qu'elle, je pense qu'il

avait vingt ans de plus qu'elle. Parce qu'elle est revenue du camp, elle était très... en mauvais état. Elle faisait une tuberculose et des tas d'histoires. Enfin, elle a été guérie et donc elle a épousé un certain docteur Duchaine qui était communiste. Et elle a une f... elle a eu une fille. Duchaine est mort. Elle vit. Elle vit, je pense, elle vivait. Comme je ne lis pas les journaux...

Barbara Dickschen : Belges.

Lydia Nemirovsky : Belges. [Rire.] Donc elle a épousé Duchaine, elle a eu une fille. Et j'ai eu d'elle un coup de fil, ça devait être... oh, je ne pourrais pas dire... mais sa fille devait avoir une vingtaine d'années, dix-huit ou vingt ans, donc ça devait être dans les années soixante, je dirais, loin dans les années soixante... disons 65 ou plus. Et elle m'a un jour téléphoné en disant : «Lydia, est-ce que tu peux m'aider ?» Elle savait que David [Hirschberg] était chez IBM. «Est-ce que tu peux me trouver du travail pour ma fille ?» Je dis : «Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ?» «Parce qu'elle étudiante...» [A l'interviewer :] Servez-vous... «Est-ce que tu peux trouver du travail pour ma fille ?» Qui était étudiante. «Pourquoi», je dis, «elle ne veut plus continuer à étudier ?» «Oh !» dit-elle, «C'est impossible. Moi, je veux qu'elle arrête.» «Mais qu'est-ce qu'elle fait ? Que fait-elle de mal ? Qu'est-ce qui se passe ?» «Elle fait de la politique.» [Rire.] Et là, je lui ai dit : «Reine, tu ne te reconnais pas là-dedans ?» [Rire.]

Barbara Dickschen : Mais elle parlait français avec vous sans problème, puisqu'elle était à l'athénée d'Ixelles...

Lydia Nemirovsky : Elle parlait impeccablement le français, mais elle avait d'ailleurs complètement... complètement chaviré, hein.

Barbara Dickschen : Comment cela se passait à l'athénée d'Ixelles ?

Lydia Nemirovsky : A quel propos ?

Barbara Dickschen : Pour vous... comment était-ce en tant que... en tant qu'élève ?

Lydia Nemirovsky : Oh ! très bien. Très bien. C'était très orienté, hein, l'athénée d'Ixelles. Plusieurs professeurs à l'athénée étaient... avaient comme mari des... des... des profs à l'université, à l'ULB. Mais en réalité, à cette époque-là, je m'en suis pas directement aperçue, mais finalement, il y avait des groupes, hein. Il y avait apparemment des groupes libéraux de la mouvance libérale. Il y avait aussi des communistes... convaincus et même faisant... membres du parti, hein. Il est d'ailleurs l'un des... l'une de ces femmes a été... a été préfète ensuite. Elle a fait de la Résistance et elle a... elle a aussi été en camp de concentration.

Barbara Dickschen : Professeur à...

Lydia Nemirovsky : Jacquemotte. Madame Jacquemotte... a été mon professeur d'anglais... mauvais professeur... mais elle a fait de la Résistance.

Barbara Dickschen : Elle a fait de la Résistance de quelle façon ? Est-ce qu'elle a caché des enfants ?

Lydia Nemirovsky : Non, non. Plutôt de la Résistance politique. Dans les groupes communistes probablement. Elle a été en camp de concentration, elle est devenue préfète ensuite. Donc... mais il y avait toute une bande...

Barbara Dickschen : Mais ça se passait bien à l'école pour vous ?

Lydia Nemirovsky : Il y avait des socialistes aussi... Ah oui ! Pourquoi ?

Barbara Dickschen : Vous aimez bien... vous aimiez bien ?

Lydia Nemirovsky : J'étais un bon manche à balle. J'étais une bonne élève. Alors ça se passait bien.

Barbara Dickschen : Ce que je voulais vous demander... nous allons faire un bond... donc, votre sœur naît... mais nous allons directement aller vers 39, septembre 39, quand la Pologne est envahie et puis on sent déjà...

Lydia Nemirovsky : Que ça va venir, hein. Mais à l'époque, ça va bien, parce que ma sœur a trois ans, mon papa travaille de nouveau dans sa branche et donc on vit mieux.

Barbara Dickschen : Et puis alors, le 10 mai 1940, la Belgique est envahie... vous vous souvenez du 10 mai 1940 ?

Lydia Nemirovsky : Oh oui ! Comme tous les... tous les gens de mon âge. Et c'est unanime d'ailleurs. Je pense que l'histoire a dû vous être racontée une dizaine de fois, mais le 10 mai 40, vers quatre heures du matin, il faisait déjà clair, et on entend très nettement des schrapnels qui éclatent et on va voir dehors. Il faisait chaud, il faisait un temps superbe. Et c'était un vendredi matin, et vous voyez l'histoire... non, vous ne voyez pas l'histoire... le jeudi après-midi, on avait... à l'époque, c'était le jeudi après-midi et pas le mercredi... les congés, et on avait une rédaction pour le vendredi et de tous les gens que je connais, tout le monde a raconté la même histoire, moi aussi... j'avais une rédaction à faire, que pour une fois je ne l'ai pas faite et ma première réaction, alors que j'avais seize ans passées et que j'étais consciente et organisée, c'est de dire : ouf ! on n'a pas école.

Barbara Dickschen : Eh bien, madame... madame Hirschberg, sur ce je vous propose d'arrêter pour aujourd'hui... je vous remercie en tout cas pour toutes les informations que vous nous avez données, c'était très, très intéressant... et on reprendra avec le 10 mai 1940 la prochaine fois que l'on se rencontrera.

Lydia Nemirovsky : Si vous voulez.

Barbara Dickschen : Si vous le voulez bien ! [Rires.] Et je vous remercie en tout cas.

Lydia Nemirovsky : Mais je vous remercie aussi. C'est assez amusant.

Barbara Dickschen : Merci. [Rires.]

Deuxième entretien – 15 février 2000

Vie familiale avant-guerre – Athénée d'Ixelles – Exode en 1940 – Commerce du père

Barbara Dickschen : Voilà. Alors, ma... madame Nemirovsky, la dernière fois qu'on s'était rencontrées, vous aviez longuement parlé de Kichinev, de votre ville natale, de la vie avant-guerre et il apparaît dans le récit que vous nous avez fait la dernière fois que vous étiez une petite fille très sérieuse, très consciente de ce qui se passait autour d'elle...

Lydia Nemirovsky : Oui certainement, j'entendais... j'étais un enfant parmi des adultes. Et donc j'entendais tout ce qui se racontait et j'enregistrais.

Barbara Dickschen : Alors, il apparaît aussi que vous êtes issue... vous êtes issue d'une famille d'intellectuels...

Lydia Nemirovsky : Certainement ce qu'on appelle intellectuel... finalement des gens qui avaient fait l'université au niveau de mes parents. Et... les grands-parents oui, pour l'époque, avaient une culture assez importante. Finalement... certainement mes grands-parents avaient fait l'équivalent des études moyennes de... de l'époque, donc ce qu'on appelait le gymnase en Russie et donc avaient une culture... russe importante. Alors tant qu'il y a eu assez de moyens financiers, la mode était, à l'époque, finalement, une éducation presque princière... c'est-à-dire que les... le gymnase s'adressait à des enfants qui savaient déjà lire et écrire et il n'y avait pas d'école primaire. Donc le gymnase commençait à huit ou neuf ans, mais il y avait un concours pour entrer. Or les enfants juifs en Russie, on pouvait en accepter qu'un certain nombre au gymnase, donc il fallait à tout prix qu'ils soient tellement bien préparés qu'ils soient ensuite au moins premiers de classe pour être sûrs d'entrer au gymnase. Donc, les parents qui avaient les moyens financiers donnaient... prenaient des précepteurs à l'enfant tout petit. C'était d'ailleurs la mode dans toutes les... dans tous les groupes disons de... des classes moyennes en Russie... il y avait très peu de classes moyennes... mais les classes moyennes et la noblesse finalement... prenaient des précepteurs. Et la mode était d'enseigner en même temps des langues. Donc on commençait dès que le gosse savait à peu près... dès que ce n'était plus vraiment une bonne d'enfant, une "niania", qu'il fallait, on prenait tour à tour pendant un an un professeur venu de l'étranger et qui enseignait sa langue maternelle et, disons au bout d'un certain temps, on prenait un autre précepteur qui ne s'occupait que de ça, s'occupait du gosse... des gosses... comme il y avait plusieurs gosses dans une famille... et qui enseignait une autre langue. Et ça, ça a

varié avec les modes. A l'époque de mes grands-parents... du côté paternel, parce que du côté maternel ils étaient pas riches et il n'était pas question de tout ça, mais du côté paternel, la mode a été une gouvernante allemande... et je pense que ma grand-mère n'a pas eu d'autre langue, donc elle a dû avoir uniquement une gouvernante allemande... pour mon papa, mon oncle donc, qui était le cousin de mon papa, là je sais qu'il a eu des gouvernantes, des... et des précepteurs masculins certainement... certainement allemands pour commencer et anglais aussi... peut-être même français. Du côté de ma grand-mère, elle a certainement eu de l'allemand... Bon, le résultat était que quand ils arrivaient en classe, ils co... en classe, à l'école, ils étaient effectivement de très bons élèves... plus ou moins bons élèves. N'empêche que même sans précepteur, ma maman, qui était brillamment intelligente, est entrée, a été préparée, je ne sais pas comment... ça ne m'a jamais été raconté... mais probablement uniquement des leçons de russe... mais elle est entrée au gymnase et elle a été une très bonne élève. La... l'autre cousine de mon papa, la fameuse tante Dora, dont j'ai déjà parlé, est sortie du gymnase russe avec une médaille d'or, c'est-à-dire la meilleure du concours donc... C'était ça en fait l'ambiance. C'est comme ça d'ailleurs qu'ils s'expatriaient aussi facilement.

Barbara Dickschen : Et votre mère, donc en tant que fille, peut aller faire des études universitaires, quoique elle était d'un milieu assez pauvre ?

Lydia Nemirovsky : Elle était de milieu pauvre, mais non... pas du tout... pas cultivé... c'est-à-dire, mon grand-père avait commencé par avoir une bonne formation classique juive et... il était extrêmement ouvert aussi... et comme il y avait pas de garçons, elle était fille unique, la tendance était d'en faire un garçon forcément et donc toutes les ambitions lui étaient ouvertes. Alors aussi, dans ces milieux-là, il y a ce que j'ai vu en Belgique après la guerre parmi les Belges... étonnamment comme distance... parce que ça se faisait... ça se passait quatre-vingts ans plus tôt ou cent ans plus tôt... on... on voulait que les filles fassent des études dans ces pays-là... en Russie, surtout parmi les Juifs. Et dans... donc c'était... ce n'était pas... pas normal, c'était tout à fait dans les... ça a été d'ailleurs... il y avait d'ailleurs de l'excès de ce côté-là, c'est-à-dire qu'on voulait plus qu'elles soient la femme classique qui ne connaissait rien et qui... qui savait faire la cuisine, du coup elles n'avaient pas appris à cuisiner du tout. Et ensuite on a... on est repassé à des... à des situations plus équilibrées.

Barbara Dickschen : Savez-vous comment vos parents se sont rencontrés ?

Lydia Nemirovsky : Oui. Oui, bien sûr. Mes parents se connaissaient depuis l'âge de quatorze ans, c'est-à-dire que... bon, c'était une petite ville, il y avait deux gymnases : un gymnase pour les filles et un gymnase des garçons... on était très strict au point de vue des relations entre filles et garçons, c'est-à-dire, il y avait pas de rencontres le soir ni même... on ne se visitait pas, mais on se rencontrait après l'école dans le parc... et dans le parc de la ville, dans une petite ville où il y avait

un... un lycée finalement... enfin deux lycées... tout le monde se connaissait. Tous les gosses d'à peu près les mêmes générations se connaissaient et se voyaient. Il faut dire aussi que le système scolaire était tel qu'ils avaient beaucoup de loisirs. C'est-à-dire que ils... ils avaient cours le matin, je ne sais pas à quelle heure, mais à deux heures de l'après-midi, ils avaient fini et ils rentraient à la maison. Et ils avaient reçu un sandwich ou avaient acheté un sandwich à l'école même, mais ils étaient très libres donc. Donc l'après-midi était longue. Et je crois que tous... tous ceux qu'ils ont connus de leur génération étaient... par ce moyen-là donc ils connaissaient aussi tous ceux qui venaient à l'école, principalement aussi des Russes. Et... et donc mon papa a commencé par se faire apprécier de ma maman [rire], en lui corrigeant ses... ou en lui écrivant ses rédactions. Très... très simplement.

Barbara Dickschen : Et donc ils vont tous les deux à Prague pour étudier et ils doivent quitter la ville...

Lydia Nemirovsky : Ah... Bon, il faut voir les choses... D'abord tous les gouvernements, que ce soit les... les gouvernements... belge ou tchèque ou... ou autre, tout l'Occident... ou français, étaient très contents d'avoir des... des étudiants étrangers. C'était un... une gloire pour leur université et... finalement ça rapportait tout de même quelque chose au pays. Ils étaient moins... enclins à leur donner d'office un permis de séjour après les études... Et ça c'était une politique universelle. Maintenant, ce qui se passait aussi, c'est que... bon, dans le cas de mon papa, après les études, il a terminé quelque part en 27 ou quelque chose comme ça, il a dû faire un an de service militaire chez les Roumains. Et il l'a fait. Beaucoup ne le faisaient pas. Mais ça lui donnait le bénéfice d'un ba... passeport, dont il n'a pas pu faire grand-chose, m'enfin disons, il ne voulait pas directement se mettre tout à fait en... sans aucune attache finalement. Donc il a... il est... ils sont rentrés... ma mère et mon père... à Kichinev pendant que mon papa faisait son service militaire, et seulement après ils ont donc essayé de trouver un pays où on pouvait entrer... ce qui n'était pas toujours très simple... et donc ils ont pu avoir des relations pour entrer en Belgique... par le fait justement qu'il... il y avait toujours eu des liens dans la famille avec le consul belge qui s'occupait... qui à... à Kichinev s'occupait aussi d'affaires... d'affaires de diverses personnalités belges, de banques belges qui ont toujours... traîné de ce côté-là. Et donc ils ont eu un visa pour la Belgique ensuite. Ils sont arrivés tout juste à un moment où on donnait encore à l'époque... y avait trois sortes de cartes d'identité en Belgique : la... les Belges avaient une carte verte... et quand ils sont arrivés, ils ont reçu comme tout le monde une carte... carte verte. Ils n'avaient que celle-là. A un certain moment, la Belgique est devenue beaucoup plus raide en ce qui concernait l'immigration, c'était au moment après la crise, et quelque part moi j'ai encore connu la carte verte de mes parents... et à un certain moment, dans les années trente, je n'oserais pas dire quand, peut-être en 31 ou en 32, c'est devenu une carte jaune. La carte jaune devenait cependant un permis de séjour indéfini. Après ça, les types qui arrivaient à ce moment-là, mais qu'on laissait encore entrer, ne recevaient qu'une carte blanche. Et ils devaient renouveler cette carte tous

les six mois. N'empêche aussi que c'était le moment... je pense que ça devait être juste autour de... des années 32-33, au moment de la montée du nazisme en Allemagne... on était à la frontière pour un oui ou pour un non... en particulier... certainement les pauvres types qui n'avaient qu'une carte blanche... et quand on vous mettait à la frontière à l'époque, c'était dans les... vraiment dans les trois jours. Mais même des types qui étaient... vivaient avec une carte jaune, finalement, et pour vraiment... pour des choses qui n'étaient même pas des peccadilles, qui n'étaient même pas des intentions, ils faisaient de temps en temps un contrôle des cartes d'identité dans des cinémas qui donnaient des films soviétiques par exemple. Et ça suffisait, avec le bon vouloir de la... de la Sûreté de l'Etat, dont on ne connaissait rien, ça suffisait parfois à... à foutre toute une famille dehors en réalité. Peut-être aussi pour les raisons du chômage ambiant. Donc c'était... en fait, mes parents avaient eu la chance d'arriver en Belgique avant et de m'avoir amenée... Mais il n'était pas question, étant donné aussi la mauvaise volonté éternelle du... du [sourire] gouvernement roumain... ils avaient pas de passeport. Nous étions en Belgique à partir de... moi, j'étais en Belgique à partir de 29 et il n'y avait aucune chance et aucune question d'aller même dans un pays voisin... avec... sous risque de ne pas revenir, pas même en vacances.

Barbara Dickschen : Quand... donc vous vivez en Belgique, il devait quand même être fort difficile pour votre mère, qui avait été une étudiante apparemment brillante, de ne pas pouvoir exploiter son diplôme...

Lydia Nemirovsky : Oui. Et alors j'ai... j'ai raconté... il y avait plusieurs choses : y avait la crise, y avait d'abord l'apprentissage du français où... où elle traînait la patte, y avait en même temps l'apprentissage de faire un ménage avec un enfant et de s'adapter à toutes les conditions très... très spéciales dont elle n'avait pas l'habitude... l'habitude de rien... qu'on... n'ayant jamais utilisé les mêmes légumes ou les mêmes... les mêmes moyens de cuisson... tout était totalement différent et il n'y avait aucune facilité d'aucune sorte... d'autant plus que, à l'époque justement, elle se re... retrouvait parmi... l'époque était telle que, bon à la fois des tas de types tombaient en chômage, y compris mon père... tombaient en chômage... y compris pratiquement tous les gens que nous connaissions autour de nous et qui étaient justement étrangers en Belgique... étaient chômeurs, ne trouvaient pas de travail comme ingénieurs. Quand... quand elle parlait du fait qu'elle avait un diplôme d'ingénieur, on se... on se moquait d'elle tout simplement. C'était très dur. C'était très... très pénible. Elle... pff... elle s'est beaucoup occupée de s'adapter, de me suivre. Elle m'a beaucoup aidée. D'abord à apprendre justement à m'adapter moi à l'école, parce que ce n'était pas évident non plus. Et puis elle s'est tout doucement occupée d'autres choses. Elle emmenait... à partir du moment où nous avons eu les réfugiés allemands, elle emmenait souvent non seulement moi promener, au bois ou n'importe où, puisque nous habitons à Ixelles, mais elle emmenait l'un ou l'autre des gosses allemands qui tournaient autour de notre école, mais donc elle... elle promenait plusieurs gosses et des choses pareilles.

Barbara Dickschen : Et malgré cette situation difficile, quand votre père perd son emploi, la famille décide de rester en Belgique.

Lydia Nemirovsky : Oui. Comme je vous dis, toute la jeunesse de l'époque, toute la jeunesse bessarabienne certainement, mais polonaise aussi... les Bessarabiens ont plus longtemps reçu des visas d'entrée en Belgique, peut-être à cause des liens à Kichinev avec la Belgique, les Polonais beaucoup plus tôt... on les empêchait d'entrer... mais tout... toute l'Europe orientale essayait de filer vers l'Occident. Ça c'est bien clair. Donc ils... on voulait bien manger n'importe quoi en Belgique et vivre tout petit, tout petit, en attendant la fin de la crise. Mais il ne serait venu à personne, c'était vraiment le... le drame, les types qui, par hasard, et il y en a eu... qui, par hasard, avaient assisté à une manifestation ou assisté à une séance de cinéma ou des choses pareilles et qui se faisaient virer... c'était le drame.

Barbara Dickschen : Aviez-vous des nouvelles encore des personnes restées là-bas, à Kichinev ?

Lydia Nemirovsky : Ben oui ! Mes grands-parents nous envoyaient de quoi vivre pendant cette période. Faut pas oublier que bon, pour les Belges, y avait une petite aide au chômage... certainement pas pour les étrangers. C'était une autre raison de se faire mettre à la frontière, si on déclarait ne pas avoir de moyens d'existence. Donc on vivait avec ce qu'on pouvait, mais on ne demandait pas, surtout pas, d'aide. Maintenant, mes grands-parents, des deux côtés, ont envoyé un peu d'argent. Ça se faisait souvent par échange. C'est-à-dire y avait des envois dans les deux sens. Ceux qui avaient du travail, et dans les amis que je cite y en a, et qui avaient même parfois du bon travail, qui l'avaient, envoyaient de l'argent aux parents qui eux étaient en difficulté, parce que la crise économique était beaucoup plus terrible en Bessarabie que en Belgique. Et donc mes parents recevaient ici de l'argent de ces gens-là, tandis que leurs parents les donnaient là-bas. Parmi ceux que j'ai cités, il y a Cosak, qui le faisait d'ailleurs en cachette de sa femme [rire]. Sa femme qui était Gant... Gantoise et qui ne comprenait pas pourquoi il fallait aider la famille là-bas. Famille qui était particulièrement misérable d'après ce qu'on racontait. L'autre dont je me souviens était Sarah Goldberg qui était infirmière, donc avait une belle place stable parce que les... les conditions économiques étaient très différentes : les gens les plus riches étaient des gens qui avaient une position stable. Et avec Sarah, ce qu'elle recevait comme infirmière en étant en même temps logée, habillée et nourrie... sauf quand elle sortait : le jour de sa sortie, elle s'habillait en civil... mais pendant qu'elle était infirmière, elle était habillée par le... par le... l'hôpital et donc elle envoyait une grosse partie de ce qu'elle recevait en paiement à ses parents. Qui se trouvaient être... son père était un cousin de mon grand-père et donc elle donnait à mes parents ici l'argent que mes grands-parents là-bas donnaient à ses parents. Mais c'était très courant. Et si on trouvait pas quelqu'un qu'on connaissait soi-même, on trouvait bien un makher qui le faisait. Quelque part.

Barbara Dickschen : Mais les amis étaient donc très importants et madame Sarah Goldberg l'était particulièrement pour vous... j'ai cru comprendre dans ce que vous m'écrivez [voir dossier]...

Lydia Nemirovsky : Elle était de toute manière très importante. C'était quelqu'un de très proche, de très intelligent et... elle était plus jeune que mes parents, pas tellement plus jeune... bon, je ne sais pas exactement quel était son âge, mais... c'est très difficile... étant gosse, on se rendait pas compte : tout ce qui était adulte est adulte. Je savais qu'elle était plus jeune que mes parents, parce qu'on la traitait un petit peu comme la petite, mais combien je ne sais pas. Bon, si mes parents étaient nés en 1901, peut-être elle était née en 1910 ou quelque chose comme ça. Enfin pour moi, c'était... c'était loin.

Barbara Dickschen : Et vous vous entendiez bien avec elle ?

Lydia Nemirovsky : Oui. Oui, je l'aimais beaucoup. Ça faisait partie des grandes... En fait, finalement, tout le monde à l'époque vivait une vie assez... avec assez peu d'amusement et d'événements. D'abord, même le cinéma était cher, sauf peut-être le petit cinéma de quartier, mais par contre ce qui était la grande joie et une habitude très russe, c'est qu'on tombait chez les gens n'importe quand, hein. Surtout puisque tout le monde était plus ou moins désœuvré, en tout cas le soir. Et... et ce qui se passait aussi, c'est que il y avait des choses traditionnelles : on versait une tasse de thé et avec la confiture... à la grecque... d'ailleurs, j'ai retrouvé cette habitude chez les Grecs. On vous sert une tasse, un verre de thé et à côté un petit... une petite soucoupe en verre avec la confiture. J'ai retrouvé ça dans les familles grecques actuellement. Mais bon, c'était pas... pas terrible. Vous pouviez en offrir tant que vous vous vouliez et chez mes parents, il y avait du monde tous les soirs. Alors, on m'envoyait dormir. Donc... oui, on était très strict. Nous avons aussi une éducation dont on ne rêverait plus maintenant. Jusqu'à un âge impossible. [Rire.] Papa à... à un certain moment, regardait l'heure et il disait : ouf ! Il s'agissait pas de dire quoi que ce soit. On allait dormir, même si on ne dormait pas du tout. Mais bon, ce qui caractérisait Sarah, c'est qu'elle avait congé là une journée de la semaine comme toutes les infirmières et qu'une partie de sa journée elle venait passer chez nous. Et Sarah quand même, on la nourrissait aussi comme personne, mais ça c'était... elle, on ne se gênait pas, c'était une popote pas très... pas très... ni savante, ni très riche, mais Sarah mangeait avec tout le monde. Et Sarah racontait beaucoup. [Le téléphone sonne.] Mon mari va prendre... Sarah racontait, donc j'entendais toutes sortes d'histoires. Elle a travaillé d'abord à Brugmann et puis à Saint-Pierre et j'entendais tout ce qui se racontait, tout en faisant semblant de ne pas com... de ne pas écouter.

Barbara Dickschen : La configuration des lieux, donc de l'appartement où vous logiez... [David Hirschberg entre, car il y a un coup de téléphone pour elle.]

Lydia Nemirovsky : Ah un moment... excusez-moi.

Barbara Dickschen : Oui, il n'y a pas de problème. J'interromps... [Interruption.] Voilà donc... voilà, nous avons été interrompues par le téléphone et nous étions en effet en train de parler de Sarah Goldberg qui venait régulièrement...

Lydia Nemirovsky : Chez nous. Et alors l'une des choses importantes pour mon éducation finalement était que Sarah lisait beaucoup pendant ses heures de loisirs, qu'elle emmenait régulièrement un livre qu'elle trimbalaît, elle lisait peut-être dans le tram en venant, mais elle avait toujours un livre et je me rends compte maintenant que c'était des livres relativement récents à l'époque. Et donc par exemple... et, à l'époque... à l'époque aussi, on limitait très fort ce qu'on donnait à lire... qu'on permettait de lire aux enfants. Donc on m'envoyait dans une bibliothèque pour enfants où je trouvais pas grand-chose. Alors l'un des souvenirs que j'ai, qui m'a frappée et que... dont je n'ai compris finalement la situation que plus tard, c'est que elle a amené un jour avec elle un livre, qui était récent à l'époque, de Stefan Zweig, "Les vingt... vingt-quatre heures de la vie d'une femme", que j'ai relu ensuite cinquante ans plus tard peut-être et qui n'était certainement pas un livre pour enfants, que j'ai entendu entièrement en l'espace d'une après-midi : elle l'a lu tout haut à ma maman [rire]. Ma maman d'ailleurs n'osant pas l'interrompre et peut-être ne trouvant pas que c'était très grave si j'écoutais des choses comme ça. Des... un roman comme ça.

Barbara Dickschen : Ça se faisait souvent ce genre de lecture, de...

Lydia Nemirovsky : Qu'elle s'amenait... qu'elle contait... elle racontait... c'était la seule fois... d'ailleurs un texte relativement court, mais... il lui arrivait de raconter, de résumer ce qu'elle avait lu aussi. Et donc ça... ça m'intéressait beaucoup.

Barbara Dickschen : Mais justement en parlant de lecture, de littérature, vous lisiez en français, mais est-ce que vo... chez vous à la maison, on lisait encore le russe ? Et que représentait la littérature russe pour vous ?

Lydia Nemirovsky : Nous avions très peu de livres, d'abord parce qu'on n'avait pas d'argent et qu'on n'avait rien amené... on... ma maman m'a lu des textes en russe et je pense que c'était des textes d'une anthologie d'école moyenne, ce genre-là. Donc j'avais des extraits de textes soigneusement triés, pour enfants. Mais quand même de la littérature. Alors j'ai reçu l'œuvre complète, et que j'ai perdue je ne sais pas comment... mais j'ai reçu... mais plus tard dans les années 38... j'ai reçu une anthologie pratiquement de toutes les œuvres de Pouchkine. Et ça j'ai lu... même essayé d'apprendre par cœur... puisque ce sont des vers en grosse partie.

Barbara Dickschen : D'accord. Donc, en 36, votre petite sœur naît, comment, vous, vous ressentez cette arrivée, cette venue ?

Lydia Nemirovsky : Ah ! Mais... c'est... [rire] c'est toute une histoire. Finalement... en réalité, mon papa commençait... recommençait à gagner sa vie à ce moment-là dans les années 35, péniblement, en travaillant beaucoup pour peu d'argent. M'enfin c'était de l'argent qu'on gagnait sur place. C'était déjà un grand soulagement... Ma maman... y avait treize ans de distance entre ma sœur et moi. Je suis née en novembre 23, elle est née en décembre 36, donc j'avais douze ans quand ma maman a annoncé à mon papa, en yiddish, pour que je ne comprenne pas, qu'il se pourrait que... et... j'ai bien entendu... je connaissais assez peu de yiddish [rire] pour comprendre. Donc je l'ai su et ensuite quand ma maman, quelques jours ensuite, m'a aussi annoncé ça... parce qu'elle était ouverte et honnête hein, j'étais tenue au courant des affaires de la famille... j'ai dit : «T'as pas besoin de me dire, je sais bien [rire], j'ai entendu.» Donc... mais enfin, mon papa lui-même comprenant peu de yiddish, c'était probablement pas difficile à comprendre ce qu'elle avait dit. Donc on a préparé la... l'arrivée de la... du descendant ou de la descendante. Et... j'ai pris ça fort bien en réalité, c'était très... très embêtant d'être enfant unique. C'était peut-être confortable... dans les petites années, mais on était très... trop... les gens, les adultes ont trop de temps pour un enfant tout seul. Donc c'est une situation pas tellement confortable au fur et à mesure qu'on vieillit et de plus ma maman s'est occupée de moi jusqu'à la fin tout en m'enseignant beaucoup de choses à faire, ne fût-ce que parce qu'elle devait être au moins huit jours dans une maternité. Donc c'est le moment où j'ai appris à tout faire, y compris faire des achats, faire la cuisine, faire tout ce qu'il fallait. Le ménage était une chose très archaïque, à l'époque surtout peut-être. Et la majorité de la population vivait comme ça. On lavait son petit linge dans la cuisine, dans un grand chaudron qu'on cuisait sur le gaz, avec du savon. Du savon noir, du savon blanc, mais du... du simple savon, avec un peu de soude, et c'était très archaïque. Et donc il fallait se préparer à avoir des langes, des vrais langes. Il y a un monde entre un bébé dans une maison il y a soixante ans et aujourd'hui. C'est certainement une chose... bon qui peut être difficile à comprendre. A l'époque, mais bon... j'ai commencé mon apprentissage dare-dare avec le petit linge de la maison, on donnait dehors le gros linge, c'est-à-dire les draps, le linge de... de table et le linge de lit, mais le linge de corps, on lavait. Avec une... une espèce de planche avec une râpe et parfois une brosse, une brosse en chiendent. Des choses comme ça. On se démolissait joliment les doigts d'ailleurs et on était très fier de savoir le faire. [Rire.] Donc vers douze ans, j'ai vraiment appris le ménage de bout en bout, ce qui se faisait chez nous. Et... donc ça s'est passé très bien et ma maman m'a aidée. Donc quand ma sœur est née, j'étais en cinquième, donc la deuxième année de l'athénée, et j'étais en gréco-latines à l'époque. Et le dernier jour avant les vacances de Noël, c'était le 24 décembre, parce qu'on ne faisait pas de cadeau de congé non plus à l'époque comme maintenant... donc le 24 décembre au matin... on avait deux ou trois trimestres d'examens, donc c'était l'examen du premier trimestre et le grec était nouveau en cinquième et c'était mon premier

examen de grec le 24 au matin... et là, ma maman m'a aidée parce que... parce que j'avais des facilités pour certaines chose et des grosses difficultés de mémoire. Or nous avons beaucoup de listes de vocabulaire à apprendre et pour le grec et pour le latin. Et donc, gentiment, ma maman m'a dit : «Mais ça va très bien, c'est pas encore pour demain, tu sais.» Et elle m'a aidée, puisque le matin on allait à l'examen pendant huit jours et l'après-midi, le... le... la veille donc, le 23 décembre l'après-midi, ma maman m'a fait répéter toute une liste de vocabulaire grec... Et le soir elle m'a dit : «Tu sais, tu ferais bien de venir avec moi. Je pense que ça va être là demain et je vais déjà à la clinique.» Et moi, j'ai gobé que c'était pour demain. [Sourire.] Et... et donc elle a fait sa valise et... et je l'ai accompagnée. Je ne sais pas pourquoi papa ne l'a pas accompagnée, je suppose qu'il faisait quelque chose, peut-être qu'il montait une radio ou dieu sait quoi... mais il avait probablement une besogne à faire et en tout cas, en toute... très tranquillement, on a pris le tram avec la petite valise et je l'ai amenée à la clinique. Le... donc la veille au soir, je ne sais pas quel jour de la semaine c'était, mais... le lendemain, le 24, après l'examen, donc vers onze heures et demi, midi, comme l'école n'était pas loin de la clinique, je me suis précipitée, pour voir. Parce que là tout de même après l'examen, je me suis dit : quand même, il faut quand même que j'aille voir. Donc je me suis précipitée à la clinique pour trouver une petite sœur au pied du lit [rire] de ma maman. Elle était née tout de même déjà... dans la nuit. Donc elle était quand même venue à temps à la clinique, pas trop tard. Mais enfin c'était... c'était tout juste, mais là, là elle m'a eue. Et effectivement j'aurais pas été tranquillement à l'examen si...

Barbara Dickschen : Si vous aviez su.

Lydia Nemirovsky : [Rire.] Là... je l'ai trouvée mauvaise d'ailleurs, d'une certaine manière. Mais bonne aussi justement, parce que je me suis dit : bon, j'ai fait mon examen en pensant à rien et puis... Tout de même, après l'examen, l'étincelle m'est passée par la tête et je me suis dit qu'il faut aller voir. Voilà.

Barbara Dickschen : Voilà. C'était la parenthèse au chapitre à propos de votre... de la naissance de votre sœur... et nous en étions arrivées la dernière fois justement à ce 10 mai 40 dont vous vous souvenez très, très bien... vous expliquez que... vous expliquiez, pardon, que d'une certaine façon, vous étiez heureuse de ne pas devoir aller à l'école...

Lydia Nemirovsky : A l'école. [Rires.] Oui, et j'ai vu des tas de gens réagir... me raconter aussi qu'ils ont aussi réagi comme ça. En étant après coup assez... gênés, peinés de la bêtise. On peut dans... dans une adolescence, il y a des moments de grande maturité et de grand enfantillage... alors je peux enchaîner sur mes parents...

Barbara Dickschen : Oui, je vous en prie. Qu'est-ce qui se passe après ?

Lydia Nemirovsky : Alors, qu'est-ce qui se passe... on est d'abord atterrés, et on écoute les nouvelles et on entend des petits "boums boums" de temps en temps du shrapnel qui tombe. On discute avec les voisins. Nous habitons rue du Sceptre... en venant de la place Blyckaerts, c'est tout de suite après le pont, y avait là d'abord une... et je décris les lieux parce que bon, c'est important... c'est encore sur la hauteur, alors que la rue Gray est en contrebas, donc, derrière, les jardins descendent... et nous habitons... le propriétaire de notre maison avait quatre maisons toutes pareilles et dans la première de ces maisons, il y avait un atelier où il fabriquait des... des stores et des jalousies en bois. Ils avaient des grands ateliers et donc c'était... vu vers la rue de Gray, c'était assez haut, mais de notre... du côté de la rue du Sceptre, c'était déjà des caves, cet atelier. Et nous discutons avec les voisins de la maison et avec les... le concierge qui habite la première de ces maisons, où est justement aussi l'atelier derrière, parce que devant c'était des maisons d'habitation. Et on décide tous ensemble, à l'invitation de la concierge en question, de venir dormir à tout hasard dans la cave de l'atelier pour être... protégés... qui était en béton, couverte de béton, etc... qui était protégée en cas... Nous n'avions... personne de nous avait idée de ce que c'était un bombardement et on se disait que, bon, il faisait bon, il faisait pas froid, on pouvait amener des couvertures et de quoi se coucher. C'était propre et c'était sec et c'était très ouvert du côté... vers le bas. Donc on avait de l'air et on s'est amenés tous. Tous les voisins des trois ou quatre maisons, enfin ceux qui voulaient, donc mes parents et... et ma petite sœur et moi. On s'est installés dormir. La première nuit, la deuxième nuit... etc. Et du coup, on a un peu fraternisé. On a bavardé avec les voisins. On s'est senti en... finalement, on s'est bien senti... sentis bien du coup. Ça faisait une... une occupation [rire]. On se sentait plus en sécurité que si on était restés chacun dans son appartement évidemment. C'était une sécurité très naïve. Bruxelles n'a en fait pas été bombardé du tout. On n'a même pas vu le moindre soldat. Alors, malgré tout, autour de nous, pas mal de gens partaient, essayaient de filer vers la France ou vers l'Angleterre... les écoles étaient fermées et mes parents ont hésité, se sont demandé, puis on s'est dit que tout compte fait, on pouvait partir. Il n'y avait plus de chemin de fer qui marchait. Dès les premiers jours et... les trams par contre, les trams vicinaux partaient et très tard, je n'oserais pas donner la date, mais ça... ça devait être huit jours plus tard, quelque chose comme le 18... je ne sais pas... je ne sais pas exactement... je pourrais retrouver la date... mais enfin on a pris, place Rouppe... on a été jusqu'à la place Rouppe à pied... non... en tram probablement, parce que les trams de la ville marchaient. Nous avons... c'était d'ailleurs aussi extrêmement naïf... nous avons un petit peu de bagages, une petite... ça n'était plus une voiture d'enfant, mais c'était une poussette appartenant à ma sœur. On a mis dans le fond de la... de la poussette un minimum de bagages et on a assis la petite sœur sur les bagages et on a espéré aller en tram vicinal aussi loin que possible et nous sommes arrivés quelque part du côté d'Enghien, je pense, ou... ou quelque chose comme ça. Je pense que ça devait être du côté d'Enghien, puisqu'on essayait de prendre la direction de la Côte. Et... finalement, il a fait très beau tout le temps. Beaucoup de gens marchaient en même temps que nous, ça a été une chose

très impressionnante cette... cette fuite. Les gens... nous n'étions pas différents des autres. Nous étions partis évidemment beaucoup trop tard pour arriver où que ce soit, parce que je pense que les... au moment même où nous sommes déjà partis, les Allemands... les premiers tanks, en fait toute l'armée motorisée était arrivée jusqu'à... à Dunkerque, je pense. En tout cas, un soir... enfin c'était le... le mois de mai, dans le temps où les journées sont longues, donc un soir... mais il faisait encore clair, nous arrivons à hauteur... sur la route donc venant de l'intérieur du pays, sur la rue de Saint-Idesbald, qui arrive au croisement de la petite route intérieure qui suit le littoral. Et je sais très bien, nous sommes arrivés à ce carrefour-là, donc le carrefour où il y avait une route à l'époque, une route provinciale relativement importante qui longeait le littoral, et cette rue qui venait de Lo... L.O., c'est un village d'où viennent des biscuits d'ailleurs connus... et qui arrivait sur Saint-Idesbald jusqu'à la plage. Et là, il y avait une petite ferme et il y avait assez bien de mouvements de troupe... nous étions dans une zone où il y avait des Anglais... y avait assez bien de mouvements et mes parents ont décidé d'aller demander dans la petite ferme si on pouvait dormir dans la prairie chez eux... parce qu'on dormait dans les prairies ou dans les granges en cours de route... et les types ont dit : oui. Et on a pu prendre, je pense, une botte de foin ou quelque chose comme ça pour dormir dessus, je pense que nous avons une bâche, enfin nous dormions fort bien. Je n'ai jamais aussi bien dormi qu'à cette époque-là. Et en plein air. Il faisait très, très beau au mois de mai 40. Et chaud. Et alors nous avons assisté à un échange de feu d'artillerie entre les Allemands... les Anglais étaient en fait... ce que nous avons su plus tard, les Anglais étaient en fait en train de se faire embarquer sur la plage... Saint-Idesbald est juste à côté de La Panne et c'est une plage très large... et ils étaient en train de se faire embarquer à l'aide de petites embarcations venues d'Angleterre pour les chercher. Donc c'était les soldats anglais, finalement le contingent qui était arrivé en Belgique, qui embarquaient. En laissant d'ailleurs énormément de matériel sur place, parce qu'avec ces petites embarcations, ils ne pouvaient pas emporter grand-chose. Et nous avons assisté à ce croisement. C'était très spectaculaire et très beau. Nous étions sur un... une voûte d'échange de... d'artillerie qui faisait chaque fois un sillage lumineux. Dans les deux directions. L'artillerie anglaise sur la plage défendait l'embarquement et les Allemands tapaient, mais doucement. Il y avait autant de... de machins qui partaient, de sillons lumineux qui partaient dans les deux directions. De la plage vers l'intérieur, mais qui heureusement tapaient que là où nous n'étions pas, et les Allemands qui envoyaient aussi. C'était plutôt un échange d'intimidation. C'était très beau à voir.

Barbara Dickschen : Mais c'était impressionnant aussi ?

Lydia Nemirovsky : C'était impressionnant. Nous avons à l'époque, ne sachant pas du tout ce que c'est ni qu'une bombe ni que quoi que ce soit, nous avons fort peur qu'il y en ait... Mais apparemment ils visaient juste, donc ça passait au-dessus de notre tête... Ils avaient laissé d'ailleurs pas mal de matériel. Et... et le lendemain matin, on n'a plus rien vu, plus rien entendu. On avait vaguement vu... en venant

dormir, on avait vu des soldats anglais qui s'affairaient... Et ensuite, la matinée suivante, on a vu personne et quelque part vers le soir, on a vu arriver des camions allemands.

Barbara Dickschen : C'était les premiers soldats allemands que vous voyiez ?

Lydia Nemirovsky : C'était les premiers soldats allemands qu'on voyait. Et on se tenait bien tranquilles. Mes parents essayant surtout de ne pas montrer de connaissance de la langue et... et ils se préoccupaient très peu d'ailleurs... y avait plein de réfugiés, plein de gens comme nous qui avaient dormi à droite et à gauche dans les champs pratiquement et ils s'en préoccupaient absolument pas. Evidemment ils étaient occupés avec leurs opérations, donc ils nous ont dépassés.

Barbara Dickschen : Et comment les gens en général réagissaient-ils ?

Lydia Nemirovsky : Comme nous. On essayait de se faire aussi petit que possible. Et... ce que j'en ai retenu... qui est de nouveau un peu à côté de la question, mais il faut voir les choses comme elles sont... beaucoup de réfugiés... tous d'ailleurs... on s'est mis à fouiller dans ce que les Allemands... les Anglais avaient laissé. Aussi par curiosité. Aussi parce qu'on se disait qu'y avait peut-être des bonnes choses là-dedans. Et effectivement. J'ai d'ailleurs gardé assez longtemps, mais je ne l'ai plus, mais ce que mes parents ont récupéré et dont les Belges ne voulaient pas, c'était du thé. Y avait du bon thé anglais, mais c'était des bidons de trois litres complètement scellés, hein, pour le tenir bien frais. Y avait rien marqué dessus, sauf que c'était du thé et... je pense que mes parents ont récupéré quelque chose comme trois bidons avec chacun trois kilos de thé dedans. Ce qui a fait le bonheur de tous les amis et connaissances pendant toute la guerre. C'était une des choses [rire]... c'est très... très idiot, mais parfois le fait d'avoir du thé était aussi important que de manger, non... quand on a l'habitude... Donc ça c'était le grand bonheur, surtout qu'il fallait pas se disputer avec les autres qui ramassaient des tas d'autres choses et que le thé n'intéressait personne [rire].

Barbara Dickschen : Et que mangiez-vous alors, lors de cet exode ?

Lydia Nemirovsky : Eh bien, je m'en souviens pas. Je me suis bien demandé, mais je pense qu'on achetait partout le... le... là où on passait. N'oubliez pas qu'il y avait plein de villages et de boutiques dans les villages à l'époque, hein. C'est pas comme maintenant. C'était pas des autoroutes. Oh, tous... tous les quelques kilomètres, on trouvait un village, tous les 25 kilomètres, vous trouvez en Belgique une ville. Et... à l'époque, les boulangers... bon, ils n'étaient pas encore en... en manque de fourniture, ils avaient tous assez... ils vendaient leurs pains, leurs... Je pense sans excès non plus. Au prix habituel. C'était très... très passif finalement. C'était très... sans... sans histoires.

Barbara Dickschen : Et alors...

Lydia Nemirovsky : Mais je ne sais pas exactement comment. Ce qu'on mettait sur les tartines... aussi ce qu'on trouvait finalement à mettre. Alors... bon, on a été tout de même fort inquiets, on s'est demandé ce qu'on allait... comment on allait faire plus loin. Il fallait bien rentrer. J'ai d'ailleurs appris ensuite que les... les gens qui s'étaient butés à la frontière française et qui n'avaient pas... qui n'étaient pas belges ne passaient pas non plus. Donc nous avons encore été assez... nous avons eu la chance de... de rester en Belgique finalement. Alors, à un certain moment, des Allemands sont arrivés avec un camion et ils ont dit que les gens qui voulaient... ils demandaient d'où on venait et ils disaient : «Bon, ceux qui veulent retourner sur Bruxelles, on peut... voilà un camion, on peut monter dedans. On vous ramène.» Et... les autres gens sont montés, mes parents et moi et ma petite sœur aussi. Avec la poussette et les bagages plus les... les trois bidons de thé. Et on s'est fait rapatrier. Probablement jusqu'au... au milieu de Bruxelles quelque part.

Barbara Dickschen : Et donc ça c'était le premier...

Lydia Nemirovsky : Sans rien demander. Sans demander aucun papier, rien du tout. Ils étaient contents d'évacuer ceux qui couraient dans les pieds et qui pouvaient poser problème. En réalité, leur... leur... leur problème à ce moment-là était d'évacuer les civils qui leur couraient dans les pieds et ils ne demandaient rien. Ni les noms, ni les adresses, ni quoi que ce soit, donc c'était très... on risquait... on n'avait pas l'impression de risquer quoi que ce soit.

Barbara Dickschen : Vous rentrez donc à Bruxelles.

Lydia Nemirovsky : On rentre chez soi. Avec des voisins auxquels on raconte et des voisins qui racontent, parce que d'autres sont partis et ceux qui n'ont pas été assez loin sont revenus. Plus ou moins vite. Donc nous... nous rentrons relativement vite.

Barbara Dickschen : Et parmi... les amis donc... qui étaient les amis bessarabiens ou les autres amis...

Lydia Nemirovsky : C'est la même chose, y en a qui rentrent un peu plus tard et y en a qui rentrent directement.

Barbara Dickschen : Ils sont quasiment tous partis en exode ?

Lydia Nemirovsky : On a tous essayé. Y en a qui... très peu... qui ont réussi. Et... oui, enfin...

Barbara Dickschen : Vous êtes de retour à Bruxelles... et que se passe-t-il alors... est-ce que la vie reprend son cours ?

Lydia Nemirovsky : Et là aussi finalement, il faut bien se rendre compte qu'à l'époque, les Allemands ne voulaient surtout pas de vagues et pas mécontenter la population. Donc ils laissent faire. Et en ça la Belgique a été privilégiée. C'est-à-dire ils laissent en place... les structures... les structures locales. L'administration locale, ils n'y touchent pas... pendant toute la guerre d'ailleurs à l'administration elle-même... De sorte que tout reprend normalement : le ravitaillement, le travail, l'école rouvre...

Barbara Dickschen : Et votre père reprend son travail ?

Lydia Nemirovsky : Et mon père, qui travaillait donc pour une firme... chez une firme anglaise, donc une succursale à Vilvorde d'une firme anglaise, Johnson et Nicholson... Couleurs et Vernis... reprend son travail, retourne travailler, et moi, je retourne à l'école. Et là, un épisode personnel est que... [rire] cet espèce de ras-le-bol que beaucoup de gosses ont... J'étais à la fin de la seconde, donc j'étais à la fin de l'avant-dernière année à l'école. Et j'avais seize ans passés, donc j'allais sur mes dix-sept ans. Et le... le beau temps du mois de mai plus la promenade à pied et le fait de camper sous... sous les étoiles apparemment m'avaient beaucoup plu, m'avait fait réfléchir et j'avais un ras-le-bol. Et quand je me suis retrouvée dans l'école avec des profs qui donnaient cours comme des grands sans s'occuper de rien et sans penser à rien, ça m'a choquée. Je me suis dit : c'est pas possible, je n'en veux plus ! Mais absolument plus ! Et en fait, il faut voir les choses aussi à l'époque, nous étions peut-être la deuxième génération ou la troisième génération de gosses... mais des gosses qui a... qui avaient... enfin les gens qui avaient disons douze ans de moins que nous... de plus que nous... avaient... les femmes n'avaient pas pu... passer à l'université sans passer par le Jury Central, parce que il n'y avait pas de cours complets d'enseignement moyen pour les filles à l'époque. Ça datait quelque part des années vingt. Mais pas avant. Peut-être même plus tard que les années vingt. Mais donc... nous savions que nos aînées, nos aînées de quelques années... certains de nos professeurs racontaient que elles avaient fait une école moyenne quelconque et puis elles s'étaient préparées à passer le Jury Central pour pouvoir entrer à l'université. Ce Jury Central existait toujours. Il était considéré comme une terreur. Mais... il existait et... je me suis fait cette idée, j'étais... j'avais de très bonnes cotes, j'étais finalement assez forte pour ma classe et j'en avais un ras-le-bol terrible. Et alors je me suis dit : bon, tant qu'à faire, pendant que tout va encore bien, je vais essayer de sauter cette dernière année; je vais plus savoir les supporter un an de plus, c'est pas possible. Et je me dis que je vais préparer le Jury Central. Et j'en... je n'en parle pas. Je n'en parle surtout pas, parce que je me méfie... je me méfie des professeurs. Je dois... j'ai presque pas préparé le dernier trimestre... aussi à cause de la promenade à La Panne... je ne suis pas aussi sûre que d'habitude... Et si j'avais parlé de ce que j'essaie de faire autre chose, je vais voir

mes cotes descendre comme ça... Donc je ne dis rien à mes profs... mais je commence à fouiller, à regarder, je vais chercher le programme du jury et je commence à essayer de m'informer et en essayant de m'informer, je le dis à une autre fille de ma classe, qui est une gentille et qui est une amie à moi, et je lui dis : «Tu sais, moi j'en ai assez de l'école, j'essaie de préparer le Jury Central.» «Oh !», dit-elle, «Formidable ! Moi aussi !» [Rire.] Et alors là, c'est une nouvelle fantastique, c'est-à-dire qu'il se fait que son papa, qui est un enseignant... ce sont des Flamands, ce sont des Belges, Gijssels... le papa est le secrétaire du Jury Central à cette époque-là. Il est en même temps enseignant à l'athénée d'Ixelles, mais il est ce que... ce qu'elle m'apprend à l'instant... et elle me dit : «Ça va bien... Tu sais quoi ? On va bloquer ensemble et ce que j'ai comme tuyaux...», parce qu'elle avait des tuyaux, elle avait déjà pensé à ça avant, «ce que j'ai comme tuyaux, je vais te les montrer. On va répéter ensemble et on va...» C'est une nouvelle fantastique. Et nous passons nos examens scolaires comme d'habitude, nous sommes en classe tous les jours, mais même en classe, on travaille. [Sourire.] Il y avait en particulier une centaine de pages de préparation... de version latine à préparer. Et on trime, on travaille. On va chercher les bouquins qu'il faut, on fait tout ce qu'il faut, on fait la préparation et... le jury étant... tout de même retardé à cause des événements, alors qu'il se passait d'habitude quelque part fin juin ou début juillet, il se p... il se passe quelque part fin août et toutes les deux nous le réussissons.

Barbara Dickschen : Et c'était si terrible que ça ?

Lydia Nemirovsky : [Rire.] Ben, c'est comme toujours en Belgique, c'était surtout idiotement... c'était tuyauté. C'est-à-dire il y avait des choses pour lesquelles il fallait ma copine pour me donner les tuyaux. Non, c'était pas terrible. Je le faisais avec un certain recul. Par exemple, on avait eu un programme d'arithmétique, de théorie d'arithmétique quelque part en sixième ou en cinquième auquel à l'époque personne ne comprenait rien. A cet âge-là. Quand je l'ai réétudié, je l'ai réétudié en quelques... quelques jours et ça... c'était très simple. Avec un bon bouquin, j'ai découvert combien on pouvait apprendre seul beaucoup plus vite et combien on perdait de temps à l'école mais... Et donc ça... ça a été comme une lettre à la poste. Et... après... après cette réussite, je m'en vais dire ça à mes profs, ceux que j'aimais. Je vais parler à ceux de... de l'école que j'aimais bien.

Barbara Dickschen : Nous sommes en septembre 40, hein...

Lydia Nemirovsky : Nous sommes en septembre 40, j'ai gagné une année. Je suis sortie... j'ai sauté la rhétorique, ce qu'on appelait à l'époque la rhétorique, je... je suis aussi aux anges qu'il y a moyen et mes parents sont contents, parce qu'ils se disent avec les événements qui peuvent se passer : c'est bon, elle a... elle a son diplôme. Et alors je vais voir mon prof de maths que j'aimais bien, qui est une communiste d'ailleurs, je vais voir mon prof d'histoire... mon prof d'histoire d'ailleurs, je ne sais pas comment elle avait su que nous préparions le Jury Central et elle nous

avait même invitées deux-trois fois chez elle et elle nous a donné un peu un coup de main. On a même reçu comme ça un coup de main à droite et à gauche... Et ma... ma copine s'en va à l'université. Elle a seize ans comme moi. Elle est même un peu plus jeune que moi encore. Elle s'en va à... à Louvain, à l'université, et elle va faire les... les germaniques comme son papa, c'est tout simple. Et moi, j'avais... au début et pendant toutes ces années scolaires, en fait je faisais les gréco-latines... j'avais rêvé de faire la médecine. Et là, en partie peut-être sous l'influence de mon prof de maths que j'aimais beaucoup... j'ai tout d'un coup envie d'aller faire les maths. Mais pour ça, comme j'avais fait les gréco-latines, il fallait que je fasse une année de maths où pendant une année je suivais les maths donc, les maths fortes dans les trois dernières années. Et la physique aussi et encore le dessin, parce que il y avait le dessin, aux instruments et des choses pareilles qu'il fallait connaître, qu'il fallait avoir dans le diplôme et c'était un diplôme complémentaire qui existait pour pouvoir faire ingénieur ou... ou les maths ou la physique. Je m'en suis allée faire ça au grand dam de mes parents et j'ai dit : «Bon, mais enfin, j'ai perdu... j'ai gagné une année, je la reperds comme ça.» Et alors, j'ai fait une année qui a été très bénéfique, parce que j'ai pu faire... c'était un... un programme relativement léger où j'ai quand même appris assez bien de choses. Mais j'ai du coup été faire un cours du soir de couture... et j'ai beaucoup lu. J'ai beaucoup papillonné, j'ai fait beaucoup de choses.

Barbara Dickschen : Et vous suiviez ces cours de mathématiques...

Lydia Nemirovsky : A l'école.

Barbara Dickschen : A l'école, à l'athénée...

Lydia Nemirovsky : Dans... dans mon école.

Barbara Dickschen : D'Ixelles.

Lydia Nemirovsky : Une fois que j'avais réussi... on m'a très bien accueillie en fait, c'était bien et... je l'ai fait, j'ai bien réussi l'année et à ce moment-là, nous arrivons à l'année 41.

Barbara Dickschen : Mais votre père continue à travailler donc en...

Lydia Nemirovsky : Ah ! Je l'ai d'ailleurs écrit, mais je vous le dis. Alors, ça se passe très simplement : mon papa était le seul ingénieur d'ailleurs dans cette petite entreprise qui était une petite succursale de Johnson et Nicholson et dès que les Allemands reprennent un peu la main, ils donnent un directeur allemand à toutes les entreprises ennemies, c'est-à-dire aussi l'entreprise où papa travaille et directement dans ces entreprises-là, dès ce moment-là, ils foutent tous les Juifs dehors. Donc, très simple, quelque part en septembre... oui, probablement en septembre... papa arrête de travailler, il est mis dehors.

Barbara Dickschen : Il était le seul ?

Lydia Nemirovsky : Il était le seul Juif, oui.

Barbara Dickschen : Cela se savait ? Qu'il était juif ?

Lydia Nemirovsky : Ben, il s'est pas... en fait, c'était dans tous les journaux que les Juifs devaient quitter. Le... le directeur allemand est arrivé, le directeur d'ailleurs anglais était filé en quarantaine... en mai 40 et il a... comme il était Anglais, il a passé en Angleterre. Donc il s'est retrouvé devant un directeur allemand qui l'a interrogé. Il n'a pas dit qu'il n'était pas juif. Il lui a dit la vérité. Il voulait pas risquer... risquer... Ça a été un avantage... à longue échéance, ça a été un... l'un des avantages qui nous a permis de nous sauver. Et j'explique pourquoi : l'un des problèmes d'ailleurs pour toute la population de notre milieu, c'est qu'ils avaient été tout un temps chômeurs, ils avaient été tout un temps avec des petits gains et ils n'avaient rien dans le dos, il y avait pas d'argent... pas d'épargne, quoi que ce soit. On vivait vraiment avec le... Mes parents s'étaient mis à vivre beaucoup plus raisonnablement depuis qu'il avait de nouveau un travail dans son métier, et un bon travail finalement. Mais ils avaient... ça n'était que depuis très peu de temps. Peut-être deux ans... Mais en tant qu'ingénieur... [sonnerie de téléphone] de cette... Mon mari va le prendre. Dans cette petite entreprise, mon papa faisait tout : il prenait les décisions, il prenait... il prenait les commandes, il prenait les décisions de ce qu'on faisait et des délais. Il faisait aussi les achats. Donc il devait acheter des matières premières. Il y a à Bruxelles, encore toujours je pense, mais il y avait aussi à l'époque, à part la Bourse monétaire, et donc... il y avait aussi une bourse de... de matières premières, qui d'ailleurs est annoncée dans les journaux... c'est le mercredi traditionnellement à Bruxelles, c'est encore aujourd'hui le mercredi d'ailleurs... et chaque entreprise, chaque matière première avait ses vendeurs et ses acheteurs qui se rencontraient dans des cafés en ville. Et mon père achetait pour son entreprise. Donc tous les mercredis, à un certain moment, peut-être pas très longtemps, mais tous les mercredis, il venait à Bruxelles, parce qu'il travaillait à Vilvorde hein, il venait à Bruxelles à la Bourse, pour voir les prix, pour voir ce qu'il achèterait. Parmi les matières premières de... des peintures de l'époque, c'était principalement l'huile de lin pour les... beaucoup de... de peintures à l'époque étaient des peintures encore naturelles, donc c'était l'huile de lin avec toutes sortes de pigments et peut-être d'autres matières qui entraient là-dedans. Il y avait aussi déjà un peu de peintures synthétiques. On achetait des produits chimiques plus compliqués et qui faisaient les vernis ou les... ou d'autres peintures, ce que nous dirions maintenant des peintures acryliques finalement. Je sais pas... plus comment ça s'appelait à l'époque. Mais il y a nuance : c'est que les peintures à l'huile de lin... l'huile de lin avec un peu de soude et un peu d'autres produits est la matière première pour ce qui était à l'époque, ce qui est encore aujourd'hui, ce qu'on appelle le savon de Marseille, le savon blanc et ce qui beaucoup s'utilisait à l'époque, c'était ce qu'on appelait le

savon mou ou noir avec lequel on... on faisait la lessive, on lavait les planchers et des choses pareilles... la même matière. Mon papa donc connaissait beaucoup de monde dans la Bourse et... et il n'a pas manqué... il avait là-dedans... il s'était lié d'amitié avec certains vendeurs. Il était un client. Mon papa était un homme très pacifique et très... très fidèle. Il avait ses vendeurs attirés finalement avec lesquels il s'était bien entendu, etc., auxquels quand il a raconté qu'il n'allait plus travailler, n'ont fait ni deux ni trois et ils lui ont dit : «Tu sais, tu vas nous fournir en... au marché noir.» Et... ils ont tous ensemble... parmi leurs clients, ils ont dégotté en particulier un... un droguiste qui avait un atelier derrière sa boutique où il y avait moyen de faire de la peinture. En tout cas, la peinture... à... à l'huile de lin, qui était la plus chère d'ailleurs et la plus belle à l'époque. Et donc... il a commencé par travailler au marché noir. C'est-à-dire que les types emmenaient les matières chez le droguiste en question et le droguiste partageait très honnêtement le... le revenu de cet... de ce travail en noir avec mon papa. Mais gentiment. Puisque mon papa faisait évidemment à ce moment-là tout. Y compris la décision, le choix des... des pigments. Mais il faisait aussi le travail en partie à la main, en partie il avait même un broyeur et...

Barbara Dickschen : Ça permet une rentrée d'argent quand même... conséquente ?

Lydia Nemirovsky : Ça permettait une bonne entrée... rentrée d'argent, c'était en noir. C'était en noir et tous ces machins-là pendant la guerre montaient de prix. Et donc il allait chez son droguiste et il revenait avec ses sous. Et... parmi les gens qui étaient tous prudents ou qui se connaissaient apparemment... il n'y avait pas de mouchards, hein, dans ce milieu... ils étaient assez soucieux eux-mêmes, y avait de moins en moins de matières premières et... ils étaient tous soucieux d'entraider les gens et donc il s'était intégré dans son groupe de marchands de... d'huile de lin et ça continuait.

Barbara Dickschen : Mais... mais comment voyez-vous alors le fait que en tant que Juif, il est exclu de... de l'entreprise ? Comment voyez-vous cela ? Est-ce que vous voyez que cela annonce d'autres mesures ?

Lydia Nemirovsky : Oh ! écoutez, on se méfiait bien entendu. Nous avons vu arriver assez d'Allemands et assez de Juifs autrichiens surtout et l'état dans lesquels ils... ils sont arrivés, les histoires qu'ils ont racontées pour, bien sûr, savoir que tant que ça marche, ça marche. Mais personne ne savait ce qui se passerait le lendemain.

Barbara Dickschen : Vous n'étiez pas étonnés ?

Lydia Nemirovsky : Mais non ! On s'y attendait. C'était l'évidence. On serait bien... on aurait été fous d'être étonnés. C'était bien sûr l'évidence. Les Allemands se conduisaient à l'époque, d'ailleurs par rapport aux Russes ou aux Roumains comme

des gentlemen. [Rire.] Alors, on... c'est-à-dire mes parents avaient l'habitude de... de choses beaucoup plus rudes, c'était l'autre raison pour laquelle on n'avait aucune envie de rentrer en Bessarabie, hein. Encore moins en Pologne. Tout... tout ce monde de... de l'Europe orientale savait très bien à quoi s'en tenir. Quand... quand il s'agissait de battre les Juifs, on était là. Donc... on est même tout à fait étonnés de la situation... de la... du calme de la situation et on... on comprend très bien que les Allemands veulent surtout avoir la tranquillité. A l'époque, en septembre 40, c'est le... le Blitz contre l'Angleterre. Et le Belge reste égal à lui-même, il est... il est formidable en réalité. Ben oui ! On a... on a sauvé beaucoup plus facilement des Juifs en Belgique qu'en Hollande où le Hollandais est un idiot qui obéit à n'importe qui. Il sait qu'il doit obéir d'abord. Le Belge, [rire] il va d'abord essayer de désobéir. Et c'est très profond, c'est très charmant enfin. Parce que malgré tout, il courait des risques. Mais le copain que mon père connaissait depuis deux ans au plus, puisqu'il travaillait depuis pas tellement longtemps chez Johnson et Nicholson, il est allé évidemment chez celui qu'il savait sympathique et qui lui tape sur l'épaule et lui dit : «T'en fais pas, tu viens et on te trouve et on... et tu travailles. Et on va fournir. Il y a assez de gens qui veulent repeindre leur cuisine pour que tu aies du travail toute la guerre, si il faut.» Et ensuite, quand il faut se cacher en 42... il peut plus faire des couleurs, parce qu'il n'ose plus aller chez son droguiste. Il rentre, il va quand même tous les mercredis à peu près avec une valise... là c'était vraiment le grand risque... il court tous les mercredis avec sa valise... remplies de... de savon et il ramène à l'endroit où mes parents se cachaient à Boitsfort, il ramène dans la même valise des pots avec de l'huile de lin. Et le type lui paye pour le travail donc le... il lui donne la... l'huile de lin, papa ramène le... le savon et le type le paye tout ce qu'il y a plus largement, parce qu'avec cela ils arrivent à vivre à eux deux. Papa et maman.

Barbara Dickschen : Mais nous allons arriver donc...

Lydia Nemirovsky : Décemment.

Barbara Dickschen : Nous allons arriver donc... oui, nous allons arriver donc en 1942...

Lydia Nemirovsky : Alors, je dois quand même dire une chose, qui est peut-être la... l'autre clé, donc l'une des clés, c'est que modestement... mais enfin mes parents avaient appris à vivre modestement... mais modestement ils n'ont pas de problèmes de revenus et papa court un risque en courant à la Bourse. Mais apparemment ce risque... et sur place dans les... les représentants de commerce de la Bourse, il n'y a eu aucun mouchard. Ce qui est remarquable et très touchant finalement. Nous avons un autre avantage... et qui est essentiel aussi, c'est que nous étions donc avec un passeport roumain. La Roumanie était alliée de l'Allemagne et les Juifs des pays alliés n'ont pas dû directement prendre une étoile et la porter. Donc ni dans notre rue, ni à la Bourse, personne n'avait jamais vu mon papa avec une étoile. Alors, les copains directs, ceux qui lui fournissaient son... ses

matières premières et qui le payaient ensuite... savaient bien qu'il était juif, c'est pour ça qu'ils l'aidaient en partie, mais la masse des gens qu'on... qu'on ren... on pouvait courir à la Bourse où jamais personne n'avait vu votre tête avec une étoile.

Barbara Dickschen : Eh bien, madame Nemirovsky, je vois que nous sommes à la fin de notre cassette déjà, de notre heure et demi, alors je me permettrais de vous proposer de reparler de cela la prochaine fois qu'on se voit, mais de vous poser une dernière question pour aujourd'hui... justement avant de porter... donc avant que les autres Juifs aient eu l'obligation de porter l'étoile, il y a eu l'obligation de se faire enregistrer comme juif dans... dans les registres communaux... qu'en est-il de votre famille ?

Lydia Nemirovsky : Et nous sommes allés comme tout le monde. Je ne sais pas trop pourquoi, parce qu'à... à l'époque, étant donné que les Allemands étaient relativement très sages en Belgique... on se disait, peut-être à tort, qu'on avait moins de risque à s'inscrire qu'à ne pas s'inscrire.

Barbara Dickschen : D'accord.

Lydia Nemirovsky : Et c'était peut-être un... une réaction bête, mais enfin c'est ce que nous avons fait. Comme tout le monde.

Barbara Dickschen : D'accord. Voilà, je vous remercie pour aujourd'hui, madame Nemirovsky. Oui, ça a été très, très rapide, hein.

Lydia Nemirovsky : Ça a été très rapide.

Barbara Dickschen : Je vous remercie.

Troisième entretien – 8 mars 2000

**Athénée d'Ixelles – ULB – Ecole Cymring – Clandestinité –
Monitrice dans le home de Limelette – Petite sœur au home de
Beloel**

Barbara Dickschen : Alors, madame Nemirovsky, la dernière fois qu'on s'était vues, vous nous aviez parlé de... de mai 40... comment vous et votre famille essayez de fuir la Belgique et vous arrivez à La Panne. Et puis vous nous avez expliqué que votre père a dû quitter... suite à l'ordonnance allemande, a dû quitter Nicholson & Johnson [sic], l'entreprise pour laquelle il travaillait et comment, en fait, suite à ces événements, toute une série de liens d'amitié se forment, qui s'avéreront... être salutaires ultérieurement. Vous avez aussi expliqué que vous en aviez marre de l'école et que vous avez passé et réussi brillamment le Jury Central, ce qui a fait que vous aviez une année en fait plus ou moins sabbatique lors de laquelle vous avez suivi les cours, en tant qu'élève libre, les cours de mathématique au lycée d'Ixelles.

Lydia Nemirovsky : Ah non. Ce n'était pas en tant qu'élève libre...

Barbara Dickschen : C'est pas en tant qu'élève libre ?

Lydia Nemirovsky : C'était un diplôme reconnu. Puisque j'avais fait les gréco-latines en entier, j'avais le droit de faire une année complémentaire de maths pour pouvoir faire des études de physique et de mathématiques et c'est ce que j'ai fait. Donc, à ce moment-là... et je vais ajouter à cela deux... deux circonstances qui vont se relier à ce qui suit : l'une des circonstances est que, le soir, j'allais aussi... comme ça ne me donnait pas beaucoup de travail et que j'étais forte en maths... ce n'était que... que les maths et la physique des trois dernières années de l'enseignement moyen que je devais faire... j'avais du temps libre, et j'avais le soir un cours de couture... c'est important ??? parce que la... la femme qui donnait le cours était une régente qui donnait ce cours de couture en cours du soir, avait aussi travaillé dans la même école que moi, pour... comme régente ménagère... nous avions à cette époque-là encore ce genre de cours. Donc elle... elle me connaissait et quand j'arrive, nous sommes donc en... en 40, dans l'année scolaire 41, dès que je me présente, elle me reconnaît, elle me dit : «Mais vous avez été à Ixelles, à l'athénée.» Je dis : «Oui.» Et elle me dit : «Vous savez que Suzanne Bocquet fait de la Résistance ?» Tout cela en plein dans le cours de couture. Et moi, je la... je m'approche d'elle plus tard dans

la... dans la soirée et je lui dis : «Vous savez, si elle fait vraiment de la Résistance, il faudrait ne pas en parler. [Rire.] Je ne sais pas si toutes ces dames qui suivent ici le cours sont tellement... il est tellement souhaitable qu'on sache que Suzanne Bocquet fait de la Résistance.» Mais ce n'était pas tombé dans l'oreille d'une sourde tout de même. Ça c'est une petite circonstance parce que j'irai ensuite contacter Suzanne Bocquet justement. Et bon... l'autre circonstance est que j'ai une compagne de classe qui, elle, termine la... la dernière année justement en latines-maths, donc les cours de la dernière année, je les suis avec elle. De toute manière, c'est une fille que je connais depuis... depuis l'enseignement moyen, depuis la sixième, et... cette Françoise Laporte, qui aussi aura son importance plus tard... et Françoise... avec Françoise... nous nous lions assez bien d'amitié. Elle réunit d'ailleurs fréquemment dans les... dans les congés toute une bande. Elle a un frère, elle a des copines, elle a des copains et elle habite à Boitsfort et... elle m'invite à faire partie de son groupe qui va souvent se promener dans le Brabant Wallon, à vélo ????. Bien... et Françoise aussi va m'aider plus tard, donc c'est pour ça que je le mentionne. Et c'est à ce moment-là que je me lie vraiment avec Françoise... Bon, elle a... d'ailleurs en fait le père est prisonnier... puisque je parle de Françoise... le père est prisonnier en Allemagne. Il était un... un commandant... peu importe... donc un... prisonnier et il est prisonnier en même temps qu'un certain... commandant ou major, je ne sais pas... Serre qui est son vieil ami qui a... qui a fait des études dans la même année que lui et qui est juif. Ce sont des Juifs alsaciens, mais belges depuis longtemps et donc il est là comme prisonnier de guerre. Donc on l'ennuie pas. Et je raconte ça aussi, parce que effectivement les deux enfants Serre viennent avec nous souvent faire les tours à vélo. Et... j'apprendrai... il n'y a pas si longtemps que j'ai appris qu'en fait au moment où il a fallu se cacher, madame Laporte, la maman de Françoise va cacher dans les environs à Boitsfort madame Serre et les deux enfants. Donc... mais ça je ne... je ne saurais que il y a à peine quelques... quelques années que je l'ai appris. Tout cela était très discret finalement. Bon. Et l'année se passe, je reçois mes papiers, mon diplôme et en 41, je rentre à l'ULB, en section maths... Cela il est bon de le dire aussi, parce que finalement nous n'avons peut-être que trois ou quatre semaines de cours, je ne... je ne me rappelle plus exactement. Et... au moment où l'autorité allemande essaye de faire nommer les professeurs qui ne plaisent pas... en fait, l'ULB avait déjà reçu, comme beaucoup d'entreprises une... une espèce de directeur allemand et lorsqu'il se mêle d'essayer de nommer des professeurs et qu'il... qu'il exige que ces gens soient nommés, l'ULB ferme ses portes. Ça vous l'avez entendu. Nous avons en maths... nous avons cours avec Van den Dungen qui nous enseignait la mécanique et donc le... ce matin-là, je ne me rappelle plus si c'était le 20 ou le 25 novembre, mais c'était...

Barbara Dickschen : Le 25 novembre.

Lydia Nemirovsky : C'était le 25 novembre. Et... nous voyons arriver après la première heure de cours, nous voyons arriver toute une délégation : le... le recteur Van den Dungen, le président de faculté... enfin, ça paraît très... très officiel. notre...

le professeur qui nous donnait cours qui était Libois s'arrête, se lève et Van den Dungen nous annonce la fermeture de l'université. Nous sommes près de 45 en première maths à cette époque-là, ce qui était beaucoup et... là directement, des... des élèves, des étudiantes en fait et des étudiants des années supérieures entrent aussi... ils étaient plus ??? apparemment... et nous demandent d'attendre un moment, de ne pas partir et expliquent qu'on va essayer d'organiser des cours clandestins et nous restons et donc... je pense que c'était tous des étudiants qui nous organisent, demandent qu'on fasse des groupes parmi les gens qui se connaissent et qui veulent bien travailler ensemble et qu'on nous avertira. Et de nouveau Françoise est là aussi, puisqu'elle faisait la physique. Je tombe avec Françoise et Françoise choisit son groupe en connaissance de cause [rire] : y avait un garçon qui était réputé pour être un très bon mathématicien et elle met le grappin dessus illico presto... Bon. Les deux autres garçons qui étaient avec nous dans le groupe étaient Garikian et... lui-même était Van Hoof, Léon Van Hoof... y avait Garikian et il y avait Andrée Debels. Encore peut-être un garçon qui ensuite s'est perdu, n'a pas continué. Et nous démarrons les cours clandestins... avec beaucoup d'intérêt. Avec beaucoup d'assiduité aussi. Nous nous organisons fort bien et non seulement nous étudions, nous épluchons par nous-mêmes des cours que nous avons et nous venons à tour de rôle les expli... les exposer devant le groupe, mais nous avons aussi toutes sortes de gens proches de l'université... sauf les professeurs eux-mêmes qui n'avaient pas le droit, qui avaient peur et dont certains d'ailleurs ont été mis dans la citadelle de Huy en répression... mais les assistants ou les étudiants des années supérieures s'organisent pour donner des cours. Et donc nous avons à droite et à gauche dans Bruxelles des cours qui se donnent et en fait on s'amuse bien.

Barbara Dickschen : Et les cours se donnaient chez qui ?

Lydia Nemirovsky : Eh bien, le cours du groupe est donné chez Françoise. A Boitsfort. Parce que il y a... madame Laporte a une cuisine grande avec une petite salle à manger à côté, mais elle cuit au... au charbon et donc il fait chaud dans son... dans sa petite salle à manger et elle est fort gentille. Et elle nous reçoit très bien et on... on travaille autour de la table... on travaille cinq-six heures d'affilée dans la salle à manger de madame Laporte. Il faut dire aussi que nous avons entre-temps obtenu des... des cartes d'étudiants pour... pour les trams et donc comme maintenant, on avait reçu des abonnements à bon compte et donc nous avons la possibilité d'aller et de venir assez facilement. Nous avons aussi des cours aux Arts et Métiers qui est à Anderlecht où on nous donne des labos de physique et là c'est le futur mari de Françoise, Adolphe Festraets, qui les donne et... oh ! il y a aussi évidemment... il y a déjà... Nick Forbat qui donne le cours de... de géométrie, parce qu'il avait fait une thèse... il faisait en fait... ou il avait fini une thèse de doctorat. Et finalement Nick Forbat tirait assez fort le diable par la queue. On ne le payait bien sûr pas pour ces cours. Mais en fait, pour vivre, il donnait des leçons particulières. Il les donnait apparemment bien. Et il en vivait. Mais... bon, donc nous voilà organisés.

Et on vit un peu en dehors de tout. Oui ! quelqu'un d'autre qui était aussi... qui avait toujours été à l'école avec moi et qui aussi était inscrite en première maths, était la sœur de Forbat, Mady... que donc... qui forme un autre groupe que le nôtre, mais on se revoit tous aux cours généraux qu'on nous donne. Bien... entre-temps, et là je ne me souviens plus si c'était le premier trimestre ou après la Noël, mais à un certain moment, c'est probablement, je n'oserais pas non plus jurer que ce soit Mady, mais je pense que c'est Mady Forbat qui m'a signalé que voilà... et à ce moment ils nous ennuyaient pas encore, il n'y a pas de choses nouvelles au point de vue des Juifs... donc c'est... je parle maintenant de fin 41, début 42, il ne se passe encore rien, du moins à Bruxelles ou du moins...

Barbara Dickschen : Il y a des exclusions à certains niveaux, mais ce n'est pas encore la traque...

Lydia Nemirovsky : Des rafles.

Barbara Dickschen : ...organisée.

Lydia Nemirovsky : Ce n'est pas encore des rafles. Ni des convocations... D'ailleurs, tout de même, heureusement... parce que c'est une des choses qui m'a sauvée... heureusement que les Allemands ont attaqué l'Union soviétique. Parce qu'alors... nos... nos amis communistes, [sourire] qui ne parlent que quand on leur dit de parler, ont comme mission de prévenir dès qu'il se passe quelque chose à l'est avec les Juifs. Et... et ils sont bien informés en général, mais c'est parce qu'en juin 41, les Allemands les ont attaqués que nos communistes belges ont reçu la... c'est tragique, mais c'est comme ça en fait. Ils obéissaient au poil et à la lettre. Alors... j'apprends par Mady Forbat probablement, puisque son frère donnait des cours à l'école Cymring, que l'on organise... oui... ce qu'il y avait bien qui s'était passé je pense à ce moment-là, c'est que les gosses juifs ne pouvaient plus fréquenter l'école.

Barbara Dickschen : C'est ça.

Lydia Nemirovsky : Et on avait organisé cette fameuse école Cymring pour pallier à cette difficulté. Maintenant la nuance était que je pense que les écoliers des écoles primaires allaient encore à l'école et ça c'était les autorités belges qui avaient pu intercéder dans cette affaire, parce que il n'y avait pas d'instituteurs juifs formés en nombre suffisant. Et... à cette... mais alors donc... les Juifs avaient déjà organisé l'école, l'athénée et ils organisent dare-dare une école d'instituteurs pour pouvoir mettre des gosses qui sont en âge d'après la loi belge d'aller à l'école d'avoir une école qui... qui corresponde à cette ordonnance allemande. Et... Mady vient me raconter ça et me dit que en fait on conseille très fort, parce que ça peut être une possibilité de se sauver de prendre un diplôme d'instituteur.

Barbara Dickschen : De se sauver ?

Lydia Nemirovsky : De... Oui. En fait, l'idée était à l'époque : on voyait ça comme... comme des obligations de travail obligatoire. Pour les Juifs, comme pour les Belges. Donc des jeunes devaient à l'époque essayer d'avoir une couverture, or l'université étant fermée, nous n'avions plus de couverture, sans parler des Juifs, de tous les Belges. Et donc le fait d'avoir un diplôme d'instituteur pouvait vous sauver d'être déporté en Pologne. Comme on racontait à l'époque... et donc comme je suis assez libre, je continue à aller aux cours clandestins, chaque fois que je le peux et je m'inscris aussi à l'école d'instituteurs de l'école Cymring. Et en fait, ce qu'on y enseigne est trop facile, je n'ai pas besoin de suivre ni le... ni le français, ni le flamand, ni les maths certainement. Et donc je me partage entre les deux, je vais... je fais tout de même acte de présence aussi là-bas et là-bas... parce qu'il y a tout de même des différences... il y a deux, trois cours que je n'ai pas eus et que je dois faire. Et... je dois dire que je me souviens plus, c'est extrêmement curieux, mais je ne me souviens plus de l'endroit où se trouvait cette école.

Barbara Dickschen : Quand est-ce que vous vous êtes inscrite à l'école ?

Lydia Nemirovsky : Eh bien, je... c'est dans l'année scolaire 41-42, je ne puis pas dire quand. Et... et c'était une espèce d'école désaffectée...

Barbara Dickschen : Rue Saint-François ?

Lydia Nemirovsky : Oui.

Barbara Dickschen : A Saint-Josse. Et vous n'avez pas été rue Joseph Dupont ?

Lydia Nemirovsky : Non.

Barbara Dickschen : Vous n'avez suivi de cours que dans cette école désaffectée ?

Lydia Nemirovsky : Ah voilà ! Eh bien, je ne me souvenais plus où c'était, mais quand vous me le dites. Donc c'est rue Saint-François ?

Barbara Dickschen : C'est cela, oui.

Lydia Nemirovsky : Qui donne dans la... la rue Royale.

Barbara Dickschen : Exactement.

Lydia Nemirovsky : C'est ça. Et là de nouveau, ça me permet d'employer ce fameux abonnement ou alors j'ai aussi mon vélo. Donc je... je sillonne Bruxelles dans tous les sens depuis Boitsfort jusqu'aux Arts et Métiers et jusqu'à la rue Saint-

François... que je fais un peu à la légère tout en prenant les choses au sérieux. Et c'est une grande découverte parce que finalement tout ce qu'il y avait de gosses dans les dix-huit, dix-neuf, vingt ans et qui avaient une formation tout de même suffisante, quoiqu'encore il y en avait qui n'avaient fait que les écoles, les petites écoles finalement, mais la majorité des filles et des garçons qui sont là sont soit des étudiants comme moi à l'époque, soit en dernière année scolaire. Y a, par exemple, des gosses qui sont déjà à l'école Cymring et qui viennent suivre en même temps le cours d'instituteurs, qui sont vraiment en dernière année. Et puisqu'il faut aussi avoir dix-huit ans. Et je fais une découverte parce que, bien sûr, la plupart et des élèves et des professeurs sont surqualifiés pour cela... la plupart des professeurs sont d'ailleurs... n'étaient pas destinés à enseigner, mais il y a un ingénieur, il y a... y a un très bon musicien.

Barbara Dickschen : Qui étaient justement les professeurs à l'école Cymring dont vous avez eu cours ?

Lydia Nemirovsky : Eh bien, je ne me souviens d'aucun. Je me souviens qu'en maths, c'était un type qui avait un diplôme d'ingénieur.

Barbara Dickschen : Etait-ce Jacques Aronovitch ?

Lydia Nemirovsky : Et de l'ULB. Pardon ?

Barbara Dickschen : Jacques Aronovitch ?

Lydia Nemirovsky : Peut-être, mais je n'ose pas. Je ne... le... le prof qui enseignait la musique était un pianiste qui jouait admirablement bien et je ne connais plus son nom non plus. Mais qui était assez remarquable à la fois par l'intelligence des explications qu'il donnait et de temps en temps, il nous jouait des morceaux, quand il en avait assez de raconter la théorie il nous jouait d'admirables morceaux de piano.

Barbara Dickschen : Il était de quelle origine ? De quelle nationalité ?

Lydia Nemirovsky : Peut-être un Juif allemand. Ça vous dit quelque chose, hein ?

Barbara Dickschen : Non. [Rires.]

Lydia Nemirovsky : Il jouait très, très admirablement. Mais je me rappelle plus du nom.

Barbara Dickschen : Et quels étaient les autres cours enseignés ?

Lydia Nemirovsky : Pff... Oh ! je ne suis pas capable de vous le dire, hein. C'était... c'était le programme officiel qui préparait au Jury Central, bien sûr.

Barbara Dickschen : Mais vous ne suiviez pas les cours... pardon... de français ou de néerlandais ?

Lydia Nemirovsky : Non, il y avait des choses qui différaient par rapport à ce que nous avons eu à l'école : je n'avais pas besoin ni... ni de suivre le français, ni le néerlandais, ni les maths, ni l'histoire, etc. Quoique l'histoire de Belgique qu'il fallait voir était un peu à la fin des études, parce qu'on avait fait toute autre chose. Mais il fallait aussi présenter, je pense, six ou dix poèmes qu'il fallait pouvoir réciter. Et là j'ai suivi le cours... le cours de diction et je l'ai présenté mes poèmes... à la fois les étudier par cœur et à la fois m'exercer à les dire. Ça, ça n'existait pas à l'athénée, donc là il fallait le suivre... donc les gens étaient surqualifiés. Tous. Et nous devenions... c'est là que j'ai ressenti l'inquiétude qui se manifestait. C'est-à-dire qu'à la fois nous étions survoltés, un peu amusés aussi, parce qu'on nous faisait faire des choses trop facile pour nous, mais une très grande amitié se... se noue entre les divers... gens qu'on rencontre parce que l'ambiance est toute... toute différente finalement d'un enseignement habituel dans une... dans une école habituelle.

Barbara Dickschen : Et en plus de cela, la situation particulière de l'Occupation influence quand même l'ambiance qu'il y avait ?

Lydia Nemirovsky : Oui, c'est ce que je dis. C'est-à-dire qu'à la fois, nous sommes survoltés et à la fois, c'est un peu de la bravade pour ne pas avouer qu'on a tout de même... qu'on est un peu tout de même inquiet. Donc c'est un peu de la fausse gaieté qui se manifeste. Et aussi on retrouve des gens d'une manière toute différente en fait finalement. Je retrouve là deux filles qui venaient d'Ixelles et qui sont Eckstein, la cadette des Eckstein donc...

Barbara Dickschen : Madeleine Eckstein ?

Lydia Nemirovsky : Madeleine. Madeleine qui est la cadette. Et qui était en fait à l'école Cymring et je retrouve dans l'école d'instituteurs Hélène Heller qui était juste une année en dessous de moi à l'athénée. Donc elle terminait l'école Cymring et elle faisait l'école d'instituteurs. Et je dois avouer à ma honte et la mesure de mon imbécillité, nous étions très peu de Juives à l'école et comme cela ne se manifestait d'aucune façon, c'est là que j'ai constaté qu'Hélène Heller était juive. Avant ça, je la considérais comme une fille que j'avais remarquée, parce qu'on avait été en excursion ensemble à des fins d'années et elle chahutait assez bien [rires]. Mais bon... mais moi j'avais pas compris du tout. Était-ce mon imbécillité ou était-ce... Je ne sais pas si elle savait que j'étais juive avant de me retrouver là-dedans. Mais l'ambiance était bonne et amicale.

Barbara Dickschen : Est-ce que je peux vous poser quelques questions ciblées à propos de l'école Cymring ?

Lydia Nemirovsky : Oui, oui.

Barbara Dickschen : Est-ce que vous vous souvenez comment s'est déroulée l'inscription ? Était-ce en présence de monsieur Cymring ?

Lydia Nemirovsky : Pas pour moi. Moi, je suis arrivée en tout cas un tout petit peu en retard, puisque j'avais été avertie par Forbat, donc ça c'était déjà en cours probablement, et ça c'était sans grand... sans grande...

Barbara Dickschen : Formalité.

Lydia Nemirovsky : Formalité, par le fait qu'on nous décernait aucun diplôme, qu'il fallait passer le Jury Central et en français c'était à Liège. Je sais que par ailleurs, les Anversois avaient fait la même chose à Gand. Il y avait aussi un... Mais donc c'était informel, c'est d'ailleurs pour ça que je venais quand je voulais.

Barbara Dickschen : On ne vous demandait pas de venir ?

Lydia Nemirovsky : C'était parfaitement informel. Effectivement, on était inquiet de réussir ce... cet examen, mais le tout était parfaitement informel.

Barbara Dickschen : Est-ce qu'il y avait un minerval, un ??? de minerval à payer ?

Lydia Nemirovsky : Je n'ai rien payé.

Barbara Dickschen : Est-ce qu'il fallait montrer patte blanche ?

Lydia Nemirovsky : Rien. Rien. Je pense qu'on ne m'a jamais rien demandé de très précis. Je leur ai bien donné mon nom, mon adresse et des choses comme ça. Mais pas... et ce que j'avais fait avant, mais c'était un minimum de formalités.

Barbara Dickschen : Était-ce des cours imprégnés d'un certain... d'une identité juive ?

Lydia Nemirovsky : Non, pas du tout. Pas du tout. Tout le monde se préoccupait et uniquement... c'est un peu... c'était un peu une préparation d'examen finalement et la seule chose dont on se préoccupait... d'ailleurs, je pense que j'avais été au "Moniteur" chercher la... la publication officielle et les... les règlements et le... le programme de l'examen et c'est tout... et, au contraire, c'était exactement les livres et le... et le... les cours finalement classiques. En réalité, le... le diplôme d'instituteur officiel et réel dans une Ecole Normale se passait en quatre années : il y avait les deux premières années qui étaient l'équivalent des dernières classes de l'athénée et puis il y avait une deuxième... un deuxième couple de deux ans qui alors

enseignaient la pédagogie. Par dérogation, ils avaient réussi à obtenir que le jury belge accepterait de décerner un diplôme spécial d'instituteur en ne nous interrogeant que sur le programme des deux premières années que nous connaissions plus ou moins, puisque, à peu de choses près, il était assez semblable au programme de l'athénée, mais qui nous donnait... comme ils avaient demandé un an de... de répit avant de mettre les gosses de l'école primaire à la porte des écoles belges, il fallait bien que les Belges donnent un coup de main en acceptant de décerner sous forme de diplôme au bout des... en... en... donc en constatant la connaissance des deux premières années du diplôme d'instituteur...

Barbara Dickschen : Si je peux encore vous demander...

Lydia Nemirovsky : Oui...

Barbara Dickschen : Votre situation est assez particulière... doublement particulière, parce que en fait vous êtes... êtes élève-institutrice [sourire] et donc vous n'êtes pas obligée de suivre tous les cours... mais est-ce que vous avez des contacts avec les plus jeunes élèves de l'école Cymring ?

Lydia Nemirovsky : Non. Les tout jeunes pas. J'ai des contacts uniquement avec ceux qui suivent parfois à la fois l'école Cymring, comme Hélène Heller par exemple, et à la fois le cours d'instituteurs.

Barbara Dickschen : Et l'école Cymring s'appelait déjà l'école Cymring ?

Lydia Nemirovsky : Oui.

Barbara Dickschen : Et monsieur Cymring, vous le connaissiez d'avant les événements ou...

Lydia Nemirovsky : Non et je ne sais pas si je l'ai jamais vu.

Barbara Dickschen : Et... vous disiez... est-ce que vous avez l'impression, quand même, qu'il y avait une certaine structure ou qu'on suivait un certain programme pédagogique... là, je ne parle pas seulement de... de votre programme officiel que vous devez suivre afin d'obtenir le... le diplôme requis pour enseigner, mais... mais l'école en général, est-ce que vous avez l'impression qu'il y avait quand même une certaine organisation comme dans une école normale, je dirais ?

Lydia Nemirovsky : Il y avait en ce qui nous concernait et de ce que moi j'en ai vu, une étonnante autodiscipline, c'est-à-dire que malgré tout il y avait au milieu de... de ces gosses qui avaient finalement dix-sept, dix-huit, dix-neuf ans, il y avait beaucoup de sérieux : on ne chahutait pas, on... ceux qui avaient besoin d'écouter et qui venaient... quand vous étiez aux cours, on écoutait et je dois dire que les cours

étaient admirablement préparés, c'est-à-dire tous ces types qui donnaient ces cours étaient à peu près des bénévoles, je ne sais pas si ils étaient payés, mais, en tout cas, ils étaient bénévoles en plus au point de vue de la qualité de ce qu'ils enseignaient, ils étaient beaucoup trop qualifiés pour ce qu'ils faisaient, mais ils le prenaient extrêmement au sérieux et j'ai rarement eu... des cours que j'ai suivis, j'ai rarement eu à comparer à ce dont je sortais de l'enseignement moyen, disons habituel. C'était vraiment le haut de la gamme. Il y avait pas le moindre jean-foutre qui aurait bavardé à côté de la question ou qui aurait mal exposé ou qui aurait bredouillé. C'était vraiment un cours bien préparé et avec énormément de bonne volonté. Et en ça, c'était extrêmement sympathique finalement.

Barbara Dickschen : Et donc la matière était enseignée, le programme officiel était suivi, mais est-ce qu'on débordait du programme officiel, justement pour aborder des sujets qui étaient plus actuels ?

Lydia Nemirovsky : Ecoutez... écoutez, je parle maintenant uniquement des cours que j'ai suivis, c'est-à-dire l'école pour instituteurs et là, là ces gens devaient en l'espace de... de quelques mois finalement, de six mois, sept... sept, huit mois peut-être, faire le cours d'au moins deux années, donc c'était un cours rapide.

Barbara Dickschen : D'accord.

Lydia Nemirovsky : Et vraiment, entre élèves, on parlait. En sortant. En sortant du cours. Parce qu'aussi nous suivions les cours avec beaucoup de... de...

Barbara Dickschen : D'assiduité.

Lydia Nemirovsky : De respect pour le type qui... qui se donnait ce mal d'enseigner ça. Je ne sais pas comment ça se passait dans les gosses qui avaient treize ou quatorze ans et qui par définition chahutent ou bien étaient-ils beaucoup plus graves par le fait que... mais ...

Barbara Dickschen : Mais on discutait quand même de ce qui se passait entre élèves ?

Lydia Nemirovsky : Pas tellement. Pas tellement. Il y a tout de même une certaine prudence. Pas tellement. Pas à l'école même. Je n'oserais pas dire pourquoi mais... enfin, par exemple, moi je disais... on savait que je faisais les cours clandestins en même temps, des choses pareilles, mais je ne pense pas qu'on parlait tellement de... je n'ai pas ce souvenir, j'ai le souvenir d'un milieu très sérieux qui se donnait beaucoup de mal et qui était inquiet certainement et d'une très grande solidarité entre... entre nous. Au point de vue justement, d'aider le voisin à... à réussir cet examen.

Barbara Dickschen : Et donc voilà, vous vous organisez justement pour réussir cet examen et en parallèle vous suivez les cours clandestins à l'ULB... enfin organisés par certaines personnes de l'ULB...

Lydia Nemirovsky : Et alors, même à un certain moment, quelque part... même en début 42, on entend le son de cloche comme quoi il y a des gens qui sont convoqués soi-disant pour le travail. Je pense que c'était plus tard. Il y a eu un moment où c'était finalement des jeunes filles de seize ans qui étaient convoquées, je pense que ça devait être en mai ou en juin.

Barbara Dickschen : En juin, oui.

Lydia Nemirovsky : En juin. Et là... il y avait aussi à l'école Cymring d'ailleurs, une... une jeune fille qui avait seize ans et qui devait être trois années plus tard que moi, qui avait été avec moi à l'Organisation Hanoar Hatzioni et comme je la connaissais... je ne me souviens plus de son nom... eh bien, elle avait aussi été à l'Athénée d'Ixelles avec moi... donc je la connaissais bien de l'organisation et de l'école et je la retrouvais à l'école Cymring. Elle était très mûre, très intelligente, très jolie fille aussi et un peu coquette déjà. C'était vraiment déjà la jeune fille épanouie en fait. Je la rencontre un jour dans le tram, elle habitait de mon côté donc et elle me dit : «Voilà, je suis convoquée. Je dois partir.» Or à ce moment-là, j'avais déjà... et c'est ça que j'ai comme repère à ce moment-là... justement les communistes... mon prof de maths de l'école était communiste, donc c'est elle chez qui j'allais en visite de temps en temps, parce que j'étais restée en bonne amitié, elle m'avait aussi donné un coup de main pour mon Jury Central de l'école... j'étais restée en bonne amitié avec elle... m'avait prévenue et avait en fait dit quelque chose en ces termes : «Voilà, si on vous convoque pour du travail obligatoire quelque part au nord de la France ou des choses pareilles, c'est dangereux, mais pas tellement. Mais ne vous laissez pas emmener à l'est.» Donc c'était déjà quelque chose qu'on soufflait dans l'oreille des gens. Et quand elle me dit ça, je lui dis : «Je t'en prie, cache-toi. Viens, on va essayer de te cacher.» Et je lui cite les profs qu'elle connaît aussi, je lui dis : «Madame Lebon, madame...», j'ai oublié les noms, m'enfin bon, «elles veulent bien t'aider à te cacher.» Elle a dit : «Oui, mais alors on prendra ma famille.» Et tout le trajet de tram, j'essaie. Et je lui dis : «M'enfin, viens. Ils n'ont qu'à se cacher aussi.» Et elle me répond : «Je suis sioniste et je vais encourager les autres et je vais... etc.» Les grands... les grands mots. Et je n'arrive pas. Je n'arrive pas. Et elle descend place Flagey d'ailleurs, je me souviens très bien, parce que moi aussi je descendais là... et elle me quitte. J'ai appris ensuite qu'elle... elle n'est jamais revenue. Et j'ai appris ensuite que non seulement moi, mais alors des gens de l'organisation qu'elle voyait l'avaient aussi suppliée de se cacher et les profs... des profs, qui l'avaient vue, lui avaient aussi demandé : «Cache-toi, n'y va pas.» Et alors, assez d'ailleurs... et elle part ! Mais donc ceci pour dire que tout de même, il y avait déjà des convocations et j'avais déjà des informations. Qui n'étaient pas claires. Les communistes ne disaient pas ce qui se passait à l'est. Ils ne savaient peut-être rien

non plus. Mais ils disaient : «Ne vous laissez pas déporter.» A tel point aussi qu'un autre copain d'une organisation précédente où j'avais été qui avait été la Gordonia... étant toute petite d'ailleurs, à douze ou treize ans, j'ai fait le camp à la Gordonia... et de là arrive un autre copain qui vient nous dire : «Voilà, on vient te dire au revoir.» Lui, son frère et son père sont convoqués pour le travail obligatoire dans le nord de la France. Et ce sont des gens très simples... je ne sais pas ce que son père faisait, probablement fourreur, ouvrier plutôt. Et lui a été sauvé. Le père et le frère pas. Et... là de nouveau, je lui donne mon information, je lui dis : «Ecoute, si vous ne pouvez pas vous cacher...» Et c'était souvent... comme toujours les gens te disaient : «Mais nous n'avons pas de quoi vivre si nous nous cachons.» Et la maman et la grande sœur Esther et il y avait le papa, le frère et lui qui étaient... mon dieu ! je vais revenir sur le nom... je ne me souviens pas... et... qui partaient. Et alors, il était venu chez moi à la maison et nous avions les... les choses... et ça devait être quelque part aussi en début 42, je ne sais pas quand... et nous avions le couvre-feu... à 8 heures, il fallait être à la maison... mais c'est un peu avant... donc il m'a dit qu'il partait pour être à la maison... il habitait du côté de Saint-Josse je pense, parce que il prenait de chez moi... il prenait la rue de Froissart jusqu'au rond-point, qui est le rond-point de l'Indépendance, qui est maintenant le rond-point Schuman et qui à l'époque avait une toute autre allure évidemment. Et je lui dis : «Bon, je vais te reconduire un bout.» Et je le reconduis avec l'idée de bien lui expliquer ce que... ce qu'on m'avait dit. Et je lui dis : «Ecoute, tant que c'est dans le Nord de la France, il paraît que ce n'est pas trop dangereux. Tu vas pas rigoler, m'enfin il y a moyen de survivre. Mais si tu vois qu'on emmène ton train dans l'autre direction, vers l'est, il faut pas suivre. A tout prix.» Et lui m'écoute. Et lui m'écoute, et effectivement ils sont d'abord amenés... parce que je l'ai revu après la guerre, ils l'ont... ils les ont d'abord emmenés sur le Mur de l'Atlantique... en train de construire le Mur... on les a assez bien maltraités, mais je veux dire d'une manière supportable... et puis quand à un certain moment on les a mis dans un train qui allait vers l'est, il est sauté du train. Et son père et son frère... son frère a aussi sauté du train. Mais le frère est mort dans la Résistance et le père n'est pas revenu. Mon dieu ! Comment est-ce qu'il s'appelait ? [Long silence.] Je vais retrouver...

Barbara Dickschen : Oui, oui. Pas de problème.

Lydia Nemirovsky : Mais donc en fait, c'était un... on s'attendait à... à des problèmes, on savait pas lesquels. C'était le début...

Barbara Dickschen : Et vous en parliez en famille ?

Lydia Nemirovsky : Ah oui ! Bien sûr ! Mais toutes ces décisions de faire des cours clandestins, de faire l'école d'instituteurs en même temps, tout cela, il y avait une raison à cela. Bien sûr qu'on en parlait. C'est évident. Et comme je vous ai dit, mon papa déjà travaillait en fait chez un droguiste pour gagner sa vie et en...

clandestinement donc... nous nous rendions compte que c'était pas très... tellement simple. Je voudrais arrêter un moment...

Barbara Dickschen : Oui, je vous en prie. On va... [Interruption.] Voilà. Voilà, on peut continuer...

Lydia Nemirovsky : Alors donc, en fait ce qu'il faut raconter en ce moment, c'est l'examen même.

Barbara Dickschen : Ah oui ! En effet.

Lydia Nemirovsky : Nous sommes beaucoup... nombreux. Je pense peut-être une trentaine de filles et garçons.

Barbara Dickschen : Issus de l'école Cymring ?

Lydia Nemirovsky : De l'école. Où tout a été organisé d'ailleurs, parce que nous ne payons rien... ni pour le train... d'ailleurs je ne sais pas qui paie, peut-être même c'est le Ministère de... qui s'appelait Ministère de l'Instruction Publique à l'époque... qui paye... parce que nous allons à Liège, on loge les garçons à part et les filles à part... les filles à l'école... c'est un internat, le Lycée Emilie de Waha... je pense que c'est ??? et c'est boulevard d'Avroye et nous avons à faire à une directrice du pensionnat, parce que c'est à la fois un lycée et un... un internat... et donc comme c'est les vacances... je ne sais pas si ça se passe début août ou quelque chose comme ça, mais... je ne me souviens plus des dates exactes... mais comme le pensionnat est vide, on nous y loge, nous ne payons rien, nous sommes logés, nourris et l'examen dure plus d'une semaine, de sorte qu'on a un week-end, un samedi et un dimanche, où nous n'avons pas d'examen. Et nous sommes toujours logés et nourris. Alors nous nous organisons, disons une bande de douze peut-être, des garçons et des filles, pour passer le week-end à faire un tour dans la campagne. La campagne liégeoise qui est très belle. Et il fait très beau. Toute cette année-là, l'été a été très très beau. Il pleut pas, il fait magnifique et finalement ceux qui viennent ainsi en excursion le samedi et le dimanche sont évidemment parmi ceux qui n'ont rien à préparer, parce que nous avons dans notre bande deux catégories : ceux quand même pour lesquels l'examen est un examen difficile et ceux qui n'ont absolument rien à voir, rien à préparer. D'ailleurs à l'examen finalement, j'ai déjà ma petite réputation disant que je suis en première maths, je fais dare-dare ma copie de maths et j'ai fait aussi un brouillon et je le passe simplement dans mon dos et il fait le tour de la classe évidemment et les... les surveillants de l'examen ne disent rien, parce qu'en fait ils demandent pas mieux que de nous aider. Et... donc... mais nous allons en excursion et je ne sais pas... ce dont je ne me souviens pas non plus, c'est comment nous nous sommes nourris, parce que c'est quand même la guerre. Il se peut qu'on nous a même donné les sandwiches, qu'on nous les préparait pour le week-end. Mais nous partons, et le samedi et le dimanche, toute la journée, en

faisant simplement attention à rentrer pour le couvre-feu, hein. Quelques-unes portent l'étoile, d'autres pas... comme moi puisque les Roumains ne les portent pas, les Hongrois ne les portent pas et... m'enfin bon, nous partons, nous sommes fort bien traités à Liège, nous... nous allons boire dans des cafés, nous nous baladons à pied. Enfin, on prend d'abord un tram, jusqu'à une certaine destination, je ne sais plus si c'est... ou peut-être les deux... on a peut-être fait et le long de l'Ourthe et le long de la Vesdre. Et de temps en temps, on s'assied, on bavarde. Et là, en réalité, nous parlons sérieusement tout en étant assez... en fait on est tous jeunes et assez énergiques et on a préparé ces examens, on se donne du mal pour les réussir, mais on y croit de moins en moins, parce qu'entre-temps, il y a eu des familles entières déportées, il y a eu énormément de déportations de jeunes filles avant cela. Il y a eu toutes sortes de choses...

Barbara Dickschen : Mais on est quand exactement ? On est en août 42 ?

Lydia Nemirovsky : Oui.

Barbara Dickschen : Quand il y a déjà eu des rafles ?

Lydia Nemirovsky : Mais nous ne sommes pas à Anvers, nous n'en sa...

Barbara Dickschen : Ah oui ! vous n'en savez rien...

Lydia Nemirovsky : Nous n'en savons rien. En tout cas, moi je n'en sais rien. Dans mon milieu, on n'en sait rien. C'était avant les rafles d'Anvers peut-être. Même avant les rafles. C'était début août.

Barbara Dickschen : Donc en fait, vous ne parlez pas de rafles, mais vous savez qu'il y a eu des déportations quand même ?

Lydia Nemirovsky : Il y a eu des suspe... des déportations suspectes et puis même peut-être quelques rafles...

Barbara Dickschen : Dans le train...

Lydia Nemirovsky : Quelques rafles. Ce que j'ai aussi comme élément, c'est tout de même... oui, un ami de la famille qui a été pris sans bonne raison, sans faire rien de spécial... Koutchouk... est mis à Breendonk, je pense... oui, il est mis à Breendonk... et au bout de six mois il en revient. Et lui raconte, nous dit : «Ne vous laissez surtout pas prendre.» Donc là, j'ai une deuxième information : il est battu, il est affamé et puis sans comprendre pourquoi on le relâche. Mais quelques mois plus tard, on le reprend. Il n'est jamais revenu. Mais quand il est revenu, il a raconté. Et ce n'était "que" Breendonk entre guillemets. Et là nous parlons justement sérieusement et en analysant les situations, en racontant chacun ce qu'on sait, il y a

aussi eu une chose assez à la fois tragique et misérable et ridicule : il y a deux... deux jeunes, que nous connaissons d'ailleurs à peine, un garçon et une fille, qui racontent que les deux parents à eux, des deux côtés, étaient convoqués à Malines et que le grand-père dare-dare les a mariés, comme ça se faisait chez les Juifs, il valait mieux tous se marier. Et ils arrivent dans le train en pleurant, parce que les parents sont tous partis et donc tout cela nous... nous fait discuter et nous fait réfléchir et à la fin des deux jours de promenade, nous nous promettons les uns aux autres de ne pas nous laisser prendre et de vraiment penser à nous cacher et finalement en même temps que nous allons recevoir ce diplôme en parlant, en discutant une dizaine de gosses ensemble, on arrive à cette conclusion : qu'il faut se cacher, qu'il faut pas espérer, cette école est un leurre, cette promesse de... de place d'instituteur est de la foutaise. Quand on rentrera à la maison, il faut se cacher. Et effectivement beaucoup de ceux qui étaient dans la promenade se sont cachés et ont réussi à se sauver. C'est-à-dire que d'une certaine manière, il y a eu tout d'un coup une prise de conscience et... et on a compris que tout cela était vraiment... on se moquait de nous. Que dirais-je encore de cet examen ? Il y avait deux ou trois membres de jury parmi lesquels l'inspecteur Colette, qui avait finalement rempli la Belgique de cours de français et... ils ont été extrêmement gentils avec nous. Et d'ailleurs, ils ont distribué à tout le monde... tout le monde a reçu son diplôme, sauf peut-être un ou deux qui finalement avaient tout raté, auxquels il y avait même pas moyen de donner un diplôme. Mais bon, nous avons gagné probablement une chose : c'est de nous avoir nettoyé la tête les uns aux autres. Et... et on revient de là et je pense que chacun est allé dire à ses parents : maintenant, il faut se cacher. C'est-à-dire que c'est le choc des idées, le choc des expériences, chacun a raconté une histoire, notre histoire et on s'est rendu compte que bon, que c'est un... un processus qui ne fait que grandir. Et peut-être qu'en rentrant, justement, nous entendions déjà les rafles d'Anvers, parce qu'on les entend à un certain moment. Et j'arrive ainsi à... au problème qui se pose à ma famille. Oui... un des copains d'ailleurs qui revient avec moi de l'examen d'instituteur s'amène le lendemain et il me dit : «Voilà, quand je suis rentré, la porte était fermée. Ils avaient tous été emmenés.» C'est-à-dire qu'à ce moment-là, à Bruxelles, ils faisaient des rafles sporadiques, ce n'était pas comme à Anvers toute une rue. Les gens n'étaient pas aussi groupés. Et je ne sais pas ce que je dois lui répondre d'ailleurs, à ce moment-là, je suis absolument étouffée par... de l'entendre et la seule chose que je trouve à lui dire : «Essaie de te cacher.» Il dit : «Oui, absolument.» Et il s'est caché et il a été sauvé aussi. Mais... bon, je rentre et j'expose à mes parents... ce que j'en ai entendu et mes parents commencent à réfléchir : qui on peut aller trouver ? Et là, vous avez vu que il y a beaucoup de monde qui nous a aidés.

Barbara Dickschen : Vous l'avez noté sur un... un petit bout de papier, en effet. Enfin...

Lydia Nemirovsky : Oui, oui. Et donc... alors mon père, en premier lieu va... il y a évidemment... madame Kotchetkova Zenaïda Mytrophanovna maintenant qui est

une amie de la famille, qui est russe non juive et où il n'y a pas de problème : on peut venir quand on veut. Avec un défaut, c'est qu'elle habite rue Ernest Allard, au-dessus d'une église baptiste quelque chose comme ça, qui existe d'ailleurs encore. La rue Ernest Allard donne dans le Grand Sablon. Et elle est très fantaisiste, elle est très silencieuse, elle est très intelligente mais... et elle dit : «Bon, vous pouvez venir n'importe quand chez moi, comme vous voulez, du moins vous pouvez m'envoyer les enfants.» Mais elle n'a pas... Elle est une vraie Russe, hein. Elle n'a pas l'esprit pratique, elle est très indépendante et je suis assez effrayée d'habiter... d'aller chez elle. M'enfin, c'est un... c'est un... un chose. C'est un pas, c'est une possibilité... Je m'en vais chez mon prof de maths, madame Lebon, laquelle part en vacances à ce moment-là avec sa fille, puisque c'est les vacances, me donne la clé de son appartement... rue... oh zut ! aujourd'hui les... les noms... mais c'est à Boitsfort et ça donne dans les Trois Tilleuls. C'est la rue des Trois Tilleuls. Et ce sont des... des appartements multiples, qui étaient rares à l'époque finalement. C'est un tout petit appartement où elle vit avec sa fille.

Barbara Dickschen : C'est vous qui êtes allée la trouver pour...

Lydia Nemirovsky : Oui. On s'est mis à... à aller chez les gens qu'on connaissait et dont on pouvait croire qu'ils allaient donner un coup de main. Et... papa va chez nos anciens propriétaires où nous avons habité dix ans avant, les Moureau. Qui habitent rue des Echevins. Nous avons été locataires chez eux. Ils ont une fille qui a mon âge, avec laquelle j'ai beaucoup joué. Et eux ont une assez grande maison, avenue de l'Hippodrome. Mais je pense que là, papa va plus tard... peut-être pas... peut-être pas. Alors bon, première déception : je suis en fait bien reçue chez madame Lebon, je... j'y loge trois semaines.

Barbara Dickschen : Seule ?

Lydia Nemirovsky : Non, avec ma petite sœur.

Barbara Dickschen : Ah oui !

Lydia Nemirovsky : Puisque le problème, c'est que mes parents jugent à... à juste titre que la gosse est mieux avec moi, que je suis moins visible qu'eux. Le défaut était que papa parlait décemment le français et passait inaperçu, maman n'avait jamais bien appris le français, le massacrait et parlait avec un accent terrible. Donc là, c'était dangereux. Alors une famille entière, c'était dangereux aussi, donc on se décide de... d'office, comme d'ailleurs la plupart des Juifs font, comme je suis assez grande pour me débrouiller, on me colle ma petite sœur et les parents restent en fait encore à la maison. Et en même temps, je vais... non, alors à un certain moment, mes parents traînent encore à la maison finalement, et nous sommes en dehors des quartiers juifs, entièrement... c'est ce qui nous a sauvés aussi, enfin mes parents en tout cas, parce qu'il n'y a jamais eu de rafles dans notre rue. C'était la... la rue du

Sceptre... A un certain moment... madame Lebon rentre de vacances et elle a quand même une petite chambre d'ami. Donc elle nous loge là, et à... quelques jours plus tard, elle me dit : «Regarde, tu peux rester chez moi, mais tu dois nous aider à faire de la Résistance.» Ah ! ils sont communistes, elle fait partie de cette cellule communiste. Et je réponds : «Ecoutez, je vais demander la permission à mes parents parce que il y a la petite sœur.» Et je rentre, je vais chez mes parents à la maison. J'explique la situation et maman dit : «Pas question. Pas question. Ou tu sauves ta sœur ou tu sauves le monde et je n'ai aucune chance avec ta sœur, si toi tu ne t'en occupes pas.» Ma sœur a cinq ans... 42... va sur ses six ans. «Donc... dommage... mais tu choisis. Mais alors qu'est-ce que je fais de ta sœur ?» Toute seule, je ne sais pas me cacher aussi facilement. Suzanne... Suzanne Bocquet, je dis... madame Lebon, Laure Lebon d'ailleurs ne fait qu'obéir à ce qu'on lui a dit. C'est-à-dire que, comme elle m'explique, c'est une place pour un résistant. J'ai une chambre d'ami, mais ils veulent que j'y mette un résistant. «Ç'aurait pu être toi, mais si tu ne peux pas, si tes parents ne sont pas d'accord, il n'y a pas moyen.» Et à ce moment-là, je vais encore... elle me donne une adresse... qui est... aujourd'hui, les noms... c'est pas... c'est pas croyable. C'est un... un homme qui est un psychopédaogogue et sa femme aussi et ils ont une... à l'époque, ils ont une... une pension chic, une petite pension chic pour enfants dans le Brabant Wallon. Et plus tard, après la guerre... il est aussi communiste... et plus tard après la guerre, il va être celui qui va s'occuper des... d'orphelins... il tiendra cet orphelinat avenue Winston Churchill.

Barbara Dickschen : Les Cailloux ?

Lydia Nemirovsky : Les Cailloux, oui. Comment est-ce qu'il s'appelle ?

Barbara Dickschen : C'est Jean Lavachery.

Lydia Nemirovsky : Jean Lavachery.

Barbara Dickschen : La Clef des Champs. Et Betty Lavachery.

Lydia Nemirovsky : Et Betty Lavachery. Eh bien, j'arrive chez Betty Lavachery, je ne vois pas Jean Lavachery, je vois Betty. Mais Betty a arrêté son... son internat, elle n'a effectivement pas de gosses. Je... je... j'y suis allée par le tram vicinal à l'époque avec ma petite sœur. Elle nous reçoit gentiment en nous expliquant... en m'expliquant que voilà, d'abord elle a un trop petit machin et trop voyant pour qu'elle puisse me prendre ma petite sœur, d'autant plus qu'elle a arrêté toute activité. Et je repars assez peinée.

Barbara Dickschen : Nous sommes quand environ ?

Lydia Nemirovsky : Je ne sais pas si c'est dans le mois d'août... je pense que c'est encore le mois d'août ou déjà début septembre 42.

Barbara Dickschen : Elle n'avait pas d'enfants ? Elle n'avait personne ?

Lydia Nemirovsky : Elle n'avait pas d'enfants à l'époque et je dirais cyniquement que j'en ai une impression très amère. Parce que finalement, pédagogue comme elle était, etc., elle aurait pu me garder ma petite sœur qui était un gosse terriblement sage, mais bon... et qui n'avait pas d'ailleurs le type juif comme on... comme on l'explique. Elle avait des cheveux raides et des yeux bleus. Mais bon, Betty Lavachery me remballa gentiment et... c'est ce que je viens de dire... en disant : «Voilà, ils ne peuvent pas. Ils n'ont plus d'école en ce moment, ils ne font plus école en ce moment.» Et alors, Lebon me dit : «Bon, je n'ai pas d'autre solution pour toi.» Et alors, en désespoir de cause, ça devait être encore le mois d'août, puisque tous ces gens étaient en vacances, hein, les profs et tout ça, je pouvais aller à la maison. Donc c'était... il n'y avait pas encore de... je me souviens tout d'un coup de Suzanne Bocquet qui a été mon prof en... dans les années 35 et 36, prof de français et latin et de grec, et dont cette brave idiote de couture m'avait signalé qu'elle faisait de la Résistance. Or je suis... à notre époque, on connaissait les adresses des profs, parce qu'au Nouvel An, on leur envoyait des cartes postales. Ce qui peut-être [sourire] ne se fait même plus.

Barbara Dickschen : C'était une autre époque. [Rire.]

Lydia Nemirovsky : C'était une autre époque. Et... je... tout d'un coup, la mémoire me revient et elle s'est imprégnée dans ma tête... deux ans de suite j'avais envoyé des vœux de Nouvel An et elle habitait 103 avenue des Semeurs à Etterbeek. L'avenue des Semeurs a changé de nom depuis lors, mais c'est une rue donc qui est depuis Ixelles, un peu plus loin que les casernes, donc en face du... plus loin que la Plaine et la gare d'Etterbeek, plus vers le nord et qui est perpendiculaire au... au boulevard. Et j'y vais les yeux fermés. J'ai regardé sur le plan, ce n'est pas très loin de chez nous, j'y vais. En tremblant réellement, parce qu'à ce moment-là, je... je suis vraiment déprimée et j'ai l'impression que mes parents aussi. Je suis revenue à la maison avec ma petite sœur et je suis vraiment peinée. Et je vais. Je sonne. Suzanne Bocquet, tout plein la vieille fille... moi, je l'avais eue quand elle avait 26 ans, elle en avait 32, mais elle était énorme, grosse. D'ailleurs de mon temps aussi, elle mangeait trop. C'était un peu une paysanne de... de tempérament. Elle vivait avec son vieux papa. Ce que je savais, parce que tout cela se savait. Et avec des chats. Et j'y vais très inquiète aussi, parce que bon, moi j'ai connu cette... cette fille comme prof terrible d'ailleurs, qui nous tenait dix heures par semaine, parce qu'il y avait le... le latin et le français et puis l'année suivante le grec. Donc je la connaissais bien, je connaissais très bien le caractère et je me sens mal à l'aise, parce que je ne suis plus la petite fille de... de douze ans. J'en ai... j'en ai dix-huit, hein... dix-neuf, en fait... pratiquement. Elle me reçoit, je vois le papa, très gentil. Le

vrai Wallon jovial et un énorme bonhomme et je lui explique, en tremblant d'ailleurs... je me retrouve dans... dans les petits souliers de la petite fille... je lui explique ce qui me fait venir. Et elle prend son... son air le plus prof et elle me dit : «Ma petite fille... de choses sérieuses je ne parle pas avec les petites filles. Tu vas m'envoyer ton père.» C'était une époque. Et elle était d'une époque. Et je suis au bord des larmes. Parce que déjà mon papa considérait que ça c'était pas sérieux comme adresse. Il avait déjà eu l'expérience avec Laure Lebon et je... je réponds à Suzanne Bocquet : «Ecoutez, je ne sais pas si j'arriverai à persuader papa qu'il vienne chez vous.» Et elle me répond, de nouveau avec son air le plus prof : «Tu... tu n'as qu'à te débrouiller. Si il veut venir, qu'il vienne.» Et je m'en vais. Et je prends mon courage à deux mains et je dis à papa... je n'ai pas d'autre solution... je... je dis à papa... en me disant que c'est... c'est foutu, il n'y croira pas, il n'écouterà pas... j'arrive à la maison et je lui dis. Et à ma grande surprise, papa bien bravement, dit : «Eh bien, donne-moi l'adresse et je vais.» Et papa va et encore... j'ai encore toujours très peur. Et ils se sont pas connus... de ce temps-là non plus les parents ne venaient pas à l'école. Donc il ne connaît pas Suzanne Bocquet et Suzanne Bocquet ne le connaît pas. Et papa, gentiment, s'en va chez Suzanne Bocquet, à mon étonnement le plus complet... il faut dire aussi que je connaissais pas tellement bien mon papa... il travaillait, quand j'étais toute petite... il travaillait à Vilvorde : il partait avant que je ne sois levée, il rentrait quand j'allais à peu près dormir. C'est maman qui s'occupait de moi, en fait. Plus tard, là aussi... il a toujours travaillé très dur en réalité... il était peu loquace et il n'avait aucun sens pédagogique. Donc nous n'avions pas de contact, en réalité. Si je parlais à quelqu'un, c'était maman et c'est maman qui intercédait auprès de papa quand il fallait quelque chose, ou que je voulais quelque chose et qui apparemment racontait à papa ce qui se passait. Mais je n'avais pas un bon contact avec mon père et je suis surprise et très heureuse de sa réaction : il s'en va. Et... très simplement, ils se voient, ils s'entendent, il reste longuement chez la Suzanne Bocquet. Ils s'expliquent et en fait Suzanne Bocquet lui promet de... d'avoir pour lui une réponse dans quelques jours. Elle lui redonne un rendez-vous. Elle explique qu'elle veut s'en occuper de me cacher et elle va voir. Elle lui explique qu'honnêtement... qu'elle fait partie effectivement d'un réseau et que elle va s'en occuper, mais qu'elle ne peut rien dire aujourd'hui. Elle va demander plus haut. Et quelques jours plus tard, elle a donné rendez-vous à papa effectivement. Suzanne Bocquet est toujours impeccable au point de vue... comme ça. Et effectivement, elle avait raison de ne pas parler aux petites filles, parce que c'était extrêmement sérieux. Elle lui explique ce qu'elle a en vue, donc ce qu'elle peut organiser. Elle a été demander aussi la permission quelque part dans les cellules dans lesquelles elle se trouve et elle... c'est... je pense, elle é... elle faisait partie de plusieurs choses de Résistance... je pense aussi l'Armée Secrète... et elle était d'ailleurs agent de liaison entre divers résistants. Elle a parfois accompagné des aviateurs anglais que l'on cachait. Elle a aussi transporté des documents avec des informations. Donc elle était extrêmement bien placée et c'était en fait des groupements[?] très généraux. Et voilà ce qu'elle explique à papa : elle a la possibilité de faire de vraies fausses cartes, et elle a vu papa, elle voit que papa peut

passer inaperçu... enfin, il n'a pas un visage ou un type bien particulier, il est assez neutre, son français est à peu près décent, il a l'air intelligent, il a l'air discipliné. Effectivement, papa est discipliné et elle... elle se dit que ça peut aller. Mais elle lui explique que donc pour lui et pour maman, elle peut assez vite faire faire ces fausses cartes. Pour moi, on attendra de voir... pour moi et ma petite sœur, on attendra de voir si ça a réussi avec mes parents et entre-temps, comme maman panique et que maman est très pas montrable, elle trouve des gens chez qui elle loge maman directement. Donc on décide de toute manière... en fait, la structure générale est celle-ci : papa peut se balader, faire tout ce qu'il faut, aller chercher les provisions, aller chercher les cartes de ravitaillement, continuer à aller chercher...

Barbara Dickschen : Ses matières premières.

Lydia Nemirovsky : Ses matières premières et... etc. Maman par contre, on va la faire passer pour une malade. Elle a d'ailleurs tiré la patte depuis très longtemps, depuis plusieurs années, elle aime bien son lit. Et maman n'est pas montrable. Elle parle... on va bien dire qu'elle est d'origine russe, mais quand même et on lui donne le nom qu'il faut. Mais tout de même, c'est dangereux. Donc maman est priée, là où on va la loger, de rester bien tranquillement à la maison en disant qu'elle est... elle est mal portante. Elle est très grosse, très lourde et donc ça peut... ça peut sembler vrai. Et donc entre-temps, la Suzanne Bocquet mène maman chez des braves gens qui devaient probablement faire partie de sa Résistance, parce qu'elle ne les connaît pas et nous ne les connaissons pas. Maman est très malheureuse là-dedans. Pas parce que les gens la maltraitent, mais parce qu'elle n'a pas l'habitude, elle ne... ne connaît pas ces gens et elle est... elle est misérable. Enfin, elle se plaint amèrement. C'est-à-dire que je fais à ce moment-là aussi la découverte des parents : maman qui était d'habitude le grand guide et le grand chef se dégonfle et c'est papa qui reprend, au contraire qui montre du calme, du courage et du sang-froid. Et donc on cache maman et papa va chez les Moureau où nous avons donc habité dans le temps. Et le brave Moureau, Fernand Moureau, qui est un type jovial... il est un peu plus âgé que mes parents puisqu'il a fait la guerre 14, je pense qu'il a cinq ou six ans de plus que mes parents, mais ils ont une fille de mon âge. Et il est un grand organisateur de toute manière et un type qui est le débrouillard personnifié. Et il lui dit : «Tu peux m'envoyer les gosses quand tu veux.» Et on me met chez les Moureau avec ma petite sœur bien sûr. Alors, je dois tout de même décrire Fernand Moureau et la famille. Je me retrouve... je connais bien la famille, parce que il y a dix ans pendant que mes parents faisaient une grippe tous les deux, j'ai logé huit jours chez eux, donc puisque nous habitons chez eux. J'ai logé dans la famille, donc je connais même les habitudes, je connais monsieur, madame et Francine, Francine qui est vraiment mon premier copain de jeu en Belgique. Mais enfin, maintenant nous sommes des filles de dix-neuf, vingt ans et... donc nous sommes en 42, novembre quelque chose comme ça... septembre, octobre ou novembre, quelque part en automne 42... et les temps ont changé. Madame Moureau est manifestement dépressive, à l'époque ça ne porte pas encore le nom de dépression, mais ça a l'air

de ça. Francine a mon âge, m'enfin elle a déjà eu des... des amitiés assez inquiétantes avec des garçons, à l'époque il n'y avait pas de... de moyens anticonceptionnels et les parents sont très inquiets en fait. On la fiance dare-dare à un... au type, au présumé coupable, mais il ne se passe rien. Et donc on est perpétuellement inquiets et Francine sort, s'habille, rigole, a lâché l'école depuis longtemps. Et... donc, je suis un peu ahurie, parce que c'est l'autre bout de la... j'ai perdu de vue d'ailleurs la fille. Elle est gentille, elle est égale à elle-même : un petit oiseau, une petite sottise un peu. N'empêche que je suis mal à l'aise et elle est mal à l'aise devant moi et Francine s'inscrit pour faire un cours de... de chant à la... au conservatoire. D'ailleurs on chante beaucoup dans cette maison. Entre autres choses, le père Moureau et Francine chantent beaucoup. Madame Moureau est triste et ne dit rien. Et finalement... Moureau travaille d'ailleurs à la Commune d'Ixelles. Et il a petits... des petits privilèges, en particulier parce qu'il est ancien combattant de la Première Guerre Mondiale et un garçon jovial et qui se fait beaucoup d'amis, qui a plutôt même un peu d'activités politiques du côté libéral. Et donc il se débrouille. Il se débrouille même fort bien. Parce qu'il se retrouve dans la maison communale d'Ixelles, dans le bureau qui s'occupe des contrôles, donc des cartes de ravitaillement et donc aussi des... des commerçants qui vendent de la nourriture qui est ??? pour le ravitaillement. Ce qui est évidemment le tuyau en or pendant la guerre. Finalement, c'est un fonctionnaire, il gagne pas beaucoup, il a sa petite maison, et là il a trouvé le tuyau. Et effectivement, il... à part ça, il... en passant contrôler ??? chez les bouchers, il ramène de temps en temps les biftecks de la famille. [Rire.] Mais c'est... c'est très rigolo et alors... pauvre type, finalement... parce... mais il était débrouillard... joyeux et débrouillard. Il a aussi... son frère aîné... il sort d'une très grande famille de beaucoup d'enfants et il était le cadet... le petit Fernand était le cadet... et... son grand frère, son frère aîné est le directeur à Ixelles aussi de... de l'orphelinat. Et là, c'est... il a depuis quelques années une fille, qui était une orpheline d'ailleurs de la guerre 14, et qui habite chez eux. Qui loue en fait le... le deuxième étage de la maison et qui travaille aux Comptes-Chèques et qui s'appelle Marie-Louise Dietz. Et Marie-Louise l'appelle : "petit père". En fait, c'est une fille assez malheureuse. Elle n'a personne au monde. Ils l'ont apparemment très bien traitée et elle donne un coup de main dans la maison. En particulier à un certain moment, tous les mois, ils font une grande lessive, la lessive du linge de la maison. Et c'est le père avec Marie-Louise qui font la lessive, parce que madame Moureau ne peut pas ou n'a pas la force. En fait, elle est déprimée manifestement. Mais donc, il y a une certaine... et c'est tout de même bien séparé : Marie-Louise a son appartement, Marie-Louise vient de s'acheter des meubles et Marie-Louise travaille dehors... Et je ne suis pas mal chez les Moureau, sauf que je reste toute la journée avec la madame Moureau qui est désolante de tristesse...

Barbara Dickschen : Je vais me permettre de vous interrompre un petit moment, parce qu'en fait nous arrivons à la fin de la... de la cassette... et c'est comme vous voulez... si vous voulez, on continue et je mets une nouvelle cassette, ou bien on

continuera la prochaine fois... c'est comme vous le désirez, parce que c'est dur de s'arrêter d'une façon aussi abrupte, malheureusement.

Lydia Nemirovsky : Mais non, je pense qu'il y a pas moyen de dériver en tout cas... ou du moins, à la manière dont je le raconte... je pourrais résumer davantage...

Barbara Dickschen : Non, non. C'est très, très bien. Si vous voulez, on continue aujourd'hui un peu ou bien... ou bien la prochaine fois, on fait encore un...

Lydia Nemirovsky : Je ne sais pas si je suis fichue de vous remplir encore une cassette aujourd'hui.

Barbara Dickschen : Oh non. Pas remplir la cassette, hein. Si vous voulez raconter, pour finir au moins...

Lydia Nemirovsky : On pourrait raconter assez.

Barbara Dickschen : D'accord. Alors, je vais changer de cassette.

Lydia Nemirovsky : Je pourrais raconter ce que Suzanne Bocquet...

Barbara Dickschen : Je vais couper ici alors, parce qu'on est vraiment à la fin. [Interruption.] Ceci est donc la seconde cassette de cette interview... et vous expliquiez justement que vous étiez, vous et votre petite sœur... cachées en quelque sorte chez les Moureau et que la situation était quand même assez difficile dans la mesure où madame Moureau était apparemment une personne dépressive.

Lydia Nemirovsky : Oui. ??? Mais je m'entends bien avec madame Moureau. Donc, vous enregistrez ? Je peux continuer ?

Barbara Dickschen : Oui. Voilà.

Lydia Nemirovsky : Eh bien... et donc, je suis là et entre-temps... de temps en temps, papa passe et apporte des boulettes russes. Des boulettes de viande à la mode russe, parce que bon à part ça, je suis nourrie chez les Moureau, c'est-à-dire que au point de vue légumes et patates, monsieur Moureau a son jardin. Il est encore de souche paysanne assez proche et il fait de très bons légumes dans... dans un jardin qui, pour Ixelles, est très grand, suffisamment grand pour qu'il y ait des carottes, des poireaux, des patates en quantité, sans problème. Le bifteck des Moureau vient, comme je l'ai raconté, et papa amène de temps en temps un peu d'argent et un peu de viande que maman a faite donc sous forme de boulettes. Les boulettes russes consistent à mélanger de... de la viande hachée avec des œufs, de l'eau et plus ou moins beaucoup de pain. Et c'est là que donc on peut très fort étaler la viande et c'est pour ça qu'à ce moment-là, nous ne mangeons pratiquement de la

viande que sous forme de boulettes. Aussi les boulettes russes se mangent chaudes ou froides et peuvent tenir une semaine, du moins c'est ce que nous faisons et donc je donne à ma petite sœur une boulette tous les jours et je mange moi-même une boulette tous les jours. Et la vie se passe comme ça... Alors, qu'est-ce que Suzanne Bocquet... a entre-temps organisé pour mes parents ? Alors ça se passait comme ça... ils ont décidé d'une manière d'ailleurs qui était à... à leur habitude de faire naître en réalité mon père en Russie et ma mère en Russie, parce que tout de même, il avait quelque part un peu un accent russe. Par contre, ma sœur et moi, nous devons être nées à Ostende. Parce que la maison communale d'Ostende avait brûlé. Et donc on pouvait pas contrôler qu'il n'y avait pas trace de naissances. Les dates de naissance pour tout le monde étaient restées nos vraies dates, parce que d'expérience on savait que les gens...

Barbara Dickschen : Se trompaient.

Lydia Nemirovsky : Pouvaient difficilement retenir une autre date de naissance que la leur. De même que parmi nos prénoms, on laissait les prénoms, les vrais prénoms. On m'a donné comme prénom Nelly, mais aussi Lydia de cette manière-là, etc. Ma sœur, on avait gardé ses deux prénoms qui étaient Hélène et Anne, parce que une petite fille de cet âge-là, c'était beaucoup trop difficile sinon. Alors, il y avait à Couture-Saint-Germain... et là je me sens très coupable, parce que je n'ai jamais eu le courage d'aller rechercher ce bonhomme... mais à Couture-Saint-Germain qui à l'époque était une commune belge, il y avait un bourgmestre qui était en même temps un... un agriculteur. Il avait une grande ferme et le village était tellement petit que le bourgmestre avait toutes les fonctions : il était secrétaire communal, il était l'employé, il avait tous les cachets à sa disposition et le stock de cartes d'identité. Et apparemment, ce brave homme que je devrais vraiment essayer de retrouver... j'ai un jour demandé à Suzanne Bocquet, elle ne m'a jamais dit clairement, je pense qu'elle le connaissait peut-être pas non plus, le nom simplement de ce...

Barbara Dickschen : On peut retrouver...

Lydia Nemirovsky : De ce... cet agriculteur. Et il passa son temps à faire des cartes... des fausses cartes pour la Résistance. C'était un tuyau... dont on se servait avec des gens qui devaient entrer dans la clandestinité et qui étaient présentables suffisamment pour qu'on les prenne pour des Belges. On ne pouvait pas le faire pour des aviateurs anglais par exemple, qui connaissaient pas le français. Mais y avait des résistants belges qui recevaient les mêmes cartes d'identité. Donc le bonhomme... alors de là, ça passait dans des communes où le... le circuit de Résistance de Suzanne Bocquet avait des connivences dans les maisons communales. Il y avait un premier stade : il envoyait une déclaration de changement de domicile qui passait... un changement de domicile vers une rue qui n'existait pas à Molenbeek-Saint-Jean dans... ou à la commune y avait un employé qui s'en occupait. Et là, c'était totalement faux et on n'avait surtout pas habité Molenbeek-

Saint-Jean, c'était d'ailleurs... pour le reste Molenbeek n'était pas tellement sûr à l'époque. Et Suzanne Bocquet probablement connaissait quelqu'un à Molenbeek, parce qu'elle enseignait depuis... depuis que je l'avais eue comme prof, elle avait été mutée à Molenbeek, elle enseignait donc à Molenbeek. De Molenbeek, il y avait le choix de quelques communes sûres où l'on pouvait vraiment essayer d'avoir une chambre à louer et aller loger. Là... chez... dans un endroit qui pouvait être assez sûr, on proposait l'endroit, on disait tout à Suzanne Bocquet d'abord et puis on le faisait si on lui répondait que c'était ok. Donc, mes parents avaient déménagé à Molenbeek et puis ils étaient allés louer un petit appartement dans la rue de l'Hospice à... à Boitsfort. C'était à l'époque Boitsfort, y avait Watermael à part, hein. La rue de l'Hospice est parallèle au boulevard du Souverain et je ne sais plus quel était le numéro, mais c'était en fait un appartement chez des gens où il n'y avait pas d'autres locataires. Et là, on rentrait dans une cour qui était fermée par une grille assez haute et la maison était un peu en retrait... c'était une vieille maison d'ailleurs... un peu en retrait...

Barbara Dickschen : De la rue.

Lydia Nemirovsky : De la rue et... bon, c'était des gens à qui mon papa n'est pas allé raconter son histoire. Au contraire, il était devenu donc monsieur Michiels et ils de... déménageaient de Molenbeek. Il est clair que les... que dans la maison communale... donc Boitsfort était parmi les... les communes où l'on avait quelqu'un qui allait réceptionner cette déclaration de déménagement et là il s'est amené avec une photo et a reçu la vraie carte. Il me semble d'ailleurs me souvenir que papa n'est même pas allé tout seul chercher les deux cartes d'identité, la sienne et celle de maman, mais c'est Suzanne Bocquet qui s'en était chargée. M'enfin, il avait bien une vraie fausse carte inscrite à la commune. Les types chez qui il habitait n'avaient pas beaucoup de contacts, ils étaient discrets, le Bruxellois pendant la guerre était discret pour de bonnes raisons. Et de temps en temps, papa faisait à ses propriétaires cadeau d'un peu de savon, et ils se rendaient compte qu'il faisait du savon. Et ça c'était tout à fait honorable. Et ils vivaient de cette manière-là. Si pour moi, on n'a pas fait directement la même chose, c'est que je présentais un autre problème plus général, c'est-à-dire qu'à mon âge, si je n'avais pas de profession... alors, ce qu'il... ce qu'il fallait aussi évidemment, c'est effacer toute trace de diplôme quelconque. Tout papier qui nous reliait à l'ancienne identité. Et tout ça avait été très bien étudié... donc... par ce mouvement de Résistance et la Suzanne Bocquet qui étaient des gens étonnamment bien informés, sérieux et bien réfléchis, et donc, par exemple, ni mes parents, ni moi, nous ne pouvions avoir pas même un diplôme d'enseignement moyen. Et il semble que, à l'époque, l'enseignement jusqu'à quatorze ans, la petite école moyenne, ne donnait aucun diplôme. Donc on pouvait très bien dire : je n'ai aucun diplôme, j'ai fait l'enseignement jusqu'à quatorze ans. Mais pour moi, le problème se posait que y avait aussi le travail obligatoire. On... on emmenait des jeunes Belges de mon âge, en tout cas les garçons, mais parfois les filles aussi, travailler en Allemagne et donc ils... ils ne pouvaient... on ne pouvait

faire des papiers pour moi que si on était sûr de me trouver du travail. Et un travail qui nous couvrirait. C'est-à-dire que les... l'occupant ne se gênait pas de prendre des jeunes qui travaillaient quelque part pour qu'ils travaillent pour eux. Ce n'est que pour des institutions bien assises, etc., et pour un travail qui se justifiait en définitive qu'on pouvait... donc ça compliquait les choses... Bon, alors... je traîne chez les Moureau d'abord dans la mansarde, puis la mansarde devient... avec ma petite sœur... quand la mansarde devient froide, Marie-Louise, très gentiment, m'invite à venir loger dans son appartement, donc en-dessous du grenier et... où il fait plus chaud... on ne chauffe pas tout à l'époque. Mais enfin, dans la maison, il fait plus chaud qu'au... au grenier et Marie-Louise a deux lits qu'elle vient de s'acheter, deux lits jumeaux. Donc elle dort dans un lit et elle nous installe ma sœur et moi dans l'autre lit. Et là je suis très... très contente. Je descends manger chez les Moureau... mais, le soir, je parle avec Marie-Louise. Marie-Louise a dans les 35 ans, je pense, à l'époque... peut-être pas 35, peut-être 30 ans... je ne sais pas exactement en réalité. Elle travaille aux Comptes-Chèques, elle me raconte sa vie, elle me raconte ce qu'elle fait. Elle part de temps en temps en week-end, parce qu'elle a des copains aux Comptes-Chèques et finalement, la pauvre... elle va à la campagne aussi, parce que elle mange difficilement et y a un copain qui, quand elle vient à la campagne, lui donne à ramener des pommes, un peu de légumes et un peu de viande. Et elle vit comme ça. Et je suppose qu'elle couche avec lui...

Barbara Dickschen : En compensation.

Lydia Nemirovsky : En compensation et c'est en fait une vie assez triste. Et elle est très... elle est très philosophe, elle est très... je découvre la vie finalement. J'étais très fort une... un... un chose... une fleur d'appartement, hein. Un enfant très...

Barbara Dickschen : Protégé.

Lydia Nemirovsky : Très protégé. Et je découvre la vie des gens. Avec ce qu'elle a de... de sagesse et de tristesse finalement. Malheureusement aussi, je commence à devenir un peu sottie. C'est-à-dire que je mets ma petite sœur dormir et puis quand les pauvres Moureau... une fois par semaine, les Moureau vont à... à l'opéra, parce qu'ils aiment la musique, et, de l'opéra, ils rentrent tard... quand les Moureau sont partis, Marie-Louise et moi, nous allons au cinéma dans le quartier. Ce qui est évidemment la sottise... une première sottise. Je dois dire d'ailleurs que j'ai une ??? ??? fausse carte, mais très... très fragile, c'est-à-dire que c'est une fille à la campagne, que je connais pas d'ailleurs, mais qui a à peu près mon âge, qui a perdu sa carte exprès et on a remis ma photo là-dessus, mais c'est très fragile. Ça ne passe pas une surveillance. N'empêche que, une fois par semaine, nous courons au cinéma, Marie-Louise et moi, en secret de tout le monde et je me sens des culpabilités évidemment envers tout le monde aussi, mais... je n'en peux plus. Je n'arrive plus à tenir enfermée. D'autre part, pour passer le temps et justement parce que j'avais envie et pour ne pas écouter madame Moureau, je lui nettoie son... elle a

au rez-de-chaussée un parquet sur trois chambres et je m'installe à nettoyer le parquet, ce qui me donne un peu de gymnastique et me fait passer le temps. Mais je me démoralise de plus en plus. Et en fin de compte, dès que les Moureau partent le soir, si je ne vais pas au cinéma avec Marie-Louise, je sors moi-même et je fais le tour... nous sommes aux étangs d'Ixelles, hein, avenue de l'Hippodrome... et je fais le soir le tour des étangs, ce qui est... dans la nuit vraiment, ce qui est évidemment aussi la sottise. Mais j'ai besoin d'air et je ne tiens plus en place... Entre-temps, ça va bien avec mes parents : ils se sont installés et ils n'ont pas d'ennuis, mes parents. Et donc Suzanne Bocquet leur a dit que si on arrive à trouver pour moi un travail convenable, ce serait la clé qui permettrait qu'elle se mette à me faire une carte d'identité, fausse donc, et m'installer comme mes parents sont installés. Et alors là, il y a toute la filière des infirmières qui se profile. Papa qui... qui va partout, va chez la cousine de maman, Sarah, qui habite donc avec deux autres infirmières rue Hôtel-des-Monnaies, et là, il ouvre son cœur et il explique. Et il explique que voilà, lui il a... il s'est installé, mais que pour moi on ne peut me trouver une fausse carte que si j'avais du travail. Mais il ne pense à rien quand il dit ça. Il bavarde en réalité. Comme quoi le bavardage a du bon. D'abord elles sont très... très discrètes, elles sont des filles intelligentes et Sarah se trouve avoir deux copines qui viennent de trouver du travail au Gazelec. L'une des copines est une certaine Vanex... je ne me rappelle pas de son prénom, elle est infirmière et elle tient ici à Bruxelles, au Gazelec, au Vieux Marché... elle tient l'infirmierie simplement. C'est une assez grande entreprise et ils ont une infirmière et Vanex a été choisie. Vanex, c'est une vieille copine de... de Sarah. Mais non seulement ils ont choisi Vanex comme infirmière et ça provient de ce qu'ils ont aussi créé un service social dans l'entreprise... à cause de la guerre en partie... parce que ils essayent d'aider les ouvriers du Gazelec, le Gazelec à l'époque fait du gaz, fait donc du coke, ils ont une usine à gaz à Saint-Idesbald... non... à Blankenberge... pardon, à Blankenberge... ils ont une autre usine à gaz à Gentbrugge et encore, je pense, à Bruxelles, il y a aussi vaguement quelque chose... en tout cas, les bureaux sont à Bruxelles et ils ont aussi des ouvriers à Bruxelles. Et comme ils ne peuvent pas payer convenablement, ils ne peuvent pas augmenter les salaires... parce qu'on a bloqué les salaires et que il commence à y avoir des grosses difficultés dans les familles des ouvriers en particulier... le directeur du personnel, qui est Yves de Brouwer, essaie de créer des possibilités d'aide, a engagé une assistante sociale qui est Louise de Planchon et essaie de caser... en premier lieu, il case les gosses les plus mal en point au point de vue médical et au point de vue manque de soins ou de nourriture à la maison... il essaie de les placer pour quelques mois chaque fois dans des homes d'enfants, qui se sont très fort développés en Belgique pendant la guerre à cause de cela, à cause du manque de nourriture et donc de faiblesse de santé de certains enfants qu'on place alors pour les retaper. Il a donc engagé Louise de Planchon qui se trouve être une copine et de Vanex et de Sarah Goldberg, la cousine de maman. Et... Sarah se dit que peut-être elle peut donner... elle peut parler à de Planchon pour voir si elle peut me trouver du travail. Dans ce cadre-là.

Barbara Dickschen : Et Sarah Goldberg, elle-même, elle a la nationalité belge déjà ou est-ce qu'elle est cachée elle aussi ?

Lydia Nemirovsky : Non. Non, je... j'ai déjà parlé de Sarah Goldberg, mais j'en reparle. En fait, c'est la cousine de maman, elle a été chassée de l'hôpital comme Juive parce que... da... à cause des ordonnances des Allemands, donc elle travaille en privé, elle loge avec deux autres dont l'une est aussi juive, qui est Mania Rotberg, mais la troisième est une Belge, qui est une amie à eux aussi, à elles deux... et qui... qui est Marcelle Neirinckx, et Marcelle, par solidarité et aussi par amitié, est partie. D'ailleurs aussi parce que, en fait, elles détestent toutes l'hôpital où elles sont un peu tenues en prison, elles... elles sont mal payées, elles sont logées et nourries, mais ça fait un peu... pour des adultes, ce n'est pas toujours de la rigolade. Et donc Marcelle Neirinckx les suit et elles s'installent à trois et elles font du travail en privé.

Barbara Dickschen : C'est ça.

Lydia Nemirovsky : D'une manière dangereuse. D'ailleurs elles vont se faire prendre. Mais, à ce moment-là, Sarah n'est pas encore prise et Sarah s'en va chez une copine... en particulier, je suppose qu'elle parle à Vanex qui parle à... à de Planchon... peut-être par hasard, peut-être en se disant... elle a vaguement entendu qu'il y avait des homes d'enfants où on pourra me coller comme monitrice et ce qui arrangerait aussi ma petite sœur. Donc l'idée suit son chemin. Et... en fait de... de Planchon dit à un certain moment... et ça se passe déjà en janvier 93...

Barbara Dickschen : Quatre... 43.

Lydia Nemirovsky : 43. [Rires.] En janvier 43... je ne connais pas la date exacte, de toutes manières... il se peut même que c'est en décembre que de Planchon a déjà cette idée... elle dit que : «Bon, si elle a une vraie fausse carte et des choses pareilles, si elle peut s'inscrire à la Commune, moi je veux bien trouver... comme j'ai un... j'ai un ???...», comme ils plaçaient les enfants du Gazelec un peu partout en Belgique, il y avait plusieurs homes où on les plaçait, elle avait assez de moyens de me trouver quelque part un logement. Et cette nouvelle circule et revient chez Suzanne Bocquet. Et, en réalité, moi j'ai sonné un peu la sonnette d'alarme, parce que je me rends compte que je commence à faire des sottises. Ne fût-ce que le cinéma et les balades du soir. Et aussi parce que... bon, je... à part avoir appris à ce moment-là à lire à ma sœur et à calculer un petit peu en fait... je... je suis le programme de première primaire à peu près... et vers le mois de décembre, elle sait lire, elle a appris avec moi à lire... parce que nous n'avons, ni l'une, ni l'autre, pas grand-chose à faire et un gosse de six ans s'ennuie... Et donc j'ai un peu poussé à la charrette. Et j'ai même tellement poussé à la charrette que pour les... les vacances de Noël... enfin pourquoi les vacances je ne sais pas... mais on décide que ce n'est pas trop dangereux... en demandant toujours la permission à Suzanne Bocquet que papa voit tous les mois... on décide qu'il ne... c'est... qu'il n'est pas très dangereux

pour moi d'aller en visite et en vacances avec ma petite sœur chez madame Kotchetkova, rue Ernest Allard. Et je dis... aux Moureau que je vais chez ma tante Zina sans trop préciser et j'emporte... je... j'embrasse... chose... Marie-Louise et je pars avec ma petite sœur m'installer chez Zina Kotchetkova et... pendant les vacances de Noël. Et... Suzanne Bocquet lance des fausses cartes pour moi. C'est-à-dire de nouveau même processus... Alors, à ce moment-là, il me faut un kot, un kot à louer. Une chambre en réalité, parce qu'avant de me faire engager au Gazelec, j'ai besoin d'une place, d'une adresse. Et, de nouveau, on se met à regarder les communes où ça pourrait aller. Et je vais tout spontanément chez Françoise, puisqu'elle habite à Boitsfort en me disant que peut-être il y a moyen. Et donc pendant que je suis... chez madame Kotchetkova, je sonne, très dangereusement évidemment, mais, bon, on fait ce qu'on peut à l'époque, et là on commence à être tout à fait au courant de tout ce qui se passe... et je vais chez Françoise et Françoise, qui vient de se fiancer avec Adolphe Festraets, me dit : «Ecoute, chez moi, il n'y a pas moyen.» Mais je ne sais pas pourquoi elle me dit ça, mais je l'ai su beaucoup plus tard, c'est parce que déjà la maman cachait les Serre. «Mais je vais en parler à Adolphe, mais peut-être que...» Adolphe Festraets habite chez ses parents, au 32 rue Van Schoor à Schaerbeek. Et Adolphe dit : «Oui, ça va. Elle peut venir. Il y a une mansarde avec un grand lit tout en haut.» Ils logent... les parents logent au rez-de-chaussée, Adolphe a un petit appartement au premier, c'est une très vieille maison. Au premier, la sœur... non, au contraire... Adolphe a un appartement au second étage et la sœur... la demi-sœur d'Adolphe en réalité... a un appartement avec sa famille... un gosse et un mari... au premier étage... et... ils fabriquent du... du linge de lit. Dans la maison, ils ont un atelier de linge de lit et la vieille madame Festraets... le papa Festraets est très vieux, il a dans les quatre-vingts ans, quelque chose comme ça, c'est un second mariage, ils ont chacun eu une fille et Adolphe est le petit dernier qui est l'enfant des deux... de monsieur et madame. Et madame Festraets doit avoir... Adolphe lui-même est dix ans plus vieux que Françoise, donc dix ans... donc il a dans les trente ans et madame Festraets... doit faire plus de soixante ans. Elle aide d'ailleurs sa fille dans la couture des draps et elle... elle nettoie toute cette maison. Elle travaille comme un... comme un diable et le mari est devenu gâteux et... je dois tous les matins aller chercher de l'eau, mais je me dépêchais d'aller chercher une cruche d'eau sans quoi c'est madame Festraets qui la monte. Elle est très gentille et elle est... elle est touchante, parce qu'on voit qu'elle se tue au travail et elle a des... des grosses difficultés de toutes les manières. Ce sont des pauvres gens en réalité... enfin pas des pauvres gens... une bourgeoisie, mais qui vit difficilement, qui vit de son travail et péniblement. Bon, j'ai sauté des étapes... En fait, moi, mes cartes d'identité chement, j'ai reçu l'accord de Françoise, avec cela l'on retourne chez Suzanne Bocquet, elle me fabrique ma carte... et me déclare habitant avec ma sœur. Et très curieusement, elle déclare dans mes papiers de la Commune que je suis la fille de mes parents et ma sœur aussi. Mais mes parents, il n'est pas décrit chez eux, dans leurs papiers de la Commune de Boitsfort, qu'ils ont des enfants.

Barbara Dickschen : Mais vous prenez le nom donc...

Lydia Nemirovsky : Nous prenons le même nom et moi on donne encore... moi et ma sœur, on nous donne encore nos parents, ce qui est plus de sécurité pour moi, mais comme Suzanne Bocquet considère toujours que mes parents sont plus en danger que moi... chez eux, dans leurs papiers de la Commune, il n'est pas marqué que je suis leur enfant, ni ma sœur non plus. Donc nous sommes ensemble. Et donc on me... je suis toujours chez tante Zina encore. Et entre-temps... Suzanne Bocquet annonce que... mes... mes papiers sont passés par Molenbeek, dans une rue qui n'existe pas. Mais de là, comme j'ai une adresse où je vais emménager dès que les papiers sont là... ou plutôt j'emménage déjà rue Van Schoor, parce que on me donne un jour et une heure où je dois aller au commissariat de police, pas au... au chose... pas dans le service de la population, je dois venir au bureau de police chez le commissaire Untel, à telle heure, tel jour. Et je suis très... j'ai tout de même très fort la trouille et je m'en vais. Je frappe. On me fait entrer et je vois deux énormes agents en uniforme, mais grands comme ça [elle montre]. Moi je suis pas très grande, ils sont grands et forts et ils me reçoivent d'une manière très militaire et me demandent mon nom. Je réponds : «Nelly Michiels». Sans me tromper. Et puis on me demande ma date de naissance et je la donne. Et puis on me dit : «Et vous avez emménagé où ?» Je dis : «32 rue Van Schoor», sans me tromper. C'est à la maison communale de Schaerbeek d'ailleurs que je vais. Et alors, l'un des deux me sort... me donne ma carte pliée, me la met dans les mains et me dit : «Maintenant, fous-moi le camp à toute vitesse !» [Rire.] Mais comme ça. Il a changé complètement de ton et en fait j'ai passé l'examen. J'avais pas bafouillé, j'avais bien dit. Et je n'ai jamais su qui étaient ces types. Mais ils m'ont laissé une impression... En fait, je risquais aussi pas mal. Ils devaient en faire quelques-unes. J'étais... c'était probablement l'une de leurs attributions. Et je fous le camp avec ma carte... Bon, j'ai passé en vitesse l'histoire chez la tante Zina. La tante Zina est égale à elle-même... enfin, je peux la raconter à part, parce que ce n'est pas central... c'est plutôt un personnage en elle-même qui vaut la peine, mais c'est un personnage à part. Et je reçois effectivement toujours... par l'écho Sarah... je suis invitée à venir me présenter chez Louise de Planchon au Gazelec. Et je viens chez mademoiselle de Planchon qui est un petit "de" et qui est une grande dame, très aimable. Elle est aussi... elle est infirmière, mais elle a en même temps un diplôme d'assistante sociale et qui est une amie de... de toutes les autres. Car souvent toutes ces filles ont fait les mêmes études en même temps, elles se connaissent, elle se... elles sont assez solidaires. Et Louise de Planchon me reçoit et me dit : «Bon, je vais en parler au directeur. Je pense que vous convenez. En fait, nous sommes en train de...» Elle contrôle en fait de quoi j'ai l'air. Je lui dis que j'ai un diplôme d'institutrice. [Sourire.] Et...

Barbara Dickschen : Mais vous vous présentez vraiment sous l'identité de Nelly Michiels ?

Lydia Nemirovsky : Oui.

Barbara Dickschen : Oui. D'accord.

Lydia Nemirovsky : Mais enfin, Sarah a dit que j'étais une cousine.

Barbara Dickschen : D'accord. Voilà. Donc c'est clair pour elle aussi.

Lydia Nemirovsky : Et moi j'explique... Oui, oui, oui, oui, de Planchon ??? c'est une copine à Sarah. Et... à Louise de Planchon, j'explique que, oui, j'étais... j'ai même maintenant un diplôme d'institutrice, mais je ne peux pas en faire cas, puisque je ne peux pas déclarer de diplôme, puisque cela je l'ai sous un faux nom. «Pour... pour vous, officiellement, je n'ai fait qu'une école primaire et la petite moyenne jusqu'à quatorze ans.» Et elle dit : «Oui, m'enfin pour une place de monitrice dans un home d'enfants, ça pourrait aller. Je vais en parler à... à... au directeur, à Yves de Brouwer.» Et elle... elle me dit : «Bien sûr, si moi je sais qui vous êtes, au-delà de ça vous devez rester avec votre nom actuel et... et savoir vous taire.» Et je dis : «Oui, bien... bien entendu.» Et je suis reçue par Yves de Brouwer. Il se fait que Yves de Brouwer est le directeur du personnel, qu'au-dessus de lui le directeur général est un autre de Brouwer aussi. C'est un cousin... c'est un oncle plutôt, parce que c'est la génération plus... plus tard, hein... un vieux monsieur... m'enfin c'est une affaire de famille à l'époque, hein. Et Yves de Brouwer me reçoit, m'interroge... m'explique que, bon, il a compris ce qu'il y avait, que mademoiselle de Planchon m'a recommandée, que lui se fie à elle, mais que bien entendu à partir de... de maintenant, une fois passée la porte : «Je ne sais rien. Vous êtes pour moi mademoiselle Michiels et je ne peux vous offrir qu'une place de monitrice, parce que etc.» Je dis : «Oui, oui.» Je ne demande rien d'autre, je ne peux prendre rien d'autre. Et on m'engage. On m'engage, je reçois une lettre, tout ce qu'il y a de plus officiel. Ils vont ouvrir un home à Limelette. Il y a à l'époque sur le train... sur la ligne, la ligne actuelle de Namur en réalité... qui passe d'ailleurs... qui part d'Etterbeek, non de... du Quartier Léopold... qui passe à Etterbeek, etc., qui passe à Hoeilaart... et qui va à Ottignies et plus loin... il y a à l'époque deux arrêts facultatifs pour lesquels on sonne comme pour un tram. Et l'un des arrêts est juste avant Ottignies et c'est Le Buston, c'est Limelette. Mais l'arrêt s'appelle Le Buston. Et le home d'enfants qu'ils ont acheté... en fait c'est une maison avec un... un très beau parc... une maison assez grande et avec un très beau parc, mais qui est juste à... à cent mètres du chemin de fer et de l'arrêt du Buston. Et on m'engage... Ils sont en train de construire... d'arranger ce home qu'ils ont acheté pour... on l'aménage pour donc y loger les enfants du Gazelec. Et entre-temps, on m'a fait une lettre d'engagement et on m'explique qu'entre-temps je devrais aller faire quelques stages et c'est... c'est Louise de Planchon qui organise ça et elle m'envoie en particulier dans un home... le home Astrid... dans les Fagnes quelque part, mais je me rappelle plus où... quelque part dans les Fagnes. Bon, je... à ce moment-là, je dois encore faire une opération qu'on m'explique que je dois faire : c'est avec les papiers du Gazelec

marquant que j'ai été engagée comme monitrice, etc., je dois me présenter dans une... un office qui est en tout cas dirigé certainement pas par la Résistance et où on donne un permis de travail aux jeunes. Pour ne pas qu'ils soient... emmenés en Allemagne, en déclarant donc que le travail est un travail utile finalement. Et comme c'est un travail de monitrice d'enfants débiles, comme on les appelle à l'époque, c'est très bien, mais c'est le moment où j'ai sûrement eu le plus peur dans mes exercices de... de clandestin. Parce que munie de ma vraie fausse carte, du papier du Gazelec, je dois me présenter dans un bureau où il y a plusieurs personnes qui nous... peuvent vous interroger et qui peuvent dire qu'ils vous accordent le permis ou pas. Et je vous assure que là j'ai l'estomac dans les talons et je vais. Je me sens très à l'aise, je me persuade que je n'ai pas peur, je vais avec mes papiers, on me regarde, on regarde ma carte d'identité. Le Gazelec est vraiment ce qu'il y a de plus solide en Belgique. D'autant plus que l'occupant... en fait, ce qui caractérise l'occupant en Belgique, c'est qu'ils veulent ne pas avoir de vagues avec la population et donc la fourniture de gaz est sacrée, les... et le Gazelec est donc une institution et le fait d'être engagé au Gazelec est une... un brevet à tout... tout à fait sûr. Je reçois mon permis de travail [sourire] avec le cachet en question. Et quand je sors de là, je tremble de tout mon corps, mais je suis passée. Mais sur place j'ai été d'u... d'un calme parfaitement... parfait... Je traîne encore des semaines rue Van Schoor...

Barbara Dickschen : Et votre petite sœur est avec vous toujours ?

Lydia Nemirovsky : Ma petite sœur est avec moi. Je traîne rue Van Schoor et... là... mais là je peux sortir, je sors, j'achète des légumes, je reçois toujours les fameuses boulettes que maman fait et que papa amène de temps en temps. Et... et on mène une vie aussi normale qu'il y a moyen. Il y a une chose d'ailleurs qui fait que c'est agréable... c'est-à-dire Adolphe Festraets est parti toute la journée... il travaille beaucoup parce qu'il... il est... est en même temps prof d'athénée à Ixelles, il est... en même temps, il enseigne la physique, le gros cours de physique pour les candis, qu'il donne pour tout le monde dans un grand auditoire des Arts et Métiers dans les cours clandestins... j'ai même eu un... eu cours avec lui toute l'année précédente. Donc il fait ça aussi. Il est probable qu'il participe aussi à des cellules... de nouveau des cellules communistes... et donc je le vois pas de la journée. Mais par contre, il m'a dit... et madame Festraets me répète que... sa porte est ouverte et qu'il a beaucoup de livres dans la bibliothèque. Et effectivement, il a une bibliothèque pas tellement grande, mais bien choisie et je lis à tout casser. Je sors. Je promène ma sœur et donc ça va très bien. Je lis par exemple... l'une des choses que je lis à ce moment-là, c'est les "Mille et Une Nuits" en traduction complète et des choses pareilles... C'était d'ailleurs l'un de mes... l'une de mes souffrances chez les Moureau, c'est qu'il y avait même pas un journal à lire. Y avait rien.

Barbara Dickschen : Mais qu'est-ce que vous faisiez donc... donc vous... vous enseigniez alors à votre... vous... vous apprenez à votre petite sœur de... à lire et c'est tout finalement... vous passez votre journée à...

Lydia Nemirovsky : Ah ben oui, bien sûr. Et c'est pour ça que dès que je suis libre chez les Festraets, je fais à manger, je la promène... j'enseigne, je lis.

Barbara Dickschen : Cela rend en fait la clandestinité plus supportable.

Lydia Nemirovsky : C'est tout à fait supportable. C'est le grand... c'est le grand bonheur en fait, c'est le moment où... où je suis très contente, où ça va très bien en fait finalement. Je sors, je prends le soleil, je... je... je tombe chez des gens très, très gentils et très... très dévoués en réalité. Et... et entre-temps...

Barbara Dickschen : Tout ça se passe avant que vous alliez à Limelette ?

Lydia Nemirovsky : A Limelette.

Barbara Dickschen : Mais je propose peut-être qu'on aborde cet épisode-là la prochaine fois que l'on se rencontre.

Lydia Nemirovsky : Je pense, oui.

Barbara Dickschen : Comme cela, on sera reposées.

Lydia Nemirovsky : Je peux encore dire un mot ou deux peut-être...

Barbara Dickschen : Oui. Bien sûr. Pour conclure ce chapitre.

Lydia Nemirovsky : C'est que, bon, il y a une seule ride au... au problème, c'est que je revois donc mademoiselle de Planchon et elle me dit que elle ne pourra pas accepter ma petite sœur dans le... le home... le home où je travaillerai, mais qu'elle va me placer... la placer dans un home très bien qui s'a... qui se trouve être Beloeil. Et comme normalement ils avaient... finalement, ils avaient du retard dans les travaux, moi j'allais commencer en... fin juin, début juillet, à Limelette, mais je devais conduire à ce moment-là ma sœur... donc à Beloeil. Comme enfant de... d'employé du Gazelec et sous le nom d'Hélène Michiels. Pauvre Hélène, on lui met son nom en tête et on... on lui dit de se taire. Surtout ne rien raconter. Et c'est très difficile. C'est-à-dire que ça l'a marquée. Le fait de devoir se taire. Elle ne comprend pas du tout ce qui arrive. Elle sait qu'il y a des méchants qui peuvent nous tuer et qu'il ne faut rien raconter. Mais c'est... c'est un gosse de six ans. Qu'est-ce que je dirais encore ? C'était à Spa, le home dans lequel j'ai fait... que j'ai fait mon stage avant d'aller à Limelette. Je découvre avec terreur... et donc je suppose que j'avais déjà mis ma sœur à ce moment-là à Beloeil... c'est un stage pas long, un stage de huit jours... et c'est une vraie horreur... le home Astrid, de Spa, pendant la guerre... la monitrice qui est chargée de me montrer comment on fait, a charge d'une vingtaine de petits garçons entre six et douze ans... c'est généralement l'âge où les gosses... où l'on

prenait les gosses pour les retaper dans les homes, donc c'est aussi un home pour enfants dits débiles.

Barbara Dickschen : Oui...

Lydia Nemirovsky : A l'époque, le jargon signifiait qu'ils n'étaient pas contagieux, mais qu'ils auraient pu être prétuberculeux, en tout cas sous-alimentés et donc il fallait les retaper. Le home de Spa, ou du moins la monitrice à laquelle j'ai affaire, est une horreur comme je n'en ai pas vu même de notre époque. Il y avait une certaine sévérité avec les enfants : elle les fait marcher au pas, les mains derrière le dos, elle les laisse très peu de temps à jouer librement, elle fait surtout avec eux des marches à pied, elle est d'une brutalité et d'une sévérité absolument inutiles. Ces gosses d'ailleurs n'osent pas bouger et elle... elle interdit de parler à tout moment, à table, à toutes les occasions. Enfin, c'est une chose absolument... je... je tombe des nues à voir ça et quand j'ai terminé mon stage d'ailleurs, je me précipite chez de Planchon pour lui faire rapport, pour le lui dire. Et elle me remercie, elle dit qu'il est bon qu'elle sache, qu'elle ne devra pas envoyer d'enfants du Gazelec là-dedans. Elle n'en savait rien évidemment. De l'extérieur, ça apparaît comme un home modèle. Je me suis alors toujours très fort méfiée des écoles modèles et des... des choses modèles en général... mais bon, ça c'était mon expérience, et en réalité, je pense que je vais vous raconter effectivement une prochaine fois...

Barbara Dickschen : Voilà...

Lydia Nemirovsky : L'expérience de Beloeil, l'expérience de Tirimont...

Barbara Dickschen : Parce que, apparemment, vous avez quand même quelque chose à... à... à... dire, à raconter à propos de Beloeil en particulier, hein.

Lydia Nemirovsky : A propos de Beloeil et à propos du home où je me retrouve moi-même.

Barbara Dickschen : C'est ça.

Lydia Nemirovsky : Et tout ça mérite d'être raconté...

Barbara Dickschen : Plus en détail.

Lydia Nemirovsky : Plus en détail.

Barbara Dickschen : Exactement. En tout cas, je vous remercie [rires] pour ce que vous nous avez raconté aujourd'hui. Ce fut à nouveau très intéressant.

Lydia Nemirovsky : Je suis très flattée de la gentillesse, parce qu'après les fleurs viennent les couronnes.

Barbara Dickschen : [Rire.] Bon je vais in... je vais finir ici, donc...

Lydia Nemirovsky : Attendez, je vais vous montrer...

Barbara Dickschen : Ah oui. Pardon.

Lydia Nemirovsky : Parce que là... en... à la Libération, je suis allée en fille sérieuse déclarer que j'avais eu une fausse carte d'identité à la Commune, l'imbécile de... de fonctionnaire qui m'a... qui m'a reçue m'a expliqué que je devais surtout pas recommencer. [Rire.]

Barbara Dickschen : C'est pas vrai !

Lydia Nemirovsky : Si, c'est vrai.

Barbara Dickschen : Ah ! ça c'est une anecdote tout à fait savoureuse. C'est vraiment incroyable.

Lydia Nemirovsky : [Rire.] Mais je l'ai prise comme anecdote rigolote. J'ai d'ailleurs été la raconter à Suzanne Bocquet, mais je l'ai implorée de pouvoir la garder... et donc ma dernière carte... donc entre-temps j'ai déménagé avec cette carte hein, donc c'est la dernière qui date de... [Elle donne une copie de la carte d'identité.]

Barbara Dickschen : C'est une copie. Ah oui. Merveilleux.

Lydia Nemirovsky : C'est la copie de la carte. Donc elle date... J'habitais en dernier lieu 44, d'ailleurs à partir du 5 mai... du 15 mai 44, j'ai habité avenue de la Chasse à Etterbeek. Et vous voyez...

Barbara Dickschen : Il avait l'esprit fonctionnaire, mais il vous a quand même laissé la carte.

Lydia Nemirovsky : Il m'a laissé la carte.

Barbara Dickschen : [Rire.] C'est merveilleux. C'est incroyable, ça.

Lydia Nemirovsky : Hein ?

Barbara Dickschen : C'est incroyable cette réaction tout à fait hors propos.

Lydia Nemirovsky : Oh oui. Oh ! c'était vous savez, c'était dans les premiers jours de la...

Barbara Dickschen : Libération.

Lydia Nemirovsky : De la Libération et on était dans un... on flottait quelque part. On... on... on flottait dans le ciel Et ici ça c'est... ça c'est sinistre... ça c'est... [Elle donne une autre copie.]

Barbara Dickschen : Ah ! l'attestation d'emploi... comme quoi Nelly Michiels fait partie du personnel de Gazelec... c'est cela.

Lydia Nemirovsky : C'était... ils avaient fait une association "Vie-Air-Lumière", qui était le home d'enfants... m'enfin, c'était... le Gazelec, c'était... Alors, voilà ma lettre d'engagement. [Elle donne une copie.]

Barbara Dickschen : De Vie-Art-Lumière, en effet... Air-Lumière, pardon.

Lydia Nemirovsky : Tout à fait. En bonne et due forme. Et regardez ce qui est amusant là-dedans, c'est que je payais même mes... mes assurances sociales.

Barbara Dickschen : Ah oui.

Lydia Nemirovsky : Et j'adhère à une chose...

Barbara Dickschen : A un système de majoration de la pension légale.

Lydia Nemirovsky : Oui. Oui, j'attrape un chose... de pension. Donc en 43. Et alors là, je dois raconter aussi une anecdote... parce que j'ai trouvé ça tellement rigolo... en réalité pas au moment même... au moment même, bon j'ai gardé les papiers par habitude, parce que c'était bien de garder les papiers. Je les ai gardés ensuite comme reliques simplement. Mais au moment où j'ai demandé ma pension officielle en Belgique, et c'était en 87, c'est-à-dire 44 ans plus tard, j'ai déclaré... j'avais les papiers du Gazelec et je l'ai déclaré dans mes... bon, on devait... on doit déclarer au moment de sa pension... donner tous les papiers, tous les documents et dire où on a travaillé et je le garde dans ma déclaration par curiosité... parce que je me dis : bon, c'est de la blague, mais c'est rigolo. On va voir comment l'administration des pensions à la Tour du Midi va réagir. Eh bien, ils réagissent très gentiment, on envoie un inspecteur qui s'amène et qui trouve ça formidable, je lui montre les vrais papiers, la lettre d'engagement et alors simplement... ensuite, au moment où j'ai quitté, Yves de Brouwer me donne une attestation sous mon vrai nom. [Elle donne une copie.]

Barbara Dickschen : Ah oui. Ah oui, c'est merveilleux ça.

Lydia Nemirovsky : Ça, c'est en 44.

Barbara Dickschen : Oui. Il vous fait l'attestation en 47, hein.

Lydia Nemirovsky : Oui.

Barbara Dickschen : C'est ça. [Elle lit.] Et "jusqu'au 30 septembre 44, madame Lydia Nemirovsky a assumé les fonctions... en qualité d'éducatrice".

Lydia Nemirovsky : Et je lui montre ça à mon... à mon inspecteur aussi, parce que... et ça, je lui montre... enfin, je lui montre tout ça. Et il me dit : «Bon, mais vous avez droit à cette... à cette pension ???.»

Barbara Dickschen : Vous avez eu beaucoup de chance finalement alors dans tout ce malheur. [Sourires.]

Lydia Nemirovsky : Mais très gentil d'ailleurs, il trouvait ça une chose formidable. Ah ! parce que bon, ça faisait 44 ans plus tôt, c'était une... Et alors, comme en Belgique quand vous avez mis un terme à vos études [sic] pour étudier, actuellement on vous les compte comme un travail. Donc le fait que j'avais travaillé avant de poursuivre mes études après la guerre...

Barbara Dickschen : A été bénéfique finalement.

Lydia Nemirovsky : A été finalement même bénéfique. Mais en fait, là le type du service des pensions, il trouvait ça absolument rigolo comme histoire. [Rire.] Je lui ai d'ailleurs dit à l'époque que finalement, j'ai fait ça par curiosité pour voir la réaction de ????. Alors ici, mon inscription quand j'arrive enfin... quand j'arrive en Belgique.

Barbara Dickschen : Ah oui, comme quoi vous êtes née en Roumanie, à Kichinev, etc... certificat d'inscription au registre de population d'Ixelles...

Lydia Nemirovsky : Ici comme je n'ai pas mis de diplôme, puisque j'avais passé le Jury Central, j'ai un certificat...

Barbara Dickschen : De fréquentation de l'athénée... enfin du lycée de... d'Ixelles ?

Lydia Nemirovsky : De l'athénée d'Ixelles, depuis la première primaire jusque en seconde et alors...

Barbara Dickschen : Comme vous avez passé le Jury Central...

Lydia Nemirovsky : Et ça c'est le certificat du Jury. C'est pas grand-chose.

Barbara Dickschen : C'est merveilleux, ça. Ah ! vous avez gardé tout ça. Vous n'avez pas eu de papier de Cymring... en fait non... c'est ça, quoi.

Lydia Nemirovsky : Non, ça ce n'est pas le... le chose d'instituteur. Ça c'est le Jury Central.

Barbara Dickschen : Ah oui. C'est ça, le Jury Central... c'est le Jury Central ! Quand... que vous avez passé pour pouvoir arrêter le lycée quoi, hein, avant d'accéder à de... de plus hautes études. C'est merveilleux. Je vous remercie.

Lydia Nemirovsky : Vous les voulez ? Ce sont des copies.

Barbara Dickschen : C'est gentil, c'est très gentil.

Lydia Nemirovsky : Si ça peut vous aider.

Barbara Dickschen : Ah oui, tout à fait, ah oui, si vous le voulez bien, c'est très gentil... je vais interrompre ici alors... je vais finir ici l'enregistrement et je vous remercie madame Nemirovsky.

Quatrième entretien – 17 avril 2000

La cache des parents – Libération – Reprise des études – Débuts de l'UEJB – Mariage et enfants

Barbara Dickschen : Voilà. Donc, madame Nemirovsky, la dernière fois, nous en étions... à fin 43, début 44, quand vous avez eu cette petite histoire assez burlesque [rires] dans ce home à Limelette où vous travaillez. Et vous apprenez en fait que vous pouvez emporter... enfin, amener votre jeune sœur à Limelette et vous pouvez aller la chercher donc à Beloeil, ce qui est pour vous une excellente nouvelle, je suppose...

Lydia Nemirovsky : Oui. Oui, absolument. Alors ce qui se passe, c'est que je reprends justement la situation pour la... pour enchaîner. Alors, donc en décembre 43, Yves de Brouwer est arrivé très tôt le matin avec un... le commissaire de police, probablement de Limelette, mais il amène aussi dans ses bagages l'infirmière... l'une des infirmières du Gazelec, Vanex, que je connais, qui est aussi parmi les amies de Sarah et trois de ses cousines... les filles du directeur général, de... de Louis de Brouwer. Alors, l'aînée a un peu plus de... de trente ans, donc nettement plus âgée que nous, c'est Christiane de Brouwer, elle a une petite moustache sous [rires]... comme ça, légère petite moustache sous le nez, et pour nous qui sommes des gamines de 19-20 ans, c'est une vieille. M'enfin, il a amené donc la... l'aînée des... des filles de Louis de Brouwer et deux autres, qui ont elles heureusement notre âge. Et cela parce que finalement, il est un homme pratique, décidé et expéditif et quand il a amené ainsi quatre personnes dans son bagage, il avait déjà dans l'esprit que si le commissaire le... lui donnait raison, il mettrait directement tous ceux qu'il fallait dehors et il pouvait avoir une relève qui pouvait nous aider. Puisque, en réalité, j'ai l'impression qu'il était bien informé par les gens de la cuisine, il avait surtout besoin du commissaire pour la confirmation et pour n'avoir pas de problème avec les gens qu'il mettait dehors. Et effectivement... les deux autres filles, donc tante Christiane, comme nous l'appellerons plus tard entre nous, s'occupe de... de la direction et de... de l'aménagement et de... en fait de la bureaucratie et de... des responsabilités d'achat et des choses pareilles, de la direction en quelque sorte, alors que les deux sœurs de Brouwer, bien gentiment... nous donnent un coup de main... nous donnent un coup de main le plus gentiment du monde. Ce sont des filles bien élevées, gentilles et qui contrairement à... à pas mal de snobs savent tout faire. En fait, la famille compte... compte une quantité énorme d'enfants, je ne sais

pas exactement le nombre, un frère aîné est aussi au Gazelec comme ingénieur et donc nous voyons trois sœurs, mais y en a beaucoup plus, des filles et des garçons, et chacune sait tout faire dans un ménage. C'est-à-dire on a appris à vivre, finalement, d'une manière sensée. Elles nous aident à laver les gosses et elles font ça en ayant probablement lavé un temps [rire] un... une quantité de gosses à la maison et elles savent tout faire, elles le font gentiment et nous soufflons... Annette et moi, qui sommes en fait très fatiguées, nous soufflons directement. Et... en fait, nous vivons en très bonne amitié. Lorsque le nouveau contingent de gosses arrive, au mois de janvier, la majorité est de nouveau des petits Flamands et je pense que si c'était tous des gosses venant de Flandre, c'est parce que la Côte était fermée, donc on ne pouvait pas faire de homes d'enfants à la mer. La plupart des homes d'enfants étaient dans les Ardennes de sorte que... et ça je ne sais pas, mais si Gazelec avait quelque part des usines en Wallonie, il est probable qu'ils les mettaient plus loin en Ardennes. Nous étions vraiment ceux qui recevaient tous les gosses de Flandre qui ne pouvaient pas... et la mer étant fermée, il n'y avait pas tellement de lieux de villégiature où l'on pouvait les mettre. Et donc ça c'est la raison pour laquelle j'avais tous des petits Flamands. Mais il y a quand même deux francophones dans la bande : l'un est le petit-fils de Louis de Brouwer, fils du fils, et il s'appelle Jean-Louis de Brouwer et il a six ou sept ans et ma sœur, Hélène Michiels. Ils sont beaux tous les deux, ils se distinguent par des petits airs d'enfants bien élevés [sourire] qui se tiennent bien à table, peut-être aussi parce qu'il y a présence d'une sœur et d'une tante et qu'on leur... on leur a dit d'être sages... mais en tout cas, ils sont rigolos. Et pour mon malheur, le photographe du Gazelec qui s'amène pour faire des... pour faire un film sur le... probablement pour montrer à l'intérieur de l'usine, se braque sur les deux, à table en particulier... il se peut qu'ils mangent plus proprement... et je suis embêtée. Finalement, il y a trop de photos comme la première fois. Je rappelle d'ailleurs que la première fois en... en été 43, quand énormément de photos avaient été faites, sur lesquelles je me trouvais parfois en gros plan, j'avais écrit à mon amie Cécilia Gyssels qui venait des mêmes troupes scoutiques que les go... que les jeunes gens qui étaient là, en lui disant : «Si tu me vois sur des photos, ne me reconnais pas.» Et Cécilia, gentiment, ayant compris qu'il y avait quelque chose, mais ne sachant pas quoi, m'envoie dans notre habitation habituelle, où papa va chercher le courrier... toutes les... toutes les quelques semaines, elle m'écrit gentiment une simple carte postale avec un minimum, elle dit : "Chère Lydia...", elle signe "Cécilia" et elle me dit... bon, elle me dit des bana... deux, trois banalités et elle m'écrit : "si tu as besoin d'un coup de main, viens chez nous à la maison, je suis là tous les week-ends". Elle était à ce moment-là étudiante en philo germanique à Louvain puisqu'elle avait terminé en même temps que moi. Nous avons terminé ensemble le Jury Central et elle réellement était entrée directement... et elle était en seconde... en seconde candi à... à pas tout à fait vingt ans. Elle était très... très avancée. Bon, et je retiens cela, je trouve ça fort gentil, mais en ce moment, je ne bouge pas. En tout cas, la vie est belle pour moi à ce moment-là, tout va bien. Mais en prévision de Pâques, voilà que j'apprends que Yves de Brouwer a déclaré qu'il fermait complètement le home. Je vais aux

renseignements, en particulier je parle à Vanex en lui disant : «Bon, est-ce qu'il y a moyen d'aller lui dire que moi je voudrais bien passer les vacances ici avec ma petite sœur, si ça n'ennuie pas trop ?» Et je reçois un non catégorique et Vanex me dit : «Avec Yves de Brouwer n'insiste pas, il sait ce qu'il fait et d'ailleurs il a mis... il renvoie à Mons la famille du cuisinier aussi. Donc il veut personne à Tirimont.» Bon, voilà de nouveau que je suis en route, à la recherche d'un moyen de loger pour Pâques et je mets ma... ma sœur Hélène chez mes parents quand même, ce n'est que pour Pâques en fait, et je vais moi-même dormir chez tante Zina. Ma tante Zina qui est toujours disponible. Et puis il se passe aussi... c'est que dans la nuit... donc c'est en 44, c'est à Pâques 44... et dans la nuit, je pense que c'était de dimanche à lundi, c'était peut-être de lundi à mardi, mais je pense que c'était de dimanche à mardi [sic], on peut le retrouver dans la presse de l'époque, dans la nuit de dimanche à lundi, lundi de Pâques... les Américains bombardent... les Américains... je suppose que c'était les Américains parce qu'ils volaient haut, les Anglais volaient plus bas... les Américains, c'était vraiment les forteresses volantes et nous les avons entendus toute la nuit... partout où nous étions. Toute la Belgique. Et toute la nuit. C'était très long comme... comme attaque. Et en particulier le fameux... notre fameux home est complètement raplati. Ce qui... alors, la chose minable et misérable, c'est que quelques heures après le bombardement, le chemin de fer est rétabli tout de même... il y avait en fait à Ottignies, je ne sais pas si il l'est encore, le plus grand... à l'époque... c'était vraiment en Belgique l'un des plus grands dépôts de locomotives et de... et de... de wagons de chemins de fer. N'empêche que évidemment les journaux, les "Soirs" vendus et compagnie en font leurs choux gras, parce que finalement ces gens sont venus toute la nuit, ils ont bombardé tout ce qu'il y avait moyen à côté et ils n'ont pas beaucoup dérangé le trafic. Bon, je... au Gazelec, où je me précipite évidemment, on annonce que voilà, on va y parer en nous donnant provisoirement du travail dans le service social du Gazelec à Bruxelles rue du Marché... les bureaux centraux... et je suis encore toujours en congé jusqu'à la fin des vacances de Pâques et puis je suis priée d'avoir trouvé de quoi me loger dans Bruxelles et... à moi et ma sœur. Et trouver une école pour ma sœur. Donc problème. Là, [rire] la belle vie est finie... et, à ce moment-là, il y a aussi que Suzanne Bocquet est à Charleroi. Elle s'est fait déplacer, elle a réussi à trouver un poste à l'athénée à Charleroi, parce qu'elle était un peu brûlée à Molenbeek là où elle était. Elle en avait pro... probablement trop fait, parce qu'en fait, elle était en même temps... elle était un... dans plusieurs mouvements de Résistance et elle était un...

Barbara Dickschen : Un agent de liaison.

Lydia Nemirovsky : Un agent de liaison. Et donc elle n'est plus sous la main, parce qu'en fait ce qu'elle faisait toujours pour nous, c'est que chaque fois qu'on trouvait un appartement ou quelque chose, elle allait d'abord contrôler si ces gens n'étaient pas fichés parmi les gens de la Résistance, si ils n'avaient... si ils n'étaient pas connus comme dangereux... donc, pro-allemands finalement. Mais maintenant, elle n'était

même pas sous la main... Et probablement assez... assez inquiétée elle-même. Je me souviens à ce moment-là de la carte postale de Cécilia. Ils habitent près de l'avenue de la Chasse à Etterbeek et je lui fais assez confiance pour aller en visite jusque là, les voir si ils peuvent m'aider justement à trouver... ils vivent depuis toujours... c'est leur maison là-bas à Etterbeek... voir si dans le quartier ils connaissent des gens, qui nous loueraient une chambre garnie, et une école où on pouvait en toute tranquillité mettre la gamine. Et effectivement, la maman... la maman Gyssels se met en route. Gentiment. Elle est elle-même... elle est de formation une régente et ... donc elle connaît ce milieu et elle connaît la directrice de l'une des écoles qui est vraiment derrière le coin.

Barbara Dickschen : Mais elle sait donc que vous êtes juive, hein ?

Lydia Nemirovsky : Oui ! C'est une ancienne compagne de classe avec laquelle....

Barbara Dickschen : Mais la maman le sait ?

Lydia Nemirovsky : Ah, bien sûr. Seulement je leur dis : «Voilà, donc je suis Nelly Michiels. Y a pas de problème, je vais m'inscrire à la Commune. Donc aux gens chez qui tu cherches donc un kot pour moi, tu leur dis rien, tu ne... leur dis...» Et ça tombe bien parce que j'ai une bonne raison de chercher vite une chambre garnie... voilà ces gens étaient là-bas, or tout le monde sait qu'Ottignies a été bombardé... donc c'est une rescapée du bombardement d'Ottignies. Tout le monde reçoit une partie de la vérité et pas toute. Donc il est tout normal qu'après Pâques on a... on m'a ramenée sur... Et je travaille à Gazelec, ce qui est tout à fait une référence... et donc, bien sûr, vous n'allez pas parler de tout, hein. Et... et ce sont des gens sérieux, finalement. Enfin, je leur fais confiance, c'est une des... des meilleurs choses que j'ai à faire à ce moment-là, me basant sur la... la carte de Cécilia qui m'avait écrit : si tu es en panne, etc. Et, effectivement, madame Gyssels me trouve son ancienne copine qui a fait ses études en même temps qu'elle et où on présente... elle vient avec moi présenter Hélène en disant : «Voilà, elle était avec sa sœur à Ottignies et il faut la mettre...» Elle était en deuxième primaire, à ce moment-là. Et on est reçues très gentiment. Et Hélène joue le jeu comme une grande. Donc alors... ils me trouvent aussi chez des gens qu'ils connaissent de... là dans le quartier... ils trouvent une chambre où il y a de quoi cuisiner et où on peut s'amener à deux aussi avec la même... la même petite histoire : il faut qu'elle retrouve vite quelque chose... un logement parce qu'elle doit aller travailler au Gazelec à Bruxelles. Donc ça tombe bien et effectivement, on se débrouille. On se débrouille même fort bien... on se débrouille même fort bien, c'est-à-dire que finalement j'ai tout juste vingt ans et... je mets Hélène à l'école... je mets... je la laisse à la garderie jusqu'à ce que je revienne le soir du... du Gazelec... en revenant, j'achète ce qu'il y a moyen d'acheter, principalement des légumes, je fais un grand stoemp ou quelque chose de ce goût-là, je mets Hélène au lit, puisque Hélène doit se lever tôt, elle doit être à l'école au moment où je... où je vais travailler. Et... quand j'ai mis Hélène au lit

et qu'elle dort, je m'en vais... je vais me promener, parce que les Gyssels ont dit : «Tu sais, nous, ici, on...» En fait, les Gyssels avaient l'habitude de... de partir à la mer. Ce sont des enseignants, monsieur Gyssels enseigne à l'athénée d'Ixelles et donc ils ont des longs congés, alors quand on avait des congés, on allait normalement à la mer, mais la mer est fermée... c'est le Mur de l'Atlantique et personne n'approche des côtes. Et au lieu de ça... mais ils essaient de faire la même chose dans le quartier, avec d'ailleurs des copains qu'ils retrouvaient d'habitude à... à la mer... ils ont un filet de netball et... il faut imaginer aussi Bruxelles à cette époque-là... c'est-à-dire, en fait, je suis sur la chaussée... sur l'avenue d'Auder... de... l'avenue de la Chasse... elles donnent toutes les deux... l'avenue d'Auderghem et l'avenue de la Chasse donnent dans le carrefour de la Chasse... bon, quand, de là, on allait... nous étions aussi à une époque où on marchait à pied et on savait marcher... quand on avait passé ce qu'on appelait le boulevard Militaire, eh bien, de l'autre côté, à cette époque-là, c'était des champs vagues [sic].

Barbara Dickschen : Là où il y a maintenant le Campus de la Plaine en fait ?

Lydia Nemirovsky : Non. Plus... plus loin. Par rapport à l'ULB, c'est encore plus loin. C'est passé... passé la gare d'Etterbeek, mais passé aussi, encore plus loin... passé la chaussée de Wavre, si vous voyez. Alors oui, c'est passé la chaussée de Wavre et là, entre le boulevard et le... le haut du parc de Woluwe, il y a une énorme plaine, hein, vous n'en voyez plus rien maintenant, c'est tout construit... à l'époque, il n'y avait pas de maisons, y avait rien, y avait des champs ouverts, et pas cultivés, c'était des prairies en somme, assez sablonneuses et... jusqu'au... donc un... un énorme espace vide, ouvert. Alors, comme c'était assez sablonneux, ils plantaient comme... comme si c'était sur une plage, ils plantaient leur net là quelque part, on s'amenait tous ensemble ou à peu près, et y avait de tout... y avait des filles et des garçons de mon âge, y avait les parents... donc y avait des gens entre vingt et cinquante ans... peut-être même plus jeunes que vingt. Et on joue tant qu'il fait clair et tant qu'il ne pleut pas, on joue. J'apprends à jouer au netball, au volley-ball, et c'est très décontracté puisqu'il y a des vieux, y a des jeunes... y en a qui savent, y en a qui ne savent pas, mais ça se fait très gentiment... et finalement c'est une formidable détente, parce que venant du home de Limelette où j'étais en plein air tout le temps, en mouvement tout le temps, le bureau me... me rend plutôt misérable et le soir je m'aère.

Barbara Dickschen : Et... et quel est le travail au bureau en fait ?

Lydia Nemirovsky : Eh bien, c'est un peu... ils ont inventé n'importe quoi à ce moment-là, puisqu'ils savaient rien nous faire faire à Bruxelles. Le travail était là-bas évidemment, mais ils avaient ramené en premier lieu... et finalement, je n'ai rien fait d'autre d'ailleurs... en premier lieu, ils avaient ramené dans des camions tout ce qu'ils avaient retrouvé dans les ruines, y compris tous les linges, tous les... il y avait

énormément de choses : les linges, les vêtements et les affaires personnelles des gens qui étaient quand même restés. Et nous étions priées de les... de les trier, de faire un inventaire et c'était vraiment [rire] un travail qui ne me convenait absolument pas. Je me trompais, je recomptais, je reclassais et je n'en sortais pas.

Barbara Dickschen : Mais vous n'êtes... vous-même, vous n'êtes pas retournée voir...

Lydia Nemirovsky : On est allé...

Barbara Dickschen : ...les lieux après le bombardement ?

Lydia Nemirovsky : Je ne sais plus... je ne sais plus comment j'y suis allée, parce que j'aurais pu y aller par le chemin de fer ou avec le camion du Gazelec, j'y suis retournée, je l'ai vu, c'était désolant. Y avait les murs extérieurs, ils avaient vraiment lancé je ne sais pas combien de projectiles dedans, mais y avait rien... y avait plus rien.

Barbara Dickschen : Ça vous a fait quand même quelque chose, puisque vous êtes restée là quand même...

Lydia Nemirovsky : On était tous très peinés. C'est pas seulement l'objet, le... la maison, mais le site était très, très agréable. Et puis, il y avait... c'était très gai finalement... un des... dans toute ma carrière, c'est l'un des endroits où je me suis bien amusée, en fait. Avoir ses... ses... une vingtaine de gosses et s'occuper d'eux, eh bien, y avait rien de plus amusant. Surtout c'était le côté finalement après l'école, donc s'occuper de ce que... de les laver, de les nourrir, de les faire jouer, de leur faire répéter des choses, c'était... c'était absolument passionnant... enfin c'était un travail de mère de famille très nombreuse, mais c'était rien de plus. Et bon, donc j'apprends à jouer au... au netball, je le fais tous les soirs et comme j'ai vingt ans, ça marche, parce que je... je pense que je ne dormais pas tellement longtemps [rire], mais bon ça avait l'air de me convenir. C'est d'ailleurs l'une des expériences qui m'a ensuite enseigné qu'il n'est pas terrible d'aller travailler, d'avoir ensuite de la marmaille... j'ai continué à faire ça, assez longtemps, pratiquement jusqu'à ma pension... arriver à mettre sur la table le... un souper convenable le soir... datait de cette époque-là et comme j'avais vu que c'était possible, j'ai continué toute ma vie finalement. Chaque fois que j'ai eu des gosses. Donc ma sœur m'a bien servie pour cela, j'ai fait l'expérience. Elle est très sage, la directrice m'en dit beaucoup de bien et effectivement sur base uniquement... parce qu'après ça elle n'a rien appris, peut-être un peu à Tirimont... mais sur base des quelques mois où je lui avais enseigné à lire et à calculer, elle fait haut la main sa... sa deuxième primaire et l'insti... la directrice me dit : «Bon, c'est parfait, c'est une gosse qui travaille bien, elle peut passer certainement en troisième, etc.» Et donc, malheureusement, il y a aussi ensuite les vacances et Hélène doit aller à la garderie chaque fois que je suis au

Gazelec.

Barbara Dickschen : Est-ce que vous allez voir vos parents ensemble ?

Lydia Nemirovsky : Oui. Mais là c'était comme... très... il fallait faire attention, donc je venais le dimanche pour l'après-mi... pour la journée, mais on ne restait pas dormir... Il est clair aussi que à partir du 6 juin, tout le monde étant au courant, l'humeur remontait, on les attendait... c'était le Débarquement et on se demandait combien de temps ça prendra... Et je suis comme d'habitude chez mes parents... je ne venais qu'un jour par semaine et je ne restais pas dormir... et le dimanche 2 septembre, je m'amène avec Hélène comme d'habitude chez mes parents, mais les choses sont dans l'air et papa est collé à sa radio toute la journée et il annonce ce qui se passe. Et à ce moment-là, je fais une crise d'impatience et je dis à mes parents : «Aujourd'hui, je reste dormir.» Et ils n'ont pas... ils n'ont même pas un lit, mais enfin pour Hélène il y avait un petit lit et moi je dormais par terre, hein. Ça... ça... tout ça est une question d'âge et... bon, on me laisse faire, parce qu'ils se rendent bien compte qu'il ne faut pas essayer de... et puis, peut-être est-ce plus dangereux de me laisser refiler sur Etterbeek que de rester là à Boitsfort. Et vers le soir, vers sept ou huit heures du soir, je fais... je... je dis aux parents : «Moi, je descends voir ce qui se passe boulevard du Souverain.» Puisque le boulevard du Souverain était tout de même un début de route. Je descends vers le boulevard et là je suis pas la seule. Il y a des... des gens, mais on est comme des piquets un à un sur le trottoir côté ville. Je ne sais pas si vous voyez... le boulevard du Souverain est assez large, il y a deux ou trois rangées d'arbres à l'époque et donc il y a deux chaussées l'une dans un sens et l'autre vers l'extérieur et donc du côté ville où nous sommes sur les trottoirs, on regarde, on voit de l'autre côté sur la chaussée qui va vers l'extérieur, il y a des gens qui partent. Et ça c'est un... un chose... un... ça avait une impression... ça donnait une impression qu'on n'oublie pas de si tôt. Ce sont des minables. Il n'y a pas de jeunes soldats là-dedans, puisque les jeunes sont probablement au Front de l'Est, ce sont des vieux... entre trente et quarante ans... ils ont l'air complètement démoralisés, ils ont leur vêtement d'uniforme, mais ils n'ont plus ni les insignes... ils ont préféré ne pas les tenir. Ils n'ont pas d'armes, bien sûr. Ils vont par deux ou par trois ou un à un. Beaucoup vont à pied. Y a des charrettes à bras qu'ils ont ramassées... il y a encore beaucoup de charrettes à bras dans Bruxelles à l'époque... ils ont... certains ont une charrette à bras avec un peu de... de leurs bagages probablement. Y en a qui ont un cheval, y en a qui ont un vélo, mais ça a l'air d'être absolument improvisé et en total désordre et surtout ils regardent pas ni à droite, ni à gauche, ils vont. Et les gens en face, tout de même, ils sont encore un peu là et on n'approche pas hein, on reste sur le trottoir et on regarde.

Barbara Dickschen : Personne ne réagit verbalement ?

Lydia Nemirovsky : Et on ne réagit d'aucune manière. On se tait. Et c'est plus

impressionnant que de... que si on avait dit ou crié. Rien. On se tait, on attend qu'ils soient partis. Mais c'est une... une chose qui reste. Aussi on se dit : «Comment on s'est fait posséder par ces gens minables finalement ?» Et on a un peu pitié d'eux finalement. On dit : «Bon, ceux-là sont les... sont les lampistes finalement. Ce sont les misérables parmi eux, hein. Les grands sont déjà partis.» Et le lendemain matin bien sûr, c'est le 3 septembre, c'est le lundi... il n'est pas question de faire quoi que ce soit, je vais en ville, je laisse Hélène avec les parents qui eux n'osent pas encore bouger, je m'en vais dès le matin et je vais rester courir dans Bruxelles deux ou trois jours de cette manière-là, hein. Et tout Bruxelles est dehors, hein.

Barbara Dickschen : C'était comment ?

Lydia Nemirovsky : Y a pas de tram, personne n'est allé travailler, tout Bruxelles est dans la rue... c'était aussi absolument extraordinaire... ils étaient déjà arrivés quelque part par Anderlecht hein, puisqu'ils venaient de... de l'ouest, hein, du sud-ouest. Ils venaient... oh, je ne sais pas d'où ils venaient, mais ça devait être Ath, dans cette ligne-là, hein. M'enfin ils étaient... ils étaient entrés par la Porte d'Anderlecht, ça c'était clair. Et quand il y avait quelque part un camion ou un tank, il était arrêté par la foule. Il y en avait pas tellement, hein. Bruxelles était déclarée ville ouverte, donc il y avait pas de combats à Bruxelles, ce qui rendait en fait la chose plus simple encore. Ils étaient donc... quand ils ont été aux portes de Bruxelles, ils sont entrés et c'était peut-être déjà dimanche soir à l'autre bout, puisque moi j'étais au... à... moi, j'étais à... à chose... à Boitsfort, donc c'était vraiment à l'autre bout de Bruxelles par rapport à Anderlecht. M'enfin, ce qui comptait finalement c'est que on ne faisait pas un pas sans que les gens ne vous fassent leur réflexion et qu'on fasse la sienne et on allait plus loin, des gens qu'on ne connaissait absolument pas... c'est la grande fiesta. Et c'est aussi... c'est extraordinaire... Bon.

Barbara Dickschen : Vous êtes seule tout le temps ?

Lydia Nemirovsky : Je suis seule. Je suis allée en fait sonner à toutes les portes que je cherchais et j'ai trouvé personne. Ou bien ils étaient tous dans la rue ou bien les gens n'étaient pas rentrés. Ce qu'il y avait de Juifs que je cherchais n'étaient pas rentrés, ils étaient... ou bien ils... ils avaient été déportés ou bien ils étaient encore cachés. Parce que, bon, il y en avait qui était cachés beaucoup plus loin. Nous étions à Boitsfort, donc nous étions à Bruxelles. Je ne trouve personne et les deux premiers jours je n'y pense pas et tout doucement ça arrive comme une... un... un... serrement de peur : est-ce que je serais vraiment resté le dernier ?

Barbara Dickschen : La dernière des personnes de toutes les personnes juives...

Lydia Nemirovsky : Qui aurait pu... qui aurait pu se cacher... Et ça devenait une angoisse en réalité. Dès ce moment-là, dès que la joie est partie. La première joie était extraordinaire, mais, ensuite, on a commencé à... à essayer... on a trouvé

personne, mais on en a trouvé ensuite qui étaient revenus, bien sûr.

Barbara Dickschen : Donc du cercle d'amis de vos parents d'avant-guerre ?

Lydia Nemirovsky : Du cercle d'amis, oui. Oui... qu'est-ce que je raconte encore... Mon papa, pareil à lui-même d'ailleurs en cela, me dit pratiquement directement : «Tu sais, si tu veux retourner étudier, tu peux, je suis sûr de trouver du travail.» Parce que il avait... bon, il avait fait du savon au marché noir, mais ça pouvait ne pas continuer. Mais en fait, il avait raison, c'est-à-dire dès mercredi, il va à sa bourse des matières premières, il retrouve les copains et tout le monde lui dit : «Ben, on a tellement besoin de peinture, il y a des usines qui vont se rouvrir et tu trouves une place sans problème», puisque tout ce... tout le monde venait à ce marché et donc il était sûr de retrouver directement du travail convenable. Mais directement, il me dit : «Ecoute, si tu veux démissionner et reprendre tes études, tu peux, n'aie pas peur. On ne va pas manquer d'argent.» Ce qui était fort gentil, évidemment. Et... et effectivement, les gens que je retrouve directement dont les Forbat... les Forbat qui... par qui j'apprends que l'université va évidemment organiser... une session d'examen et que j'ai largement le temps de m'y préparer, parce que moi, j'avais fait... étudié pendant un an mon cours clandestin, mais je n'avais jamais...

Barbara Dickschen : Dû passer d'examens ?

Lydia Nemirovsky : Non, y avait... les autres étaient passés... des examens... avaient été passer des examens au Jury Central, mais moi, entre-temps, j'avais fait l'examen d'institutrice et puis j'avais tout abandonné. Et donc, par les Forbat, j'apprends qu'il y aura une session... qu'il faut s'inscrire et qu'il faut risquer le coup de... de passer. Et alors... je démissionne et je reçois... je vais voir Yves de Brouwer et ça... j'ai démissionné donc quelque part vers le 15 ou le 20 août... 20 septembre ! Et... Yves de Brouwer bien gentiment me dit qu'il me regrette, etc., toutes les politesses d'usage, mais que il comprend et il me donne directement congé pour la fin du mois dans un... un chose de gentillesse. L'histoire qu'il faut raconter, parce que c'est l'effet... l'effet pénible finalement et éternel... en réalité... oui, il faut dire ça comme ça d'ailleurs, à ce moment-là, je reprends... je retourne rue du Sceptre où nous habitions, je reprends des cahiers et des livres qui sont restés là. Et... de prime abord j'ai tout oublié. C'est un blanc complet, à tel point que pour me remettre dans la terminologie et dans les symboles simplement, je reprends des livres de... de l'athénée, de l'enseignement moyen et même là, je dois m'asseoir et d'abord lire pour que ça revienne. C'est vraiment le black-out total. C'est plutôt de la panique aussi. Et alors les parents me disent : «Ecoute, tu sais, si tu allais voir Nick Forbat et si il voulait bien te donner quelques leçons...» Et alors, il se passe avec Nick Forbat une chose absolument extraordinaire, c'est que [rire] Dieu sait quel voisin... y a... ils avaient un truc en fait, monsieur Forbat et les enfants, les trois Forbat, étaient juifs, mais il était séparé de sa femme juive qui était d'ailleurs restée à... en... en Hongrie et il était venu en Belgique avec son ancienne secrétaire qui vivait avec lui. Ils étaient

peut-être même mariés.

Barbara Dickschen : Qui n'était pas juive ?

Lydia Nemirovsky : Qui n'était pas juive. Et il a réussi à déclarer qu'ils étaient un ménage mixte, un mariage mixte, et ainsi ils ont passé la guerre sans trop se cacher. Nick avait fait l'école juive, avait enseigné à l'école juive et il avait fait de la Résistance. M'enfin, ils s'étaient débrouillés pendant la guerre. Moi, je les connaissais bien, parce que j'avais joué comme gosse chez eux et... et c'était de la foutaise parce que la belle-mère en question était plus vieille que Nick de cinq ou six ans. Mais bon, ça avait l'air d'avoir passé. Et dans les premiers jours de la Libération, des voisins charitables les dénoncent comme Hongrois et comme donc ennemis, nation ennemie, et le brave père et Nick, qui est l'aîné, sont mis en prison. Et alors heureusement, et c'est Mady qui vient me dire ça, et heureusement Nick avait fait son doctorat avec le recteur de l'époque, qui était van den Dungen et qui était prof de mécanique chez nous et van den Dungen se précipite sortir Nick et son père de prison. Heureusement qu'il avait fait son doctorat chez van den Dungen. Ça sont les joyusetés de la Libération, c'était pas si simple. Donc... mais entre-temps, je n'ai plus besoin de leçon, j'ai repris pied et je... je réussis les examens.

Barbara Dickschen : Mais justement, à propos des joyusetés de la Libération, est-ce que vous vous souvenez, à part cette histoire-là, cette anecdote avec Nick Forbat, d'autres...

Lydia Nemirovsky : Avec les Forbat, qui est typique.

Barbara Dickschen : ...d'autres abus de ce genre ?

Lydia Nemirovsky : Non. J'en ai pas moi-même vu quoi que ce soit d'autre. [Rire.] C'est assez impressionnant cette histoire des Forbat, parce que, finalement, Nick Forbat s'était fort dévoué d'ailleurs à diverses choses y compris donner les cours clandestins de l'ULB, y compris faire de la Résistance, y compris donner le cours à l'école juive. J'ai autre chose, mais qui était plutôt un sentiment personnel et ça a été extrêmement pénible et curieux... Reine Borms qui avait été ma compagne de classe, dont j'ai parlé au début et qui était la nièce d'Auguste Borms, était tournée au communisme, avait fait de la Résistance, s'était fait prendre et revenait d'un camp de concentration, je ne sais plus lequel, elle était maigre comme une planche et malade bien sûr et ça lui allait très bien d'ailleurs, elle était jolie, elle était très mince alors qu'elle avait toujours été très grosse et elle doit se faire soigner donc... pendant des années d'ailleurs... elle part en Suisse en... à l'époque, c'était la manière de guérir les... les tuberculoses, m'enfin elle en réchappe et elle épouse d'ailleurs à la fin son médecin, qui a vingt ans de plus qu'elle... mais... mais... et qui... co... communiste aussi... mais la chose tragique finalement dans l'histoire, c'est que parmi les meneurs fla... flamingants... que l'on pourchasse, le seul que l'on condamne à mort

et que l'on fusille est l'oncle de Reine Borms, Auguste Borms. Alors... et je le ressens comme une injustice profonde, parce qu'ils ont laissé courir des... des salauds qui avaient vraiment porté les armes, alors qu'Auguste Borms n'avait usé que de sa plume. Bon, ça fait une différence. Et Auguste Borms à l'époque devait avoir dans les quatre-vingts ans. Bon... et... en fait, je le ressens... j'avais tellement entendu parler de l'oncle... alors que Reine, je ne sais pas pourquoi, mais elle n'a pas essayé... peut-être qu'elle ne pouvait pas le protéger, qu'elle n'avait pas la... l'autorité pour protéger son oncle, mais elle n'a pas pu témoigner envers lui. Pour lui. Mais c'était assez dramatique, finalement.

Barbara Dickschen : Et donc vous donc... vous l'avez revue quand elle est revenue des camps ?

Lydia Nemirovsky : Oui.

Barbara Dickschen : Et elle vous a donc parlé de la condition de vie dans les camps ?

Lydia Nemirovsky : Oui, certainement.

Barbara Dickschen : Vous aviez d'autres personnes dans votre cercle d'amis qui...

Lydia Nemirovsky : Qui revenaient ?

Barbara Dickschen : Re... revenaient des camps ?

Lydia Nemirovsky : Oui, oui. C'est-à-dire je vous avais raconté que les trois infirmières se sont fait prendre. Il y avait donc... Marcelle Neirinckx, qui était belge et qui est passée... qu'on a mis à la prison de Saint-Gilles, qui s'est fait rosser d'ailleurs...

Barbara Dickschen : Vous ne m'avez pas expliqué dans quelles conditions elles se sont fait prendre en fait...

Lydia Nemirovsky : Elles se sont fait prendre de la manière la plus bête, c'est-à-dire que elles avaient été cachées par le docteur... par le docteur... mon dieu... Lavand'homme !

Barbara Dickschen : Le docteur ?

Lydia Nemirovsky : Lavand'homme. Qui était un chirurgien que j'ai connu d'ailleurs après la guerre. Mais Lavand'homme les a détachées dans une villa à lui en Ardennes. Mais elles n'ont pas voulu rester, parce qu'elles ne voulaient pas être à charge de qui que ce soit et elles sont rentrées à Bruxelles, soi-disant qu'elles

allaient travailler et que ça allait marcher. Et, bien sûr, on est venu simplement les chercher chez elles à la maison. Donc, il y avait Marcelle Neirinckx... la cousine de maman, Sarah Goldberg, et la... l'amie, l'autre infirmière juive qui était Mania Rotberg. Sarah est morte ??? à Bergen-Belsen d'ailleurs et vraiment au... pratiquement à quelques jours de la Libération de Bergen-Belsen. En fait, elles sont... Alors, chose est revenue, Mania est revenue. Dans un état terrible. Aussi parce qu'elle avait vu mourir Sarah avec laquelle elle... elle avait toujours travaillé. Et... Mania nous a parlé. Elle était d'ailleurs très... très déprimée. Elle était même relativement en bonne forme... enfin, en bonne forme si on peut dire... m'enfin elle tenait debout. Mais elle était profondément... elles avaient été finalement prises assez tard, hein. Elle n'est pas restée très longtemps dans... dans ce camp, mais ils avaient eu... il y avait eu le typhus. Je pense que la plupart étaient mortes du typhus. A Bergen-Belsen. En tout cas, pour... pour Sarah, c'était vrai. Mais Mania nous a beaucoup parlé et faisait aussi une crise de culpabilité d'avoir... d'avoir survécu. C'est-à-dire qu'en fait, elle se demandait pour... comment elle avait pu survivre et que d'autres étaient mortes. C'était très... très pénible.

Barbara Dickschen : Et Marcelle Neirinckx ?

Lydia Nemirovsky : Ma... Mar... Marcelle Neirinckx aussi est revenue très malade, elle avait été très maltraitée à... à Saint-Gilles et elle est morte quelques mois plus tard. Je pense à la fois de démoralisation et des mauvais traitements qu'elle avait subis.

Barbara Dickschen : Elle est morte quelques mois ...

Lydia Nemirovsky : Après... après la guerre.

Barbara Dickschen : Après la Libération... elle est décédée...

Lydia Nemirovsky : Après la Libération.

Barbara Dickschen : Et elle avait subi de mauvais traitements, ça vous saviez que...

Lydia Nemirovsky : Elle avait subi des mauvais traitements. Elle était dans la... du côté des... des prisonniers politiques évidemment, à la prison de Saint-Gilles et ça n'avait pas l'air d'être beaucoup mieux que le camp en tout cas. Donc ça sont les cas où j'ai... que j'ai vus les plus près, puisque ce sont parmi ceux chez qui on est directement allé voir si quelqu'un n'était pas rentré.

Barbara Dickschen : Justement ces histoires-là, est-ce qu'elles vous étonnent...

Lydia Nemirovsky : Non.

Barbara Dickschen : Elles vont au-delà de ce que vous pensiez...

Lydia Nemirovsky : Non, à l'époque, on savait déjà.

Barbara Dickschen : C'est-à-dire quand ces survivants...

Lydia Nemirovsky : Alors on savait déjà... comme je vous avais dit, on savait déjà par Koutchouk ce qu'était le camp de Breendonk et donc on savait que tout était possible dans un camp et Koutchouk n'est pas rentré.

Barbara Dickschen : Koutchouk étant l'ami de la famille qui a été arrêté d'abord...

Lydia Nemirovsky : Une fois. Qui était revenu, qui avait raconté et puis qui a été repris. Donc là, depuis qu'on avait vu Koutchouk, on savait qu'il fallait pas blaguer, que ça pouvait être...

Barbara Dickschen : Mais les histoires d'exterminations massives ne vous ont donc pas étonnée plus que... plus que cela ?

Lydia Nemirovsky : Non. Puisque déjà on a parlé à Mania, elle disait que très peu avaient réchappé, qu'elle était parmi les... les types réchappés, mais que vraiment... les gens mouraient tout le temps autour... autour d'elle. C'était des femmes. C'était un camp de femmes, Bergen-Belsen. Enfin, du moins elle était dans une partie qui était camp de femmes. Je ne sais pas si c'était rien que des femmes, ça je ne sais pas.

Barbara Dickschen : Est-ce que vous avez encore des nouvelles de la famille en Roumanie ?

Lydia Nemirovsky : Non, on a su assez vite aussi que il n'y avait aucun espoir. Puisque là, d'ailleurs je l'ai su... oui, par une autre Bessarabien... Bessarabienne, qui était madame Lipski et dont le... les cousins habitaient dans la même maison que mes grands-parents, donc je l'avais repérée quand j'avais entendu qu'elle s'appelait Lempert... c'était un nom qui m'était connu et en fait madame Lipski... donc elle était mariée à Lipski... et madame Lipski a été la première qui m'a dit très clairement : «Il vaut mieux ne pas y aller. C'est terrible.»

Barbara Dickschen : Et ça c'était quand ? C'était...

Lydia Nemirovsky : Je ne sais plus... je ne sais plus quand c'était, mais, en fait, bon, y avait assez de Bessarabiens, on savait qu'il n'y avait rien à chercher, que là ça avait été absolument la destruction totale. Assez curieusement, en Bessarabie, contrairement à ce qui s'était passé donc à Kichinev, contrairement à ce qui s'était

passé en Roumanie même où les... les Juifs qui étaient un peu débrouillards et qui avaient un peu d'argent parvenaient... les Roumains se laissaient soudoyer. Et donc la partie de la famille qui a été à Bucarest comme mon oncle... Bielotserkovsky et ma... ma grande-tante, sa mère, ont été sauvés par le fait qu'ils... qu'ils ont pu déposer de l'argent en lieu sûr et payer au fur et à mesure leur rachat en somme, leur liberté... dès que les... les Roumains finalement préféraient l'argent à... à la peau des gens.

Barbara Dickschen : Et comment vos parents vivent cela ?

Lydia Nemirovsky : Mais il y a ceci, hein, c'est qu'on se referme sur ces sujets. Il est clair... j'ai entendu cela très clairement dans les dernières années maintenant, parce que chacun se refermait tout seul... on... on ne veut pas parler. C'est trop... ça fait trop mal de parler... ça fait trop mal. On éprouve une certaine... tout le monde éprouve une certaine culpabilité d'avoir survécu, chacun. Au fur et à mesure qu'on découvre combien de gens ne sont pas rentrés d'ailleurs. Et donc on se gêne d'avoir survécu en quelque sorte. Donc on n'en parle pas. Nous savons parfaitement bien que les grands-parents par exemple sont restés à Kichinev, ils n'ont pas été emmenés par les Russes, parce que là c'était une possibilité d'avoir été sauvés, mais nous avons reçu une carte postale, qui datait de la réoccupation par les Roumains, donc nous savions qu'ils étaient restés... donc c'était dit, c'était clair. On n'en parlait pas. A... à cette époque-là, personne... je n'ai jamais entendu à l'époque mon papa dire quoi que ce soit de ses parents. Et donc personne n'en parlait et dans les autres familles non plus. On se retrouvait entre Bessarabiens, bien sûr. La... les cousins, la cousine... la cousine de maman, l'autre... [elle cherche le nom] mon dieu... Raïa [Raïa Cremer], elle est aussi une Raïa comme ma maman, elle vient, on est très heureux de la retrouver, on est très heureux de retrouver les vivants et on ne parle pas des morts. Et nous ne sommes pas les seuls, les autres, les Lituanais qui ont eu de la famille aussi qui a été complètement assassinée, on n'en parle pas, on le sait. C'est... c'est trop pénible. C'est d'ailleurs l'une des questions, c'est que l'on cherche... en réalité, le temps de la guerre, le temps du faux nom, même avant déjà, le temps de l'école juive, c'était pour moi un temps finalement que j'aimais bien, parce que on se retrouvait entre soi avec les mêmes problèmes, avec une certaine franchise. On pouvait parler librement, il y avait pas de réticence. Y a eu un très grand élan d'amitié finalement entre les élèves qui fréquentaient l'école, alors idem à la... à Tirimont, à donc à Limelette. Je suis dans un milieu de scouts, de gens fort dévoués, fort gentils, collaborant bien, étant... avec une bonne... un bon esprit finalement et Yves de Brouwer s'étant chargé [rire] de débarquer les gens qui ne lui convenaient pas, mais on vit... là, je vis une période où étant bien occupée à faire du travail comme j'aime bien et tachant de le faire le mieux possible, je m'occupe de cela et j'ai oblitéré complètement tout le reste. Ma vie... ma vie réelle avait été complètement oblitérée. Il le fallait.

Barbara Dickschen : Est-ce nécessaire afin... oui... c'était nécessaire afin de

pouvoir affronter...

Lydia Nemirovsky : Il le fallait. Mais pour ne pas se couper en parlant tout simplement. Et...

Barbara Dickschen : En fait, il y a une espèce de dédoublement...

Lydia Nemirovsky : Une espèce de dédoublement et d'ailleurs, c'est ce qui fait que quand je reprends mes cahiers et mes livres, je ne sais pas ce qu'il y a dedans, je ne comprends plus. Je dois relire, remémorer des choses banales que je connaissais bien. Et là, je vis parmi des gens qui en fait n'ont aucune... aucun problème de guerre. Et moi-même, je n'en ai pas. Du coup, puisque je vis parmi eux, nous vivons une vie assez agréable, très agréable même, je m'y adonne complètement et à ce point que bon, quand mon père me dit que je peux reprendre les études, je lui dis : «Tu sais, si jamais tu n'as pas de travail, moi je veux bien retourner comme monitrice dans un home d'enfants. Ça me convient comme boulot.» Et alors mon père, avec sagesse, me dit : «Rien du tout ! Tu retournes étudier.» Ce qui me donne d'ailleurs... ce qui me pose problème ensuite, parce que malgré tout dans... ça c'est un mélange de gé... de générosité de papa... mais maman reprend les rennes du pouvoir et elle ne s'est pas rendu compte que j'ai vécu pendant deux ans en me débrouillant. A la fin, avec un budget, en allant acheter ce qui me convenait pour me faire à manger.

Barbara Dickschen : Vous vous occupez de votre sœur... vous vous occupez aussi d'une série d'autres enfants aussi à un certain moment...

Lydia Nemirovsky : Oui et, bon, je suis adulte, j'ai fait en deux ans un pas énorme. J'ai une toute autre mentalité d'ailleurs. J'ai nettoyé pas mal de préjugés que j'avais au départ. J'ai rencontré des gens de tous les milieux et... je suis transformée. Je suis mûre. Mais... et maman me pèse, parce qu'elle... elle me reprend comme sa petite fille de 17 ans et elle me comprend plus du tout, elle a complètement décroché. Moi, je me renferme... l'autre impression, oui. Et d'ailleurs, à ce moment-là, je ne fais que mon travail de... d'université. Je donne un coup de main à la maison mais...

Barbara Dickschen : Vous... vous avez... vous êtes retournée donc vivre avec vos parents dans l'appartement que vous aviez laissé et qui n'avait pas été...

Lydia Nemirovsky : Touché.

Barbara Dickschen : ...touché.

Lydia Nemirovsky : Qui n'a pas été touché. J'ai retrouvé tous mes papiers, tous mes livres.

Barbara Dickschen : Mais vous vous étiez inscrits en tant que Juifs dans le registre communal ?

Lydia Nemirovsky : On était inscrits en tant que Juifs.

Barbara Dickschen : Sous cette adresse ?

Lydia Nemirovsky : Sous cette adresse. Mais personne n'est venu. Y avait très peu de Juifs dans le quartier. C'était pas non plus un quartier... c'était un quartier assez pauvre finalement. Ça datait de l'époque où papa gagnait péniblement et... je pense qu'ils cherchaient par priorité des gens chez qui ils pouvaient aussi ramasser un butin. Et donc le genre de machin que nous habitions, la rue du Sceptre, je ne sais pas si vous... si vous voyez, c'est des Arabes maintenant, c'est des Marocains... mais c'était à peine... c'était du petit peuple belge, mais ce n'était pas... on ne pouvait pas chercher des grandes choses à voler là-dedans. Je crois que ça c'était l'autre raison. Nous avions au-dessus de nous des gens charmants d'ailleurs dont le mari avait été le chauffeur du... du ministre Pierlot, qui était à Londres, et sa femme avait été cuisinière, je ne sais pas dans quelle grosse famille... peut-être aussi chez les Pierlot... et qui, pendant la guerre, n'ayant plus de revenus ni l'un, ni l'autre, ont fait du marché noir. Alors, ils allaient en Ardennes... c'était des Wallons... donc ils allaient dans la famille ramasser des choses à acheter et le train ralentissait, venant donc de la ligne de Namur... notre ligne ici [Ixelles]... venant de la ligne de Namur, nous étions à côté du pont de chemin de fer... de la rue du Sceptre, qui était deux ponts avant la gare... du Quartier Léopold. A la gare du Quartier Léopold y avait des contrôleurs, mais ces gens jetaient des sacs entiers de toutes sortes de provisions qu'ils ramenaient des Ardennes juste avant le pont, donc en fait c'était le même bloc de maisons, où nous étions, qui arrivait jusqu'aux... jusqu'au chemin de fer et il y avait au... une centaine de fraudeurs qui envoyaient leur sac. Et puis ils sortaient par le Quartier Léopold, ils rentraient là et on se reprenait chacun son sac.

Barbara Dickschen : Ah oui...

Lydia Nemirovsky : C'était... et donc, madame Fléron était parmi... parmi eux. Et c'était madame Fléron aussi qui avait dit : «Vous pouvez rentrer... si je vois qu'il y a du danger, je vous mets [rire] un balai au premier étage.»

Barbara Dickschen : Ces gens savaient que vous étiez juifs ?

Lydia Nemirovsky : Ben oui.

Barbara Dickschen : Il y avait encore d'autres personnes dans le quartier qui le savaient ?

Lydia Nemirovsky : Non, justement, puisque nous n'avons pas dû porter l'étoile.

Nous étions Roumains soi-disant et donc on n'a pas dû porter l'étoile. Y avait d'autres Juifs dans le quartier dont certains se sont fait prendre quand même. Des gens, assez curieusement... des gens qui sont restés loger... c'est-à-dire que autant nous n'avons pas... il se peut même qu'on pouvait pas nous dénoncer si on avait voulu, puisque nous n'étions pas là... on ne savait pas où nous étions. Donc... parce que d'autres gens que nous avons connus avant-guerre ont été pris dans le quartier. Mais y avait pas beaucoup de... de Juifs.

Barbara Dickschen : Et justement...

Lydia Nemirovsky : Peut-être deux ou trois familles par... par rue.

Barbara Dickschen : Parmi votre cercle d'amis à vous, ceux que vous avez rencontrés à l'école Cymring, par exemple, ou d'autres...

Lydia Nemirovsky : Il y a eu pas mal qui ont été sauvés dans ceux qui sont venus avec nous à Liège passer l'examen. En particulier Hélène Heller était dans les... dans les gens qui ont passé l'examen d'entrée... l'examen d'instituteur en même temps que moi... il y avait le docteur Max Kunstler. Y en avait d'autres d'ailleurs. Je n'ai pas tous les noms en tête, mais il y a eu relativement... je crois que ça nous a aidés. Les discussions qu'on a eues nous ont aidés à comprendre qu'il fallait d'urgence se cacher et une proportion assez importante s'est cachée. Certainement. Alors voilà.

Barbara Dickschen : Vous les avez retrouvés après-guerre ?

Lydia Nemirovsky : Oui. En fait, Max Kunstler est encore toujours notre médecin [sourire] maintenant.

Barbara Dickschen : Mais est-ce que vous parliez de ce... de la façon dont vous étiez cachés ou était-ce quelque chose dont vous ne... vous ne parliez pas ?

Lydia Nemirovsky : Oh ! il y a parfois des gens à qui j'ai raconté... jamais en détails aussi grands que ce que... que ce que je vous raconte ici.

Barbara Dickschen : Mais après-guerre... je veux dire juste l'après-guerre.

Lydia Nemirovsky : Tout de suite après-guerre... je pense que non pour la même raison... finalement, c'était pénible. Y avait des gens... j'ai entendu Max raconter comment il est... il s'était échappé, puisqu'ils étaient... habitaient en plein Anderlecht, dans un quartier pratiquement purement juif. Mais je l'ai entendu raconter cela il y a pas tellement longtemps. Par contre nous avons... en réalité, j'ai raconté... quelqu'un qui... je ne sais pas si vous l'avez interrogé, il est assez mal en point au point de vue physique maintenant, mais c'est Henri Zunsheim... ce sont des

Juifs allemands... Henri Zunsheim est pratiquement à l'université le premier Juif que je rencontre, parce que nous sommes à la leçon aux exercices de descriptive qui consistent à faire des épures sur des tables, et ça dure toutes des après-midi en fait... ça dure des heures. Et donc quand on a... on a assez de faire son épure, on regarde un peu autour de soi et je me retrouve avec Henri Zunsheim devant moi, qui montre à un voisin un livre de je ne sais plus quel auteur sioniste bien connu sur des... un livre de propagande sioniste manifeste que je connais bien. Et alors son voisin ne réagit pas, il dit qu'il ne connaît pas le livre et moi je lui tape sur l'épaule en disant : «Qu'est-ce que c'est ?» Et alors on s'explique et je lui dis que oui, moi j'étais dans une organisation de jeunesse et on se met à parler. Et en réalité, moi je suis en... en seconde candi, puisque j'ai perdu deux ans et plus et Henri Zunsheim vient d'entrer à l'université et c'est Henri Zunsheim, de cette manière-là, qui m'emmène dans un groupe qui est en train de se former de l'Union des Etudiants Juifs.

Barbara Dickschen : Ah d'accord... on va peut-être encore simplement revenir au fait que... parce que je vous avais interrompue, vous... donc les Forbat vous expliquent que vous pouvez passer un examen afin de pouvoir réintroduire la deuxième candidature à l'université... vous vous préparez à cet examen.

Lydia Nemirovsky : Je me prépare à cet examen.

Barbara Dickschen : Et apparemment...

Lydia Nemirovsky : Et je réussis.

Barbara Dickschen : Vous réussissez, oui.

Lydia Nemirovsky : Et je réussis. Et je réussis à un moment important où nous sommes en même temps en train de nous demander si nous ne sommes vraiment pas rentrés trop vite. C'est l'Offensive von Rundstedt. Nous sommes en plein décembre. Les examens ont lieu donc à la mi-décembre et... et les parents sont en train de se dire : on aurait pu rester à Boitsfort encore quelques semaines. Mais ce n'était pas quelques semaines, c'était trois mois. Et là, on... on était... bon, on n'avait plus envie de retourner se cacher de toute manière. On risquait le coup. On n'a jamais compris... que plus tard combien on avait été en danger, à ???, à l'Offensive. Parce que finalement, il s'en est fallu de peu qu'ils aient retraversé... retraversé la Meuse, hein. Mais on... on continue à vivre.

Barbara Dickschen : Et vous reprenez votre ancienne identité ?

Lydia Nemirovsky : Ah, je l'ai reprise directement. Ah ben, une... une anecdote qu'il est peut-être utile de raconter... c'est que... mais je crois que je l'ai racontée d'ailleurs déjà... c'est que je vais très vite ramener ma fausse carte d'identité en fille sérieuse, je vais chez le commissaire du coin là où nous habitons, là le vrai

logement, et je lui dis : «Je dois vous déclarer, etc.» [Rire.] Et il me fait un grand sermon en disant que je ne dois jamais plus recommencer.

Barbara Dickschen : Ce qui est tout à fait surréaliste.

Lydia Nemirovsky : Un manque d'humour total. Mais alors comme je lui fais des yeux chavirés, il me laisse ma carte d'identité. C'est celle que vous avez vue et c'est la dernière puisqu'en déménageant de Limelette à Etterbeek, j'ai rechangé mon adresse et donc dans la photocopie que vous avez, c'est l'adresse de l'avenue de la Chasse. C'est la dernière adresse à Etterbeek. Voilà. Donc, effectivement, je n'ai... je n'ai pas gardé un moment l'identité ancienne. Et vous voyez ce qui se passe, c'est que d'un côté je cherche de plus en plus les Juifs... d'ailleurs pour vous... d'une part pour voir si ils ont été sauvés ou pas, mais d'autre part parce qu'on a les mêmes... à ce moment-là, on a finalement les mêmes chagrins sur les bras[?]. Après la guerre en fait pour les autres gens c'est fini et nous attendons l'ouverture des camps, qui sont encore toujours fermés. En décembre 44, personne n'est revenu des camps et on a... on est de plus en plus angoissés sans en parler. Mais on se retrouve... on se retrouve en ne parlant que de l'avenir, mais on pense le passé. C'est très complexe. Et alors, disons parmi les étudiants qui sont dans la même année que moi... ils sont très gentils, ils sont très euphoriques et ils sont deux ans plus jeunes que moi et ils n'ont pas vécu comme moi, donc je suis beaucoup plus vieille au point de vue mentalité, j'ai vu beaucoup plus de choses, je suis aussi plus endurcie hein, je sais faire plus de choses, je passe les examens haut la main. Une fois que j'ai repris le... le circuit. Ça va beaucoup mieux, j'ai beaucoup plus de maturité et alors on se retrouve dans les étudiants juifs, on fait l'Union et on s'occupe d'affaires qui ne sont pas négligeables. C'est-à-dire en réalité, beaucoup de parents qui sont revenus n'ont pas d'argent et les Américains par le Joint envoient des aides sous forme y compris de bourses d'études pour les gens qui... qui en ont besoin. Et... ils nous laissent organiser ça par le groupement d'étudiants que nous formons à l'époque et... donc ils... nous faisons même du bon travail, du travail réel.

Barbara Dickschen : Vous faites ça en collaboration avec l'AIVG ?

Lydia Nemirovsky : Je ne sais plus comment ça s'appelait à l'époque. Je pense qu'on est directement en contact, peut-être aussi avec l'AIVG... mais on est en contact directement avec le Joint... qui est-ce que j'avais dans le comité, le premier comité dont je fais partie... il y a là-dedans Georges Schnek, il y a le professeur Flam, il y a Henri Zunsheim, qui est complètement fou... il était déjà complètement fou avant.

Barbara Dickschen : [Rire.] Comment ça, qui est complètement fou ?

Lydia Nemirovsky : Insupportable. Il y a Georges Schnek et Henri Zunsheim. Oh ! je ne sais pas... je ne sais pas citer tout le monde. Alors il y a a... enfin, il y a tout le

chose de l'après-guerre... il y a un type très remarquable qui est... mon dieu... il écrivait dans "Le Soir" d'ailleurs, il habite en Israël et il fait du journalisme... c'est un oubli psychologique de nouveau, parce que il est bien connu...

Barbara Dickschen : Il écrivait... il...

Lydia Nemirovsky : Il écrit... il écrit parfois encore... plus maintenant, je pense.

Barbara Dickschen : C'est pas Cygielman ?

Lydia Nemirovsky : C'est Cygielman, oui. Victor. Bien sûr. Et alors il y a Victor, puis il y a trois garçons qui sont carrément communistes, des militants. Il y a là-dedans un type qui deviendra prof à l'ULB, qui est un chimiste et qui est... de nouveau... c'est de nouveau un oubli psychologique, parce que je vois bien qui c'est... enfin, y en a trois et puis il y a des types qui sont... Victor est tout de même très fort de gauche, d'ailleurs il ira d'abord pendant quelques années en Pologne et puis là il va être guéri de son communisme.

Barbara Dickschen : Ah bon ! Donc il retournera en Pologne d'abord ?

Lydia Nemirovsky : D'abord. Faire du... de la construction... de la construction...

Barbara Dickschen : Communiste.

Lydia Nemirovsky : Communiste. Et quand il est bien dégoûté, il va en Israël. Mais alors dans ce groupe où nous sommes, il y a aussi une fille qui fait l'école du service social et je... je la vois aussi très bien, mais j'ai aussi oublié le nom.

Barbara Dickschen : Ce n'est pas Madeleine Eckstein, non ?

Lydia Nemirovsky : Non. Non, ce n'est pas Madeleine. Madeleine était deux ans plus jeune que moi et donc, à l'époque, elle n'était pas encore... je pense qu'elle n'a pas fait d'études, Madeleine... peut-être... je ne sais pas... non, elle était deux ans plus jeune que moi, Madeleine. Non... non, je ne me rappelle plus du nom. Je vais m'en rappeler. Mais alors ce qui se passe, très typiquement, c'est que nous vivons démocratiquement et nous votons à la majorité et à un certain moment... et, en fait, bon, à un certain moment, Flam a la présidence d'honneur et puis on le pousse un peu sur le côté, on met Georges comme président... Georges est le garçon qu'il est encore maintenant, c'est-à-dire il... il arrange les bidons, il n'est pas très clair, ni très honnête, ni très... ni très cohérent, mais il est souple.

Barbara Dickschen : Il est très souple.

Lydia Nemirovsky : On peut lui marcher un peu sur les pieds quand... quand il ne va pas droit, il se remet en marche droit. Oui. [Rires.]

Barbara Dickschen : Tandis que Léopold Flam...

Lydia Nemirovsky : Léopold Flam est simplement hors de la réalité. Il est insupportable.

Barbara Dickschen : C'est vrai ?

Lydia Nemirovsky : Oui, oui. Il était insupportable et d'abord il se gargarisait, il se croyait très malin. Et alors ce qui se passait avec un garçon comme Victor... il était très remarquable, c'était un gosse intelligent et honnête... c'est-à-dire, malgré tout, il avait le sens des réalités, quand il s'agissait d'être sérieux, malgré qu'en théorie il était communiste. Mais il ne trahissait pas enfin... il ne trahissait pas les choses importantes pour les... pour la théorie, hein. Mais à un certain moment, les communistes vrais, ceux qui sont durs et purs, reçoivent manifestement un... et moi, j'étais aussi dans les sympathisants, mais tièdement, après tout ce que j'avais vu pendant la guerre, je n'y croyais plus non plus en fait.

Barbara Dickschen : Comment ça, après ce que vous avez vu ?

Lydia Nemirovsky : Mais que ça n'avait finalement pas tellement d'importance... que la personnalité humaine avait beaucoup plus d'importance.

Barbara Dickschen : Ah d'accord. Quelqu'un comme monsieur de Brouwer vous avait énormément impressionnée ?

Lydia Nemirovsky : J'avais[?] beaucoup plus d'estime que tous mes... tous mes grandes gueules de théoriciens. Il était vraiment un chic type finalement. Et donc je suis très blasée des grandes théories, hein. Et le résultat est qu'à un certain moment, nos trois vrais communistes dans la... dans le... dans la bande déclarent qu'ils ne sont pas d'accord et qu'ils... qu'ils vont... ils essayent de casser la baraque en fait... de faire...

Barbara Dickschen : Dissension.

Lydia Nemirovsky : De faire une dissension. Et là justement, un type comme Victor, moi-même, d'autres... se tiennent en ce moment avec tout le monde. Zunsheim, qui est nettement de... de droite... et Georges qui... qui marche droit et... et nous les... nous leur disons que s'ils veulent, ils peuvent partir, on se débarrasse d'eux, et ils partent. Et nous restons entre gens qui continuent. Donc nous recevons assez bien de sous d'ailleurs. On faisait une enquête sérieuse pour voir à qui on devait donner les sous et j'avais... je tenais le trésor... je tenais... je tenais la trésorerie. Et alors il

y a eu parfois des... des cas pénibles, dans ce sens que, bon, j'en ai eu une qui était remarquable...

Barbara Dickschen : Une étudiante ?

Lydia Nemirovsky : Une étudiante, mais qui revenait d'un camp. Qui avait d'ailleurs les yeux hagards. Elle n'arrivait pas... probablement qu'elle ne dormait pas la nuit, elle était un peu dans le même état que Mania Rotberg, c'est-à-dire on voyait qu'elle avait souffert et qu'elle n'en pouvait plus et à un certain moment on s'aperçoit... puisque nous lui donnons une bourse... et elle n'étudie pas, ne présente pas d'examen. Et comme elle avait l'air terriblement misérable... donc elle avait l'air d'une fille intéressante finalement... à un certain moment... c'est moi qui lui envoyais les sous, hein... et là la fille qui jouait le rôle de l'enquêteur me dit : «Bon, il faut regarder ce que c'est. Je ne sais pas s'il ne faut pas couper cette bourse.» Et alors je la convoque, elle vient chez moi à la maison et je lui explique : «Ecoute, on doit continuer à te donner une bourse, mais quand est-ce que tu vas passer tes examens ?» Et là, elle fond en larmes et elle m'explique : «Je n'y arrive pas. J'essaie d'étudier, mais impossible, je n'arrive pas à me concentrer.» Et, en fait, elle était fiancée et son fiancé allait terminer les études et, à ce moment-là, elle n'allait plus continuer, elle n'avait plus besoin de la bourse et ça se passerait dans quelques mois et je l'ai couverte... elle était comme ça... et je trouvais... j'avais alors discuté avec les autres et on a dit : «Bon, ben un type qui rate les examens, il ne faut pas nécessairement lui couper directement la bourse. Et on va la...» Effectivement, quelques mois plus tard, elle était mariée et on avait terminé avec le cas.

Barbara Dickschen : Et l'Union... l'Union des Etudiants Juifs de Belgique était fort puissante, en fait, à l'époque, et...

Lydia Nemirovsky : Puissante pas... nous avons une mission que le Joint nous donnait, avec pas mal de fric évidemment.

Barbara Dickschen : Et vous étiez nombreux ? Nombreux étaient les membres de l'Union ou...

Lydia Nemirovsky : Oh ! Tout de même, tout ce qu'il y avait de Juifs... d'étudiants juifs à l'époque. Justement c'était une époque particulière, hein, c'était animé plus ou moins. Et d'ailleurs, y avait... y avait deux phénomènes, c'est qu'on tenait bien la chose : à la fois on tenait le budget, à la fois on en discutait. On discutait des cas de boursiers, les cas douteux, on les discutait entre nous, mais on ne divulguait jamais... J'avais toute une liste de noms à qui j'envoyais tous les mois des sous et je n'ai jamais divulgué aucun nom. Donc ils étaient parmi les autres. Moi, je savais qui était boursier. Et les autres du comité savaient aussi. Donc on avait une certaine... si vous voulez, un certain sens social. On comprenait qu'il faut ne pas mêler les

affaires, mais qu'il fait être tout de même un peu... un peu corrects, etc. Donc... c'était sympa en cela, c'est-à-dire que cela nous convenait bien.

Barbara Dickschen : Et outre cet engagement social, est-ce que vous organisiez d'autres activités ?

Lydia Nemirovsky : Oui, il y avait des... on a fait des... on a fait entre autres choses... on a aussi ramassé un peu de sous nous-mêmes en faisant des... des petites fêtes, des... avec toutes sortes de numéros qu'on faisait. Non, c'était... on faisait nous-mêmes des choses.

Barbara Dickschen : Et tout ça, c'était pour rassembler de l'argent ?

Lydia Nemirovsky : Aussi pour ramasser de l'argent, en fait... mais en fait, on ramassait pas tellement d'argent. En définitive, c'était plutôt aussi une manière de s'amuser et de... de s'organiser. Ce que nous avons bien fait, mais c'était de nouveau avec l'argent du Joint, c'est que il y a eu un camp de vacances avec les... les Juifs français et on est allés dans les Alpes, à Uriage, en... 46. En été 46. Bon, donc c'était assez vivant, on faisait des tas de choses.

Barbara Dickschen : Est-ce que vous organisiez parfois des débats ?

Lydia Nemirovsky : Y avait des débats, y a toutes sortes de choses... pff... oui, pas tellement. En fait, je m'en suis beaucoup occupée jusqu'en 46... oui... et la dernière année, j'ai surtout préparé ma... la fin de mes examens, que j'ai terminé en 47.

Barbara Dickschen : Mais pour vous qui aviez passé votre Jury Central, qui aviez donc quand même normalement un an d'avance, même si vous aviez ???, comment viviez-vous le fait d'avoir perdu deux années ? Est-ce que vous viviez cela comme une "perte" vraiment ou au contraire...

Lydia Nemirovsky : Non, comme je vous dis au moment où... au moment de la Libération... où papa me dit : «Tu peux reprendre tes études», je lui réponds : «Tu sais, il faut pas. C'est pas urgent. J'aime bien le travail que je faisais. Donc tant que tu n'as pas sûrement du travail, moi je veux bien continuer à gagner des sous, à faire ça.» Et alors mon père dit : «Non, pas de blagues.» Mais... en réalité, ça a été, je l'ai ressenti comme positif, c'était vraiment un apprentissage de quelque chose qui était utile au point de vue social, au point de vue des enfants : savoir mener des gosses, c'était vraiment utile, mais je le ressentais comme ça. Finalement, c'est un métier que je voulais bien continuer à faire.

Barbara Dickschen : Mais justement après la guerre, après la Libération, est-ce que vous revoyez Annette ou vous ne la revoyez pas ?

Lydia Nemirovsky : Non, non.

Barbara Dickschen : Elle n'a jamais su que vous étiez non pas Nelly Michiels...

Lydia Nemirovsky : Si, si. Je me suis précipitée pour le dire hein, dès que j'ai pu, dès que je suis rentrée au Gazelec après la Libération, je lui dis honnêtement et elle a été un peu, un peu... en fait, j'étais devenue très amie avec elle et je l'aimais bien, elle m'aimait bien. Mais ça lui a fait un choc et je sais pas, nous avons... et alors, moi-même, c'était la même réaction... je n'ai pas eu le cran, par exemple, de revenir revoir les gens du Gazelec, où j'avais travaillé avec eux, etc... je n'avais pas le... c'est très curieux... c'était vraiment, comme vous dites, une autre personnalité et je me retrouvais dans une autre ambiance, c'était très... très difficile à retrouver. J'ai finalement... y a très peu de gens que j'ai revisités ensuite directement. Quelqu'un que j'ai jamais lâché, c'était Cécilia. C'était une très vieille amie d'avant. Et Suzanne Bocquet, bien sûr. Et Françoise. Donc il y en a quand même beaucoup. Oui, Françoise était... elle était deux ans plus loin que moi à ce moment-là, mais elle était à l'université en physique, donc c'était les mêmes, pratiquement, cours que les maths, hein. Mais... j'ai visité deux-trois fois Vanex, et puis je n'ai plus rien trouvé... elle n'a plus rien trouvé à me dire et moi je n'ai plus... alors que nous étions très copines ces quelques mois où elle a été à Tirimont, mais ensuite je ne sais pas, la vie se dispersait. C'était très compliqué, hein. Très compliqué.

Barbara Dickschen : Vous disiez aussi que votre petite sœur était une petite fille extrêmement sage...

Lydia Nemirovsky : Trop sage.

Barbara Dickschen : C'est ce que je voulais vous demander... est-ce qu'on ne dirait pas trop sage ?

Lydia Nemirovsky : Elle était écrasée évidemment. Surtout après... On avait dû lui dire qu'elle ne devait pas dire son vrai nom, etc. A cet âge-là, ça a donné un choc, c'est-à-dire qu'à la fin, elle ne savait plus ce qu'elle pouvait dire, donc elle ne disait rien. Elle avait coupé toute spontanéité.

Barbara Dickschen : Et quand vous êtes allée la chercher à Beloeil... est-ce qu'elle a... et que vous étiez avec elle à Limelette...

Lydia Nemirovsky : Elle a fait un grand ouf ! Et elle était en fait contente quand elle était chez les parents bien sûr, mais aussi à Tirimont, elle jouait avec les autres. Ça allait. Mais elle était trop sage déjà. C'est-à-dire qu'on lui avait coupé sa... sa spontanéité. Elle a eu... elle est... ça a été très pénible son séjour à Beloeil. Je me disais ceci... si vous voulez l'interroger, il se peut que je la persuade de venir un jour.

Barbara Dickschen : Ce serait intéressant.

Lydia Nemirovsky : Elle n'a probablement... c'est ce qu'elle m'a dit, c'est que elle se souvient de rien. Mais tout le monde dit ça. M'enfin elle pourrait... elle pourrait parler de Beloeil en tout cas et de ce qu'elle se souvient comme gosse de six ans finalement. Elle a eu un terrible choc. Et je pense que c'est surtout Beloeil, où elle a été réellement brutalement maltraitée, bêtement maltraitée.

Barbara Dickschen : Et vos parents se sont rendu compte de cela ?

Lydia Nemirovsky : Pff... je ne sais pas...

Barbara Dickschen : La psychologie enfantine étant ce qu'elle était...

Lydia Nemirovsky : Je pense qu'à l'époque, au point de vue éducation... toutes les notions de psychologie d'enfants sont plus récentes, hein. En réalité, quelqu'un comme le Yves de Brouwer était très à l'avance et le fait qu'il avait pensé amener des gens qui avaient une formation scoutique, qui m'a elle-même beaucoup appris sur la manière justement de... finalement, toutes sortes de choses évidentes mais... par exemple, qu'on prend pas les mouches avec du vinaigre simplement. Donc pour... il vaut mieux persuader les gosses de faire ce qu'on veut qu'ils fassent, que de les menacer pour qu'ils le fassent. Mais c'était très moderne à l'époque.

Barbara Dickschen : Et alors donc en 46, vous arrêtez justement avec l'Union des Etudiants Juifs de Belgique...

Lydia Nemirovsky : Je n'arrête pas, hein. J'ai continué à être copine avec tout le monde et je vais à Uriage en camp de vacances et là je rencontre un tas de gens que je connais encore et je m'amuse très fort. Et puis je prépare mes examens et je suis plus ou moins déjà fiancée avec mon mari.

Barbara Dickschen : Que vous avez rencontré après-guerre ?

Lydia Nemirovsky : Que j'ai rencontré après-guerre. Mais d'une manière en fait [rire]... simplement, il fait des études d'ingénieur pendant que je fais des études de maths et un garçon lui dit... il est... il commence plus tard que moi... lui il commence en 99 [sic] et l'examen d'entrée en... en mars et puis il fait la première quelque part en juillet et puis il fait la seconde en septembre. [Rire.] Il pouvait rattraper, il rattrape.

Barbara Dickschen : Il y avait une possibilité de faire ça quand on avait...

Lydia Nemirovsky : Les années qu'on avait perdues, on les rattrapait. C'est comme ça que je fais la première en décembre et la deuxième en juillet. Mais ce qui se passait avec lui, c'est que lui avait été caché tout autrement, d'ailleurs il l'a raconté ici

aussi. Mais là où il était caché, il pouvait pratiquement pas bouger et tout ce qu'il a fait pendant deux ans, c'est étudier. De sorte que, quand il arrive, il connaît des tas de choses, d'une manière un peu disparate, mais au point de vue maths et des choses pareilles, il était beaucoup plus avancé que les étudiants. Il n'a fait que ça. C'est l'inverse de moi qui [rire] ai tout oublié, réussi à tout oublier... Et... quand il... il arrive, il présente les examens et ça marche. Il présente l'examen d'entrée, trouve ça très facile et ça marche. Et puis il fait les labos et en réalité, un garçon l'envoie chez moi en me disant... en lui disant que moi j'ai un cours... moi, je prenais bien note à cette époque... d'ailleurs déjà avant... pendant les cours, à l'époque, on avait très peu de livres, donc on prenait note et j'avais de très bonnes notes pour un certain cours de descriptive que j'avais alors passé à des tas de types qui avaient la flemme de prendre note... on savait pas prendre note. Et le type envoie mon mari chez moi.

Barbara Dickschen : Envoie votre... votre futur mari. [Rires.]

Lydia Nemirovsky : Mais... la chose amusante, c'est que ma Françoise Laporte qui fait sa dernière année puisqu'elle... elle n'avait pas perdu une année... est élève-assistante. Ça veut dire qu'elle fait... elle aide à faire les labos de physique, puisqu'elle avait fait la physique et elle fait les labos de physique de première et de seconde en polytechnique. Et là mon mari passe parmi les étudiants qui font les labos et elle... elle s'aperçoit... il se mêle avec un autre type et elle remarque ces deux-là comme étant des types très bien. Ils font bien les labos... ils se donnent beaucoup de mal, ils font bien les labos, et puis, en juillet, il passe ses examens. Il fait des très bonnes cotes partout, sauf chez le prof de physique qui est un imbécile. Et comme il n'a pas étudié dans... dans le cours qui courait là, mais qu'il avait étudié dans d'autres livres et que c'est le genre de prof qui ne comprend pas dès qu'on raconte un peu autrement que ce que lui s'attendait à entendre, il attrape un trois sur vingt en physique. Et à ce moment-là... la... la personne qui était en charge... le chargé de cours qui était en charge des labos et Françoise ensemble donnent... lui donnent une très bonne cote pour les labos de manière à ce que la moyenne lui permette de passer. Et donc, ils lui mettent un dix-huit ou un vingt pour les labos et il peut passer. Mais alors elle galope chez moi, Françoise, en disant : «Regarde, il y a un... un étudiant, il est tout à fait dans la lune, il n'a pas compris que le prof ne comprend rien [rire]. Le prof lui a donné trois sur vingt, mais il faut lui dire qu'il doit absolument étudier dans le cours de physique du prof, parce que, là, il comprend quand on lui répond. Quand tu fais d'autres notations ou d'autres explications, le type ne comprend plus.» Et elle avait appris aussi... il avait expliqué à qui voulait l'entendre qu'en... qu'en octobre, il allait passer la deuxième candi. Et alors, j'ai retenu ça. «Mais tu sais», je lui dis, «je ne connais pas ce garçon...» Et il ne faisait qu'étudier évidemment pour... pour avoir le rythme : l'examen d'entrée en mars, juillet première année, octobre deuxième année... il ne faisait qu'étudier. Alors l'autre type me l'envoie chez moi pour emprunter le cours que j'avais. Et à ce moment-là, il s'amène, vient sonner chez moi et, effectivement, je lui prête le cours et puis comme j'ai en mémoire ce que Françoise m'a dit, tout doucement je lui explique. J'étais aussi

au courant des cotes que je ne pouvais pas lui dire, parce que ça Françoise n'avait pas le droit en fait de donner les cotes. Mais je lui dis : «Tu sais, voilà...» Je lui parle de Françoise et je lui dis que, en fait, elle m'a... j'ai entendu parler de lui par Françoise et elle a conseillé que la fois prochaine en... en septembre, octobre, quand il passera sa deuxième année, il faut à tout prix qu'il étudie dans le bouquin [rire], parce que le type comprend rien et lui a donné une très mauvaise cote. Ils ont dû très fort se battre avec lui. Et bon, il... il avale le conseil et je lui mets aussi dans les mains le bouquin, parce qu'il n'en avait pas évidemment et c'est comme ça qu'on fait connaissance. C'est comme ça qu'on ramasse des maris. [Rire.] Avec des cours bien faits.

Barbara Dickschen : Ah zut ! C'est trop tard !

Lydia Nemirovsky : C'est trop tard ! [Rires.]

Barbara Dickschen : Mais ce que je voulais encore vous demander... donc votre mari est juif... dans quelle mesure était-ce ou est-ce important pour vous ?

Lydia Nemirovsky : [Rire.] Alors pour dire les choses comme elles étaient à l'époque, elles n'avaient aucune importance pour moi. Maintenant, et je vois ça encore actuellement, c'était cer... certainement le moindre ennui auprès de maman, pas auprès de papa pour lequel ça n'avait pas d'importance non plus. Mais disons que, de toute manière, je m'attendais à une bataille avec maman. Mais au moins lui amener un Juif, ça me faisait ça de... de souci en moins [rire]. J'ai d'ailleurs... elle a empêché ma sœur Hélène de se marier. Très manifestement.

Barbara Dickschen : Elle est assez tyrannique ?

Lydia Nemirovsky : Elle était tyrannique. Elle était tyrannique. Et elle était... très sûre de... de... que son point de vue était le point de vue juste.

Barbara Dickschen : Est-ce que je me trompe, si j'ai l'impression quand... quand vous parlez de votre mère, que c'était une femme a... amère ?

Lydia Nemirovsky : Elle était peut-être un peu ??? Non. Elle l'est devenue plus après la guerre justement, parce que les parents en Bessarabie avaient été exterminés. Certainement. Certainement. En tout cas, je ne me suis pas précipitée... j'ai longtemps prétendu que c'était un copain parmi des tas d'autres. Pratiquement jusqu'à quelques mois du mariage. Mais ça c'était disons une chose ??? de difficulté psychologique que maman avait probablement. Finalement, nous avons beaucoup mieux vécu la guerre qu'elle, par le fait qu'on courait plus de risques, qu'on menait une vie normale finalement.

Barbara Dickschen : Elle est restée...

Lydia Nemirovsky : Elle était... elle restait à la maison toute la... tout le temps. Donc...

Barbara Dickschen : Et que faisait-elle alors ?

Lydia Nemirovsky : Elle faisait le ménage. Mais c'est papa qui courait acheter des choses, ramener des choses, travailler, etc. Donc il menait aussi une vie plus normale et je pense que ça lui a... c'était beaucoup plus amusant de mener une vie normale.

Barbara Dickschen : Et après-guerre, elle a retrouvé une certaine vie sociale ou...

Lydia Nemirovsky : Elle a retrouvé, oui.

Barbara Dickschen : Parce que c'était quand même une intellectuelle, votre mère ?

Lydia Nemirovsky : Oui, mais elle avait très fort lâché les pédales effectivement. Vous savez, la préoccupation était suffisante pendant la guerre, il y avait suffisamment de choses à faire pour qu'on ne se soit pas tellement occupé psychologiquement. C'était une époque d'ailleurs où de toute manière, on ne s'en occupait pas.

Barbara Dickschen : Et votre sœur justement après-guerre, psychologiquement... elle retrouve facilement son identité ? Elle revient...

Lydia Nemirovsky : Je ne sais pas, je n'ai pas suivi, hein. Je... j'ai d'abord étudié, puis je me suis mariée, je suis partie. Donc je n'ai pas tellement suivi l'évolution de ma sœur à ce moment-là. Je pense qu'elle n'a pas tellement facilement retrouvé la capacité de spontanéité en définitive. Et maman n'était pas facile effectivement. Et j'ai un caractère assez indépendant, hein. Et j'avais pris de l'indépendance pendant ces deux années.

Barbara Dickschen : Est-ce que je peux vous demander si votre mariage était un mariage religieux ou pas du tout ?

Lydia Nemirovsky : Oui [rire], si ça vous fait plaisir. Mon papa était violemment anticatolique dans le sens de la calotte la plus générale, toutes les calottes du monde. Et... une... une allergie primaire à tout ce qui est religieux chez mon papa. Et les parents de David n'auraient pas rêvé d'un mariage civil uniquement. Alors il s'est passé ceci, c'est qu'on a fait le mariage religieux à Anvers chez mes beaux-parents et le mariage civil à Bruxelles.

Barbara Dickschen : Et donc le mariage religieux sans votre famille à vous ?

Lydia Nemirovsky : Non, non, non, non.

Barbara Dickschen : Ah quand même pas !

Lydia Nemirovsky : Il s'est amené... il a fallu un peu le persuader pour qu'il s'amène, que vraiment c'était pas gentil et que... bon... et il s'est amené à Anvers.

Barbara Dickschen : Parce que votre mari était issu d'un... d'un milieu religieux ?

Lydia Nemirovsky : Et mon mari [sourire]... je... j'étais la première, sans le savoir d'ailleurs, à le nourrir de viande non kasher et depuis lors je n'ai pas essayé de faire autre chose d'ailleurs et finalement il s'en foutait, quoi. Je pense que je l'ai libéré. Il n'est pas plus religieux que moi.

Barbara Dickschen : Et est-ce que... qu'est-ce... vous avez eu donc des enfants, est-ce que vous leur avez donné une éducation religieuse quelle qu'elle soit ou... est-ce qu'ils ont une identité juive ? Pour eux, ça a une importance ?

Lydia Nemirovsky : Nous leur avons donné une éducation juive et ils ont été dans une... dans une organisation de jeunesse, etc. Non religieuse. Finalement les enfants ne s'occupent pas tellement de ce que les parents disent, mais observent ce que profondément les parents pensent et imitent ce qu'ils veulent bien imiter. Parce qu'ils n'ont pas envie d'imiter. C'est créer les nouvelles tendances ou les nouvelles... l'évolution finalement, sauf si vous êtes très autoritaire, et encore, si vous êtes très autoritaire, ça casse.

Barbara Dickschen : Oui, oui, oui. Et est-ce que, pour votre fils maintenant, c'est important ? Est-ce qu'il a une identité juive ou est-ce qu'il se sent juif ou est-ce que...

Lydia Nemirovsky : Sans problème. Sans problème et sans complexe. Dans aucun sens. Maintenant, il a épousé une Française.

Barbara Dickschen : Vous voulez dire non juive ?

Lydia Nemirovsky : Oui. Demi-demi-chinoise...

Barbara Dickschen : Oui, donc pas du tout juive. [Rires.]

Lydia Nemirovsky : Elle est quart chinoise et quart vietnamienne.

Barbara Dickschen : C'est encore plus compliqué.

Lydia Nemirovsky : Oui, oui, oui. Elle est demi-française. Donc j'ai... j'ai des petits-enfants qui sont un huitième vietnamien, un huitième chinois, un quart... français et à un demi-juif.

Barbara Dickschen : Ce qui donne de beaux résultats.

Lydia Nemirovsky : Oh ! Humainement raisonnable. Ils choisiront. Ils choisiront après-coup. [Sourire.]

Barbara Dickschen : Est-ce que je peux encore vous demander... parce que donc je sais que vous avez adopté trois enfants qui sont en fait des enfants chi... des Chinois du Vietnam et que... et qui sont en fait des boat-people comme on les appelait avant... et que vous les avez adoptés, il y a une vingtaine d'années de cela...

Lydia Nemirovsky : En 79.

Barbara Dickschen : Comment ces enfants... Ont-ils eu une éducation juive quelle qu'elle soit ou est-ce que cela a de l'importance à leurs yeux ou est-ce que...

Lydia Nemirovsky : Ils sont... nous avons très bien affirmé que nous sommes juifs, ils connaissent notre histoire, ils connaissent... ils savent ce que nous pensons chaque fois qu'il se passe des choses vis-à-vis de notre attache tout de même à Israël et des choses pareilles. Nous n'avons pas dû les fatiguer très fort pour ne... [rire] pour passer au riz et au poulet et au porc quand ils étaient très petits et qu'il fallait les faire manger, ils étaient maigres comme des clous et au bout de quelques semaines, je me suis rendu compte que quand il y avait pas de riz à table, on ne mangeait pas. De sorte que pendant une quinzaine d'années, j'ai fait du riz tous les jours. Ah ben oui ! [Rires.] Le tube digestif est une chose importante dans l'acclimatation des gens et vraiment j'ai commencé à réussir à leur... à les faire manger normalement quand il y avait du riz blanc à table, surtout pas avec de la sauce. Le riz restait bien blanc. Si c'est un gosse de huit ans, de sept ans et de cinq ans, vous ne le changez pas de régime comme ça, surtout qu'ils étaient affamés, maigres comme des clous et il fallait les faire manger. Et à partir du moment où vous ??? par hasard, manger le riz était la chose importante, j'ai fait du riz. [Rires.] D'urgence.

Barbara Dickschen : Mais quinze ans !

Lydia Nemirovsky : Ouille.. je dis quinze ans ? Certainement. Mais ils sont allés... ils sont maintenant depuis quelque chose comme dix ans à Eindhoven, hein. Les grands. Puisqu'ils sont allés à l'université de Eindhoven.

Barbara Dickschen : En Hollande.

Lydia Nemirovsky : En Hollande, puisque mon fils aîné est... est prof à l'université à Eindhoven.

Barbara Dickschen : Professeur de...

Lydia Nemirovsky : De physique. Et... oui, là c'est pas très original. [Rires.] Alors ce qui se passe, c'est que l'une des choses que je vous ai dites, si ça vous intéresse, c'est plutôt une conclusion de l'éducation des gens, c'est que les gens n'écoutent pas ce que vous racontez, mais regardent ce que vous faites en réalité. Ça c'est important. Les gens... les gosses apprennent ce que les parents sont réellement et pas ce que... ce que les... les parents s'affichent être. Et ça c'est important. Ils comprennent le fond des choses, mais pas nécessairement pourquoi vous les sermonnez, ça ils... ils s'en foutent. Les uns comme les autres. De sorte que le fils a très spontanément trouvé... Et d'ailleurs c'est typique, un père qui est avocat et qui dit quelque part tout haut un jour que lui était nul en maths en racontant ça à un copain, qui est-ce qui... dans les oreilles de qui ça rentre ? Mais de ses gosses ! Alors si le papa raconte avec tellement de complaisance qu'il est nul en maths, pourquoi est-ce qu'il faut se fatiguer en maths ? Et on devient nul en maths. Idem quand... quand vous dites : "moi j'étais nul en gymnastique"... bonne affaire, on devient nul en gymnastique. C'est pratique. Y a déjà tellement de choses à faire à l'école, c'est une branche dont on peut se débarrasser. Et à l'inverse comme les parents sont occupés avec des maths, les gosses ont envie de faire de la science. De sorte que j'ai maintenant deux ingénieurs-chimistes, un docteur en... ingénieur docteur en physique... deux ingénieurs-chimistes qui font leur doctorat tous les deux et le troisième qui n'a pas encore terminé, mais qui fait.. une licence en informatique. Ce n'est pas très compliqué. Je n'ai jamais poussé. Peut-être oui, un peu. Peut-être l'une des choses que j'ai un jour dites à ces gosses, dans le choix des branches, s'ils veulent être libres, il faut une branche où on trouve du travail. C'est important. Parce que finalement il est important d'être indépendant. Et deuxièmement comme il arrive aux Chinois comme aux Juifs et là, je vais employer l'argument par exemple de l'analogie de la situation qui est importante, c'est-à-dire que le fait de devoir à un certain moment pour une raison qu'on pouvait pas prévoir, changer de pays, on est beaucoup mieux avec un métier où il ne faut pas connaître nécessairement très bien la langue, mais au contraire avoir un ma... un métier plus technique où on peut s'installer, travailler n'importe où et n'importe quand. Ça c'est mon... ma conviction profonde d'ailleurs. J'ai vu ça avec mon père. Bon, il était chimiste, ingénieur-chimiste et... on se débrouille toujours. On fait éventuellement du savon dans sa cuisine, mais on... on se nourrit et on est indépendant. Et on peut faire du savon dans sa cuisine sans connaître aucune langue. Comme on peut du coup reprendre... quand le travail reprend, on peut reprendre une place d'ingénieur. On a besoin de vous. Alors que j'ai connu des pauvres types qui avaient été avocats, ou chose pareille quelque part en... en Autriche, qui avaient fui et qui arrivaient dans un autre... dans une autre langue, ne pouvaient pas pratiquer leur métier d'avocat.

Barbara Dickschen : Dites-moi madame Nemirovsky, quel est maintenant votre regard... quel est le regard que vous portez sur les événements assez particuliers qui se sont produits dans ces années terribles que sont les années 40 ?

Lydia Nemirovsky : Mais je les regarde avec beaucoup de scepticisme. Toutes les bonnes volontés qui ont dit que c'était la dernière fois ont toujours existé malheureusement et ne sont... ne se sont pas réalisées. L'être humain ne devient pas meilleur. Il devient plus technicien, il développe une culture plus compliquée, mais au point de vue affectif et moral, y a pas... rien de changé. Il a toujours été une bonne brute... toujours été... je dirais même plus que ça : si les Juifs n'ont pas fait de guerre de religion, c'est une chance. Pendant les deux mille ans où ils n'avaient aucun pouvoir temporel et ça les a sauvés d'être des criminels sous prétexte de... de défense du bon dieu ou de.. de croisade en fait. Mais ça les a sauvés... mais... mais quand... malheureusement dès que un être humain... un groupement humain reprend du pouvoir, il attaque, il massacre, il fait des guerres, il fait des guerres d'idéologie et finalement... la seule chose qui a changé c'est qu'au point de vue technique, on parvient encore mieux à massacrer les gens. Evidemment. Et malheureusement nous n'en sommes nulle part au point de vue de la pensée humaine. Il y a beaucoup de primitifs qui pour des raisons... finalement diverses se font embrigader facilement pour aller massacrer d'autres gens. Que ce soit en Afrique ou en Europe, à l'occasion. Je ne crois pas tellement que même la construction européenne nous... nous garantit de quoi que ce soit... qui est cependant... déjà nous a quand même préservé de la guerre pendant maintenant cinquante ans, ce qui est déjà un exploit, mais je crois que fondamentalement l'être humain est pareil. D'ailleurs c'est ce que vous m'avez dit l'autre jour en me disant : "mon dieu ! ce qu'ils sont racistes !" C'est abominable, mais les gens sont racistes. Chaque fois qu'ils le peuvent envers... envers tout le monde. On fait des... dès qu'on nomme un groupe, on nomme des qualités soi-disant qui appartiennent à un groupe. C'est fou ! C'est par définition... mensonger, mais les gens y croient. Un besoin de classer des gens par... par catégories.

Barbara Dickschen : Malheureusement, nous sommes à la fin vraiment de notre cassette, mais je voulais encore vous demander... deux... deux petites questions assez rapidement en fait... justement la relation avec Israël, puisque apparemment votre judéité est assez importante dans la mesure où elle vous a... elle a quand même marqué votre vie... quelle est votre relation à un pays comme Israël où justement la communauté...

Lydia Nemirovsky : Nous avons dans un élan de patriotisme et aussi peut-être de dépit, après la guerre, en 49, nous sommes allés en Israël, mon mari a fait son service militaire et nous sommes revenus...

Barbara Dickschen : Vous êtes allés vivre en Israël ?

Lydia Nemirovsky : On a vécu en Israël, on voulait y rester définitivement et au bout de trois ans... nous sommes partis en novembre 49, il a fait deux ans et demi de service militaire et nous sommes revenus aussitôt que nous avons pu en juillet 52. Et ça a été extrêmement pénible de diverses manières. Y compris tout bêtement la chaleur, les difficultés de vie, et d'ailleurs je vous ai raconté quand même comment j'ai passé la guerre, je n'ai pas souffert de la guerre en Belgique, j'ai finalement été dans les gens qui s'en sont sortis très confortablement, plus que confortablement, c'était plutôt positif. J'ai eu très faim... nous avons tous eu très faim en Israël. A tel point faim et malade que chacun de nos gosses ont séjourné six mois en hôpital. Et en définitive après une maladie que nous avons fait tous les deux, mon mari et moi, nous avons pris rationnellement la décision de rentrer en Belgique où nous avons des possibilités qu'on n'avait pas en Israël. Simplement, on... on se disait probablement à juste titre qu'on ne survivrait pas. Nous étions trop gâtés par le confort de la vie en Occident.

Barbara Dickschen : Et que représentait pour vous Israël ? Le fait d'y être allé... c'est quand même une grande décision ?

Lydia Nemirovsky : Oui, c'était une décision finalement... finalement... idéologique, si vous voulez. En fait finalement pourquoi ne pas y aller, puisqu'il y a Israël et puisque on n'ouvre pas ailleurs, puisque nous sommes fichus de travailler, nous sommes fichus de travailler là-bas. Ce en quoi nous nous trompions, c'est-à-dire on était fichus de travailler, mais on n'était pas fichus de vivre la difficulté de vie. Il faut dire que c'était une époque où il y avait des milliers de gens sous tente qui avaient vécu bien plus dur... des situations bien plus dures que nous n'avons... dont nous n'avons jamais rêvées. Y compris des types qui revenaient de camps de Sibérie ou de camps de concentration, y compris les gens qui revenaient des pays arabes et qui étaient beaucoup plus résistants que nous aux difficultés de vie apparemment et qui n'avaient pas où aller. Nous avions où aller.

Barbara Dickschen : Et que représente le pays maintenant pour vous ?

Lydia Nemirovsky : Ben, déjà à l'époque, on était... ça nous a appris en tout cas... Israël nous a appris à nous défendre en partie. Quand nous sommes revenus, nous avons acquis encore une plus grande maturité dans la défense de la vie quotidienne et du travail que l'on faisait, etc. Nous étions plus endurcis certainement... On aimait bien les gens. L'époque était très différente de ce que Israël est maintenant. J'ai... je connais beaucoup de gens qui en reviennent très... avec beaucoup de regret. Mais à l'époque, c'était sympathique, c'était vraiment le début. On ne voyait que la... par-dessus le marché, le gouvernement de l'époque était des apprentis-sorciers, c'était des types qui n'avaient jamais mené un... un gouvernement, un Etat, y avait très peu d'argent, très peu de devises, c'est pourquoi il y avait très peu à manger. J'ai là développé encore plus une rancune contre les religieux qui imposaient par

exemple... disons avant-guerre, quand mes parents étaient en difficultés financières, ils mangeaient les viandes les moins chères, y compris le porc qui a toujours été une bonne viande pas chère que vous ne pouviez pas trouver en Israël alors que, à l'époque certainement les religieux étaient minoritaires, mais...

Barbara Dickschen : Ils imposaient.

Lydia Nemirovsky : Ils imposaient. C'est-à-dire c'est toujours... Disons, je suis revenue de là avec une rancune antireligieuse réelle. Je... je sais que... et... et je n'étais pas la seule. Je sais que avant Pâque, j'ai un jour très... j'ai... à l'une des Pâques que j'ai vécue en Israël, j'ai... ramené à la maison un paquet de pain que je portais bien en évidence avec ostentation et j'ai été [rire]... je n'ai pas pu le garder, nous n'avions pas de frigo à l'époque et ça moisissait au bout de quelques jours et j'ai eu réellement faim à Pâque. Parce que dans la...

[Fin de la cassette et interruption de la discussion.]

Cinquième entretien – 18 mai 2000

Retour sur le home de Limelette – Début de la carrière (ACEC) – Départ pour Israël (1949)

Barbara Dickschen : Alors, madame Nemirovsky, nous avons eu un petit incident technique la fois dernière, malheureusement : l'interview du... du 10 avril 2000 malheureusement s'est effacée. Et alors, nous devrions recommencer. C'était justement la période de juillet 43 à fin 43... début 44. Vous êtes engagée par le Gazelec, Vie et Lumière... Vie... Air et Lumière, pour travailler dans le home de Limelette... cette période justement où vous travaillez dans le home de Limelette et que votre sœur est à Beloeil... alors, auriez-vous la gentillesse, madame Nemirovsky... je sais que vous êtes revenue rien que pour ça... de nous... de nous réexpliquer en deux-trois mots exactement comment ça s'est passé à Limelette ?

Lydia Nemirovsky : Oui, donc je reprends en... début juillet, un... il n'y a pas encore un contingent d'enfants de ceux qui viendront pendant les... les mois scolaires, mais c'est un camp d'été que la direction donc du Gazelec a organisé également pour les enfants de son personnel. Mais que ce sont en fait des adolescents. Et le camp n'est pas dirigé pendant ce temps-là par le personnel définitif qui viendra en septembre, mais par un groupe de... de chefs scouts qui ont l'habitude... de chefs scouts catholiques, qui ont l'habitude de... de vrais camps scouts. Mais je suis parmi eux avec une autre personne qui est Annette Jonckheer et qui est également engagée comme moi pour toute l'année, définitivement. Annette Jonckheer est assistante sociale, moi je suis prétendue sans profession, donc j'ai un grade de simple monitrice pour la bonne raison que je peux pas faire cas de diplôme... Nous... nous participons en fait à pas mal d'explications, de discours. On fait connaissance avec les chefs scouts en question. Yves de Brouwer nous fait un grand discours expliquant combien il se préoccupe de son personnel qui... de ses ouvriers, de ses employés qui souffrent pendant la guerre et donc il fait ça pour les enfants du personnel, pour un peu améliorer leur santé. Et ce, dit très fièrement. Et effectivement, il a l'air de prendre ça d'une manière très sympathique et très égalitaire, parce que parmi les enfants, il y a des enfants de tous... tous les niveaux de... d'employés et d'ouvriers chez lui. Plutôt selon la santé des enfants. Et il nous dit très fièrement que chez lui il n'y aura jamais de communisme et que si tout le monde faisait comme lui, eh bien, tout irait beaucoup mieux. Ce qui est probablement vrai, parce que il fait ça avec beaucoup de bon sens et de... et

d'intelligence. Nous avons d'abord avec les... les chefs une espèce de camp pour nous-mêmes, une espèce de feu de camp, un soir, au cours duquel on nous donne... à ceux qui n'en ont pas... un totem... à la manière scout. Et donc moi je suis censée en recevoir un, je sors du... du groupe, ils discutent entre eux et je reviens avec un... et on m'annonce que je m'appelle "Lotus énigmatique" [rire]. Ce qui met mon courage dans mes petits souliers, parce que en fait je suis un peu inquiète. C'est Annette Jonckheer qui a proposé, qui est d'ailleurs très active et très... se met très fort en avant, qui a proposé ce totem en expliquant : elle a un petit air oriental ou exotique en tout cas. Et je suis pas tellement tranquille et je me... je me sens un petit peu... et je fais semblant de rien, je remercie pour le totem et je l'ai porté tout le temps. Parce que nous nous appelions à... à Limelette sous les totems. Donc Annette était "Ourson" et moi j'étais "Lotus". [Rire.]

Barbara Dickschen : Et comment avez-vous essayé d'expliquer justement ce petit air oriental ?

Lydia Nemirovsky : Ah ! je n'ai surtout rien expliqué, j'ai pris ça comme une bonne blague, hein. Il fallait... il fallait bien sûr avoir le toupet de ne pas réagir.

Barbara Dickschen : Vous n'aviez pas dit que... que vous étiez... puisque vous aviez un nom flamand, Nelly Michiels...

Lydia Nemirovsky : Rien du tout, je n'ai rien dit. J'ai pris ça à la rigolade et j'avais assez de toupet à l'époque pour ne rien montrer... montrer un... un calme amusé. Bon... je laissais à Annette son... finalement, on donnait souvent des totems bizarres et ça je savais suffisamment des mouvements scouts pour ne pas trop faire attention et surtout pas tomber dans le panneau évidemment. Il se peut qu'Annette cherchait des confidences, mais elle ne les a pas eues. D'aucune manière. Nous allons d'ailleurs plus tard être de bonnes amies et nous allons nous épauler assez convenablement. D'ailleurs, dès le début en fait, ils avaient chacun reçu un groupe d'une dizaine de gosses et moi je... je reçois quelques petits de moins de douze ans qui se sont quand même aussi amenés et qui sont un peu plus jeunes que le reste des gosses. Et... dès le départ, devant la dizaine de petits gosses, je me fais joyeusement [sourire] chahuter par manque d'expérience et d'habitude, puisque je n'ai jamais tenu des gosses de cette manière-là et là, j'ai un solide coup de main d'Annette qui est... elle a beaucoup... est très intelligente et a beaucoup de technique dans une autorité gentille et une autorité moderne en fait, qui fait que les gosses font, en croyant faire ce qu'ils ont envie et... ce qu'elle leur... leur suggère. Et... elle m'enseigne comment ne pas se faire chahuter, en particulier ne pas... qu'on ne voit pas ce que vous pensez et combien vous êtes inquiète et aussi le fait qu'il faut avoir très bien préparé une sortie ou un jeu ou une... En fait, une après-midi à tenir des gosses, ça a l'air... ça doit avoir l'air d'être totalement souple et c'est extrêmement bien préparé et prévu. Prévu aussi les moments où l'enfant n'aura pas la patience de continuer, où il faut changer de disque et avoir assez de réserve pour

faire face. Ou pour faire face aussi aux changements de pluie, beau temps, etc. Et en fait, elle passera d'ailleurs ces... ces deux mois du début à m'avoir montré ce qu'il faut faire, en me consolant et en disant : «Maintenant, tu te fais chahuter, parce que quand on s'est fait chahuter le premier jour, c'est définitivement perdu. Mais tu feras bien attention avec le nouveau contingent.» Et effectivement, j'ai suivi et je ne me suis plus jamais fait chahuter. Donc les conseils étaient bons et elle était en fait une très chic fille. A partir du moment où elle ne s'est plus doutée de moi... ça a marché fort, fort bien. Elle était à la fois efficace, gentille, bonne copine et très bonne professionnelle. J'ai, malgré tout... il se faisait que Annette avait été dans le même groupe scoutique que mon amie Cécilia avec laquelle j'avais passé le Jury Central et je me suis... et comme on prenait, là cet été dans le camp, énormément de photos de tous les côtés... j'ai trouvé utile d'écrire un mot à Cécilia en lui disant que si elle me voit sur des photos, il ne faut surtout pas qu'elle me reconnaisse. Sans plus. Elle a bien enregistré... la lettre et... elle était une fille intelligente... elle m'a répondu à l'ancienne adresse où papa allait voir régulièrement le courrier, elle m'a répondu en deux mots tout aussi neutres qu'elle a compris, qu'elle... et que le jour où je suis... j'ai besoin de quelque chose, je ne dois pas avoir peur de venir chez eux à la maison. Chose que j'ai bien enregistrée, bien sûr, pour le moment venu... Le seul... chose... le seul... la seule difficulté à ce moment-là, c'est que j'ai dû mener Hélène à Beloeil dès le début juillet, puisque je commençais à être occupée plein temps et qu'elle ne pouvait pas venir chez nous. Elle était là comme enfant du Gazelec, sous le faux nom, étant déclarée être ma sœur. Et je vis, ayant déjà une certaine... sur ce qu'on faisait dans ce genre de... de camp de vacances ou de homes d'enfants, j'ai directement senti que le machin n'était pas des plus... des plus fréquentables, mais je n'avais pas d'autre issue à ce moment-là. Donc j'ai dû laisser ma sœur et j'allais la visiter de temps en temps... quand j'avais congé. Le premier groupe... le premier groupe scolaire, donc de gosses entre quatre et douze ans... peut-être même quatorze ans... donc l'école gardienne et primaire, s'est amené en septembre et devait rester jusqu'en décembre. Nous étions équipés pour les recevoir : il y avait une directrice, une sous-directrice... qui était en fait un peu la remplaçante de tous les cas, donc qui pouvait à la fois remplacer la directrice, remplacer les institutrices, nous-mêmes et l'infirmière même aussi. Et donc ça, c'était une deuxième personne. Il y avait une infirmière, il y avait deux institutrices pour deux groupes, garçons et filles ensemble, et les grands donc chez l'une des institutrices... donc les... les trois dernières années de l'école primaire... et les deux... les trois premières années chez l'autre institutrice dans une autre classe. C'était des classes qui étaient faisables, puisque dans chaque classe il y avait pas plus de vingt-cinq gosses et ces institutrices avaient été choisies pour leur habitude de travailler finalement dans des écoles de villages où c'était souvent le cas et où donc l'institutrice avait des fichiers et des moyens de faire travailler les enfants seuls pendant qu'elle s'occupait d'autres enfants. Nous deux, Annette et moi, nous avons chacun... chacune une... un dortoir. Il y avait deux dortoirs d'à peu près vingt-cinq enfants chacun, au maximum vingt-cinq enfants et cha... et j'avais moi le dortoir des filles, Annette le dortoir des garçons et ça marchait fort bien. Le... le... nous avons organisé d'ailleurs le départ

et le départ le premier jour consistait à leur donner des uniformes aux enfants donc, les faire passer à la douche, leur donner des uniformes... puisqu'à Tirimont nous avions, pour les enfants comme pour nous-mêmes, des uniformes que moi je m'empressais de garder aussi pour aller à Bruxelles, parce que ça me donnait une confirmation de mon identité. D'ailleurs, quand j'allais à Bruxelles, en particulier pour visiter mes parents, je prenais le train dans une petite gare qui était une... où il fallait arrêter le train, l'omnibus, qui était Le Buston, donc qui était plus loin qu'Ottignies et mes parents habitant à Boitsfort, je m'arrêtais à la gare de Boitsfort. Donc, je ne passais dans aucune gare où il y aurait pu y avoir de contrôles, c'était vraiment les gares les plus tranquilles du monde.

Barbara Dickschen : Donc vous ne vous êtes jamais fait contrôler de cette façon-là ?

Lydia Nemirovsky : Il n'y a jamais eu de contrôles dans ce train à ce moment-là... à cette époque-là, à cet endroit-là. Les contrôles se faisaient peut-être à Ottignies, ça je n'en sais rien, mais en tout cas au Quartier Léopold, où je n'arrivais jamais. Donc ça, je ne me risquais jamais. Donc, à ce point de vue-là, c'était très pratique. Donc le premier jour, les deux ou trois premiers jours, s'il fallait, on changeait. On mettait les gosses dans un groupe et dans une chambre et on les passait dans une autre chambre. Entre les deux, on les changeait de vêtements et on leur mettait à tous, qu'ils aient eu ou non des lentes et des poux, on leur mettait à tous un produit que la... que l'Œuvre Nationale de l'Enfance nous fournissait contre les poux, qui était... qui faisait assez bien... qui nous démangeait assez bien les mains, c'est-à-dire ça nous abîmait assez bien les mains. Nous mettions le produit à tous les enfants de manière à ne pas faire de différence et qu'il n'y ait pas... qu'ils ne commencent pas des réflexions entre enfants sur le fait qu'un tel en avait et un tel n'en avait pas. Donc ils avaient tous une espèce de bonnet sur la tête qui restait vingt-quatre heures. Donc on leur expliquait qu'ils devaient garder ce bonnet vingt-quatre heures, ce qu'ils faisaient très gentiment. Après les vingt-quatre heures, on lavait tous les cheveux. Mais... de cette manière-là, quitte à reprendre un ou deux enfants qui avaient vraiment beaucoup de lentes très... très persistantes, nous étions débarrassés des poux dans le... dans le home tout entier, étant donné que les vêtements des enfants avaient été mis dans leurs valises et mis au grenier et qu'ils avaient des... des vêtements propres aussi. Et nous étions très fières du résultat. Cela était fait chaque fois avec toutes les équipes disponibles. Tout le monde s'y mettait, parce qu'on ne laissait... on laissait entrer les enfants qui étaient prêts dans la salle suivante et il fallait chaque fois se débrouiller... je ne sais pas en fait comment on y parvenait... peut-être qu'on a dû attendre que tous les enfants soient prêts pour leur donner à manger... je ne sais plus... mais en tout cas... ou alors autrement... je ne sais pas comment... comment nous arrivions, mais en tout cas ils n'avaient pas de contact avec les précédents tant qu'ils n'étaient pas désinfectés. Je raconte ça parce que, bon, c'était très bien, nous n'avions plus d'ennuis avec ce problème et nous en étions très fières, parce qu'on avait longuement discuté sur la manière de

s'organiser, les locaux et tout le bazar et... il y avait manifestement beaucoup de bonne volonté qui faisait... Et donc le... le... le home a démarré très gentiment, très bien. Chacun savait ce qu'il devait faire et... et on... on organisait les jeux, on faisait tout ce qu'il fallait. Donc ça paraissait très... très heureux comme situation et... malheureusement, tout d'un coup, la première institutrice... celle des grands... tombe malade. Non seulement elle tombe malade, mais elle a une maladie d'enfants très contagieuse... je ne sais plus laquelle, je pense que ça devait être la scarlatine ou quelque chose comme ça... mais où il y avait même légalement une quarantaine imposée par la loi et donc elle est rentrée chez elle avec... je pense que cela devait être une scarlatine parce que cela devait être assez sérieux pour être interdite légalement de séjour parmi d'autres enfants. Et... nous n'avions plus qu'une institutrice. On y a fait face. D'abord, il y avait la remplaçante, la sous-directrice, et donc on s'en est pas trop fait. Ce qui s'est passé en fait, c'est que cette fin d'année 43 a connu un hiver très précoce, peut-être un peu comme cette année en réalité. Mais plus... plus précoce et plus froid parce que c'était aussi une période d'hivers très froids. Donc déjà en novembre, beaucoup de neige était tombée d'un coup, or à l'époque les... les peu... le peu de camions ou de voitures qui fonctionnaient, fonctionnaient avec une espèce de gaz pour lequel elles n'étaient pas faites et donc elles fonctionnaient de toute manière difficilement. Il y en avait très peu et à l'époque les routes étaient ce qu'elles étaient, ça veut dire de vraies routes de campagne. Il faut voir les choses comme on les voyait à l'époque : aller jusqu'à Genval pouvait être un lieu de vacances à partir de Bruxelles où on allait pour quinze jours sans bouger. Et à la fois, les routes étaient des vieilles routes, y en avait peu, on passait les villages, etc. Mais alors, en plein hiver, donc en pleine neige et avec des voitures qui marchaient difficilement, il y a eu un blocage de la route et le camion du Gazelec qui avait l'habitude de venir au moins une fois par semaine nous apporter toutes sortes, y compris parfois un visiteur de Bruxelles et parfois des ... des réserves et en fait toutes sortes de choses...

Barbara Dickschen : Du courrier...

Lydia Nemirovsky : Du courrier, des réserves, tout ce qu'il fallait... n'a pas pu venir, ils ont téléphoné en disant qu'il ne venait pas et on leur a dit que tout va bien, qu'ils doivent pas s'en faire et en même temps, étant donné aussi le froid subit, plusieurs enfants devaient être enrhumés ou grippés ou en tout cas plusieurs enfants avaient abouti à l'infirmerie. Avec des bobos plus ou moins importants, mais en tout cas, ils étaient isolés des autres pour ne pas transmettre la... la contagion... La suivante qui s'est enfermée était la directrice en prétendant qu'elle était malade aussi sans spécifier de quoi et elle s'est enfermée dans son bureau quitte ensuite à se déplacer et rester à l'infirmerie. La troisième qui également déclara forfait était la fameuse remplaçante-sous-directrice qui se déclara aussi malade et nous n'y fîmes pas trop attention comprenant que ça pouvait très bien être et que tout cela était plus ou moins grippé et l'institutrice qui restait avait deux classes, ce qui était trop. Alors, nous avons commencé à la remplacer dans l'une ou l'autre classe à tour de rôle,

Annette et moi. Et... ça a commen... continué à marcher finalement. Le froid était... était grand, mais nous continuions à tout faire, y compris les jeux et tout ce qu'il fallait faire. Mais, à un certain moment, la deuxième institutrice dont j'ai toujours soupçonné que simplement elle en avait assez ou que elle comprenait quelque chose, mais en tout cas elle n'avait manifestement pas envie de rester, peut-être aussi parce qu'elle avait une charge pédagogique trop grande sur les grands. Malgré que nous la remplacions dans la classe, c'est elle qui avait la charge pédagogique et elle n'était pas contente. Effectivement, ça lui faisait cinquante enfants et six classes. C'était lourd. En tout cas, elle s'est déclarée malade sans trop de... d'explication et elle est rentrée chez elle aussi. Alors là nous étions, Annette et moi, les deux seules valides debout et qui continuaient à travailler. Nous n'avons pas perdu le nord, nous nous sommes organisées. En fait, l'habitude était de toute manière quand on avait mis les enfants au lit, de se réunir dans le bureau en bas où on faisait les plans pour le lendemain. Dans le temps, on le faisait tous ensemble. Il ne restait... il ne restait que nous deux, nous le faisons à nous deux. On planifiait le lendemain, on se partageait la besogne, on préparait les jeux et on faisait tout le mieux possible, y compris la pédagogie, ce qu'on en pouvait. En tout cas, on s'occupait de faire lire les enfants et de raconter des histoires, enfin de les occuper à l'école aussi. Et finalement, au début, ça nous a paru amusant, c'était un... un chose... c'était du sport finalement d'essayer de réussir à deux ce que l'on aurait dû être six à faire. Evidemment, y a des choses dont on ne s'occupait pas, par exemple le bureau, mais ça on s'en foutait, c'était absolument pas notre... notre besogne. Et peut-être qu'on n'a plus tellement réparé de chaussettes parce que, le soir, on était censées recoudre les boutons, réparer les chaussettes. Ah oui ! Et c'était des chaussettes de laine à l'époque hein, donc elles se trouaient facilement. Et nous avons en fait une journée qui consistait le matin à lever les gosses, à les laver, à les aider à se laver les grands et à laver les petits. Ensuite pendant que les gosses étaient à l'école, on faisait les lits avec des gosses. Donc on faisait vingt-cinq lits chacune, mais avec un deuxième à côté de nous qui était un gosse qui nous aidait, un grand gosse qui nous aidait. A tour de rôle, chaque fois un autre, pour qu'il ne rate pas trop l'école. Ici maintenant, on laissait le faisage de lits à deux gosses, donc à quatre gosses en tout. Et nous-mêmes, nous reprenions la classe après le déjeuner et... l'après-midi, on faisait les jeux comme d'habitude, nous mangions aussi toujours avec les enfants et on les servait à manger. Donc, en fait, nous étions debout à peu près entre six heures et demi du matin en levant... les enfants étant levés à sept heures... et jusqu'à dix heures du soir parce que, là, on préparait le lendemain nous deux et on... on réparait éventuellement les... je crois qu'on n'a plus beaucoup fait la réparation... les réparations.

Barbara Dickschen : Ça a duré combien de temps environ cette période ? Ou ça a commencé... c'était en hiver déjà, un hiver précoce, hein ?

Lydia Nemirovsky : Oh ! avant la mi-dé... novembre. Vers le 15 novembre, je pense.

Barbara Dickschen : D'accord.

Lydia Nemirovsky : Je ne sais plus la date exacte. On pourrait quelque part, dans un institut météorologique [sourire] se renseigner parce que ça a été bien... il y a eu un... une vague de froid et directement assez bien de neige.

Barbara Dickschen : De chutes de neige importantes.

Lydia Nemirovsky : C'était un phénomène bien... bien clair. Et puis, on était effectivement assez occupées, c'est-à-dire qu'on ne pensait à rien. Le soir, après avoir discuté de ce qu'on faisait le lendemain, on passait encore à la douche à nous deux parce qu'on était sales après la journée et on allait dormir. Chacune sagement. On n'avait pas le temps de parler de beaucoup de choses, on était de plus en plus bonnes copines parce qu'on s'entraidait finalement assez bien et finalement Arl... Annette était une... un très bon gosse. Elle avait... un ou deux ans de plus que moi puisqu'elle avait déjà son diplôme de... d'assistante sociale et elle était un... une très bonne fille. Finalement, très coopérative et apparemment moi j'étais... je... je la prenais très au sérieux, elle était bien, elle m'avait beaucoup dépannée et bien enseigné ce que je devais faire et donc ça marchait du tonnerre en fait. Nous étions contentes et on s'amusait même assez... assez bien. De ces dames dans l'infirmerie, on n'entendait plus rien.

Barbara Dickschen : Vous n'aviez plus de contact avec elles ?

Lydia Nemirovsky : On ne les voyait plus. D'abord on n'avait pas le temps de... de faire des contacts. Elles auraient dû descendre au moment où nous étions libres sans les gosses, en train de préparer le plan du lendemain, elles ne le faisaient pas. Et parfois, nous les avons vues le soir en train de fouiller : il y avait en bas... à part les douches pour le personnel, il y avait aussi un garde-manger donc au sous-sol et parfois on les voyait fouiller dans les réserves de nourriture puisqu'elles se f... elles se prenaient à manger forcément. Mais on ne les voyait pas. Et cela a marché jusque un peu avant la Noël, je ne sais pas non plus combien de temps, mais en tout cas le... le home devait fonctionner jusqu'à la veille de la Noël comme les... les...

Barbara Dickschen : Les vacances.

Lydia Nemirovsky : Les vacances, juste avant les vacances officielles, les vacances de Noël officielles et c'était peut-être huit ou dix jours avant... que subitement, en me levant le matin, je vais à la toilette sur mon étage... j'habitais au deuxième étage, Annette était au premier et... il y avait à part nous le personnel des cuisines, donc le mari de la femme et une jeune fille de seize ans qui nettoyait...

Barbara Dickschen : Qui était leur fille...

Lydia Nemirovsky : Qui était leur fille. Et la femme et la fille faisaient l'entretien de la maison et le mari faisait la cuisine, fort bien d'ailleurs, parce qu'il était un ancien cuisinier en chef dans une... dans un sanatorium, comme il y en avait beaucoup à l'époque.

Barbara Dickschen : Donc il avait appris à cuisiner de façon...

Lydia Nemirovsky : De façon nourrissante, légère et saine, etc. Et c'était vraiment de la très bonne nourriture, c'était très bon ce qu'il faisait. Et je... je m'en vais à la toilette et je n'ai pas le temps de fermer la porte de la toilette, je tombe dans... évanouie et j'ai le temps de crier pour appeler et je ne sais pas comment et qui a entendu, en tout cas, j'ai vu arriver tout de même ensuite Annette, la jeune fille et peut-être les parents et ils m'ont ramenée dans la chambre, ils m'ont remise au lit, on a pris ma température et on a vu que je faisais assez bien de fièvre et ils m'ont laissée dormir. J'étais d'ailleurs complètement vidée, je faisais effectivement quelque chose qui devait être une bonne grippe plus une très grosse fatigue.

Barbara Dickschen : Ça faisait d... déjà plus d'un mois que vous travailliez à deux ?

Lydia Nemirovsky : A deux. Oui. Oui, ça faisait plus d'un mois et on avait bien ???, mais bon, il se peut que c'était aussi la grippe simplement que je faisais et sur une très grosse fatigue. Eh bien, à ce moment-là, étant dans le lit en n'entendant plus rien, sauf qu'on m'amenait les repas... la petite jeune fille donc... la petite servante m'amenait les repas... Annette rentre en coup de vent un matin dans ma chambre, donc quand elle est levée, à six ou six heures et demi, et elle me dit : «La police est là !» Sourire jusqu'aux oreilles, elle referme la porte et refout le camp. Moi, dans mes petits souliers, mais alors dans ce qu'on appelle mes petits souliers et de nouveau je me cache sous le... je tire la couverture sous le nez... de toute manière, je grelottais de froid aussi et j'attends le sort en préparant plus ou moins au toupet que je devais avoir et à ce que je devais prévoir. Je suis très... plus qu'inquiète, j'ai vraiment la trouille de ma vie. Au lieu de la police, à peu près une demi-heure plus tard, je vois arriver l'une des infirmières du Gazelec et l'une des amies... et c'est l'une des amies de ma... donc de ma tante Sarah, l'infirmière qui avait trouvé pour moi d'ailleurs le travail que j'avais à ce moment-là... et... Vanex, qui est l'infirmière, est au courant... me connaît, est au courant de la situation et elle rentre aussi toute souriante en me disant : «N'aie pas peur, c'est... [rire] c'est Yves de Brouwer qui est monté sur ses grands chevaux et qui amène le commissaire de police, mais c'est pas pour toi, c'est pour les gens de l'infirmerie.» Bon, j'ai compris et je suis très contente en fait. Je bénis la Vanex et le fait qu'elle a eu la gentillesse de passer en coup de vent et elle me dit, elle me souffle : «Je ne reste pas et on ne se connaît pas, hein.»

Barbara Dickschen : Ah oui ?

Lydia Nemirovsky : Ah ben oui. Et je dis : «Bon, mais...» Elle savait que j'existais là-dedans.

Barbara Dickschen : Mais alors, le commissaire de police était venu non pas pour vous, mais pour les dames de l'infirmierie ?

Lydia Nemirovsky : Les dames de l'infirmierie, oui.

Barbara Dickschen : Comme on va les appeler.

Lydia Nemirovsky : Eh bien... et ce qui se passe, c'est qu'en réalité nous étions des braves filles très jeunes en fait.

Barbara Dickschen : Et très naïves. [Rire.]

Lydia Nemirovsky : Et très naïves. Moi, j'avais tout juste vingt ans et Annette avait vingt-deux ans. J'avais tout juste vingt ans et comme on était à l'époque, très ign... ignorantes des... de divers faits de la vie un peu particuliers... en tout cas, il s'est avéré que ces dames étaient lesbiennes... en tout cas l'une était lesbienne, elle avait embobiné les autres probablement... comme c'était très fréquemment le cas dans les milieux de gens qui vivaient en communauté fermée et comme les infirmières à l'époque qui étaient internes et dans des conditions difficiles finalement et donc... et qui trouvaient pas à se faire une famille ou une vie privée, donc c'était des cas très fréquents en fait. Et comme Vanex m'a expliqué, qui a longuement discuté la situation avec moi, en fait c'était l'affaire privée de ces... de ces gens qui étaient adultes si ce n'est, et c'est ça qui avait permis à Yves de Brouwer d'amener le commissaire de police, c'est que elles avaient fait cela dans l'infirmierie, elles vivaient en fait en présence de gosses malades qui donc pouvaient être témoins de la situation et de la petite servante qui n'avait que seize ans et donc elles avaient fait cela d'une manière indélicate en présence de mineurs et cela c'était une raison pour... qui pouvait les... les considérer comme responsables et comme ayant fait un délit en fait. C'était le seul délit qu'elles avaient fait, pour le reste elles avaient bu tout l'alcool et utilisé tout l'éther et toutes les drogues qu'elles ont pu trouver dans l'infirmierie. Oui, c'était assez minable. C'était finalement vraiment des pauvres filles.

Barbara Dickschen : Elles vous avaient aussi finalement tout à fait laissé tomber en fait. Il y avait négligence grave de leur part.

Lydia Nemirovsky : Oui, mais disons que cela c'était...

Barbara Dickschen : Pas une raison pour appeler la police.

Lydia Nemirovsky : Ce n'était pas une raison. C'était une raison pour leur donner un préavis quand même, c'était pas une raison pour amener un commissaire de

police. Le commissaire de police était un geste typique de Yves de Brouwer qui n'était... qui ne perdait pas son temps et qui employait d'habitude les plus grands moyens possibles. Ce qui lui a permis d'ailleurs de les mettre dehors sur le champ, de manière à couper dans le... C'était en fait les parents de la jeune servante, donc les deux... notre cuisinier et sa femme, qui ont téléphoné à Bruxelles pour dénoncer ce qui se passait. Qui eux étaient adultes. Comme leur fille leur avait raconté ce qu'elle voyait, ils avaient compris ce qui se passait et ils avaient prévenu. Et d'autre part, ils étaient indignés parce que... elles nous laissaient faire tout le travail, elles voyaient... ces gens voyaient très bien que nous étions débordées et ils ont raconté les choses très exactement à Yves de Brouwer puisqu'il était informé et qu'il n'a pas fait ni deux, ni trois, il a mis de l'ordre dans la... dans la maison. Ils nous ont d'ailleurs interrogées. En fait, il a fait passer tout le monde devant le commissaire en nous demandant ce que... ce que nous avons vu, ce que nous pouvions témoigner. Et nous étions de bonnes cruches et on a honnêtement dit qu'on... qu'on ne savait rien, mais qu'on... que d'ailleurs il fallait comprendre, nous n'avions même pas tellement le temps de parler [sourire], on était occupées de six heures du matin à six heures du soir en réalité. Sans arrêt. Ce qui est difficile. Aussi le manger, hein.

Barbara Dickschen : Quoi, vous... vous vous arrêtez pour manger, mais vous deviez manger avec les petits et faire en sorte...

Lydia Nemirovsky : Ben, on mangeait avec les petits et nous donnions à manger aux petits.

Barbara Dickschen : C'est cela. Voilà.

Lydia Nemirovsky : La... la servante amenait la soupière sur la table et nous distribuions, ce qui faisait qu'on distribuait d'une manière sensée, c'est-à-dire ne pas noyer les petits dans un trop de soupe, etc. Et demander à chacun : quand un grand voulait une deuxième assiette, il en recevait, etc. Donc c'était à la tête du client et selon ce qu'il voulait. Idem avec la viande et les patates et les légumes. De sorte que c'était plus personnalisé. On s'occupait d'ailleurs des petits.

Barbara Dickschen : Ils avaient quel âge en fait les enfants à Limelette ?

Lydia Nemirovsky : En somme donc... à cette époque-là, dans ce premier contingent, le plus petit... c'était le seul... il était là avec son frère, mais il avait quatre ans.

Barbara Dickschen : Ouh là là !

Lydia Nemirovsky : Et il s'appelait Ide. Le nom de famille était Ide. Ce qui est un nom qui existe à la Côte. Il venait de Blankenberge et il parlait un délicieux West-Vlaams.

Barbara Dickschen : Dont on ne comprend rien.

Lydia Nemirovsky : Dont on finit par comprendre parce que j'en avais quelques-uns qui parlaient West-Vlaams et d'ailleurs à mes dépens parce que le jour où il est... il s'est amené, ils étaient très sagement en rang tous par ordre de taille, donc il était tout devant et à un certain moment, j'ai vu ce gosse me dire très poliment : «Ik moet naar bachten. Ik moet naar bachten.» Et il répétait de plus en plus fort. Et moi, je demandais : «Wat wil je ?» Et il répondait : «Ik moet etc.» Et alors, deux grandes filles derrière lui se sont approchées de moi et elles m'ont dit, tout aussi en West-Vlaams : «Hij moet naar bachten.» [Rire.] Et puis... et puis... vous ne savez pas non plus ?

Barbara Dickschen : Non.

Lydia Nemirovsky : Ben, moi j'ai retenu. Et puis... heureusement pour lui, il s'est mis à danser, à danser en repliant ses jambes l'une contre l'autre. [Rire.] Alors, j'ai com... le franc est tombé et je l'ai mené très vite à la toilette et ce brave gosse avait tenu jusque là, donc il a fait son pipi.

Barbara Dickschen : Mais ça c'est une expression typiquement de là-bas parce que je ne vois pas de...

Lydia Nemirovsky : En réalité, c'est aussi dit en West-Vlaams parce que c'est "van achter". "Naar bachten". "Bachten", c'est "achter".

Barbara Dickschen : Ah ! comme il y a "baken"... Oui. Ah d'accord. "Naar bachten", "vanachter". Je ne connaissais pas du tout cette expression.

Lydia Nemirovsky : Donc c'est la manière polie de dire : "je dois aller à la toilette".

Barbara Dickschen : Aller à la cour, quoi.

Lydia Nemirovsky : A la cour. "Derrière, je dois aller". Mais les "r" n'existent pas, les fins de mots n'existent pas et presque toutes les voyelles sont autrement.

Barbara Dickschen : Et puis, ils ont une expression... ils ont des expressions qui leur sont vraiment... je dirais typiques... propres...

Lydia Nemirovsky : Propres. J'ai... finalement, je peux pas dire que j'ai beaucoup compris, mais le parler des gosses, je savais ce qu'ils voulaient dire à la fin du... du contingent, je comprenais un peu ce qu'ils voulaient, il fallait.

Barbara Dickschen : Parce qu'en fait, c'était des enfants d'ouvriers flamands, donc des usines de... Blankenberge.

Lydia Nemirovsky : De Blankenberge. C'était l'usine de Blankenberge. Donc c'était des locaux, des gens du... du Polder hein, des ouvriers du Polder.

Barbara Dickschen : Donc la langue, j'allais dire, véhiculaire... la langue qui était parlée était le flamand ?

Lydia Nemirovsky : Ah oui ! Mais ce qui se passait aussi, c'est que les enfants, en période scolaire, tout de même faisaient un petit effort et tout de même c'était très fort mêlé de patois, mais ils essayaient de parler le flamand officiel, donc que j'avais moi-même appris à l'école finalement. Ils n'en connaissaient pas tellement et tout de même c'était très fort truffé de... de mots...

Barbara Dickschen : Dialectaux.

Lydia Nemirovsky : De... de West-Vlaams et je finissais, comme je ne connaissais pas tellement de flamand, ça ne me dérangeait pas d'apprendre le West-Vlaams plutôt qu'autre chose. [Rire.]

Barbara Dickschen : Et ça n'a pas posé de problème à quelqu'un comme Yves de Brouwer d'engager une personne qui était finalement francophone ?

Lydia Nemirovsky : Boh ! il avait gentiment fait semblant de ne pas savoir. Il s'est dit que j'allais me débrouiller. J'avais appris le flamand à l'école hein, comme tout le monde, et, à Bruxelles, on faisait à l'époque huit années de flamand. Donc depuis la troisième primaire, on avait appris le flamand. C'était très mal enseigné, comme toujours les langues, de sorte que je savais lire, je savais écrire, j'avais beaucoup de vocabulaire et je connaissais même la grammaire.

Barbara Dickschen : Il manquait la pratique.

Lydia Nemirovsky : Et il manquait aussi le fait d'entendre évidemment.

Barbara Dickschen : L'oreille.

Lydia Nemirovsky : L'oreille et la pratique moi-même. Alors la pratique moi-même, je l'ai... je n'ai pas tellement parlé avec des gosses. Même quand je... j'avais des histoires à raconter, je les préparais en style télégraphique, mais complètement.

Barbara Dickschen : Et donc vous parliez toujours le néerlandais avec les enfants ?

Lydia Nemirovsky : Le flamand, oui.

Barbara Dickschen : Et le reste du personnel ?

Lydia Nemirovsky : On se parlait français entre nous.

Barbara Dickschen : Annette étant flamande ou francophone ?

Lydia Nemirovsky : Annette était comme moi, elle avait appris le flamand à l'école, mais peut-être qu'elle avait plus de pratique déjà.

Barbara Dickschen : Et les cours que les enfants rece...

Lydia Nemirovsky : Et encore, je ne sais pas si elle avait plus de pratique. M'enfin, elle s'y est mis.

Barbara Dickschen : Et les cours que les enfants recevaient étaient en néerlandais ?

Lydia Nemirovsky : Et là, c'était des... des... des Flamandes réellement. Il y avait une fille qui venait de Campine et l'autre, je ne sais pas d'où, mais de Flandre. Elles venaient vraiment même pas de Bruxelles donc. Parce qu'à Bruxelles, il y en avait pas tellement. Le Bruxellois est encore une autre paire de manches, mais elles venaient vraiment des Flandres et elles parlaient même difficilement le français.

Barbara Dickschen : Et les enfants, ils restaient combien de temps par contingent en fait ?

Lydia Nemirovsky : Ce contingent-là est donc resté de septembre jusqu'à la Noël, jusqu'en décembre.

Barbara Dickschen : Et les parents venaient visiter leurs enfants ?

Lydia Nemirovsky : Je pense qu'il y a eu une visite de parents, peut-être une seule. Ou quelque chose comme ça. Ça se passait très bien. C'était peut-être au début. Probablement. Je n'ai pas un tel souvenir de la visite des parents, donc il ne s'est pas passé grand-chose apparemment.

Barbara Dickschen : Et en fait, le week-end, vous pouviez retourner à la maison, c'est ce que vous aviez expliqué.

Lydia Nemirovsky : Non. Non, pas le week-end. Je pouvais prendre un jour par semaine. Et on prenait à tour de rôle des jours différents et au moment où nous sommes restées à deux, je n'ai pas pris. Je ne suis pas rentrée à la maison. J'ai écrit un mot à mes parents, il y avait pas moyen, il y avait pas moyen et bon ce n'était pas

un problème. Au point [rire] où nous en étions. Nous étions d'ailleurs prises par le jeu, hein. C'est-à-dire qu'en fait, on a... un verre peut être toujours à moitié vide ou à moitié plein et pour nous c'était une aventure. A cet âge-là, on s'amuse d'une aventure, du moins on était des filles solides et bien nourries parce que nous recevions cette bouffe de sanatorium pendant la guerre, c'était... D'ailleurs, il y avait une histoire qu'on peut aussi raconter parce que c'était très remarquable de l'époque... Yves de Brouwer s'était arrangé pour... pour a... acheter du froment en quantité suffisante, en noir évidemment, avec les sous du Gazelec qui était riche... et il faisait faire un pain spécial pour le home. Du pain blanc. Qui se faisait dans le village par un boulanger, mais avec de la farine amenée par Yves de Brouwer et ce pain était très bon. Alors une fois par semaine, quand on avait le droit de rentrer chez ses parents, on pouvait amener son pique-nique puisqu'il était censé que... eux avaient nos timbres, donc nous n'avions pas de timbres et les parents ne pouvaient pas nous nourrir donc et on était censées amener son pique-nique et alors plutôt que d'amener des tartines faites, on nous proposait chaque fois d'amener un pain et une boîte de sardines. Les boîtes de sardines étaient... pas seulement Yves de Brouwer, mais c'est toute... toute l'Œuvre Nationale de l'Enfance qui... qui fournissait grâce au Portugal qui faisait cadeau pour les enfants des pays occupés de boîtes de sardines et dans les autres homes, les enfants ne voyaient pas la couleur de ces sardines. Chez nous bien. C'est-à-dire que au moins une fois par semaine, on beurrerait les tartines avec du... des sardines écrasées et les enfants aimaient beaucoup évidemment et donc on nous proposait ou bien on voulait des tartines préparées ou bien on pouvait emporter une petite boîte et le pain et bien sûr on emportait la boîte et le pain et pour les parents, c'était la grosse fête. Ça m'a détraqué le tube digestif parce qu'une fois par semaine, je recevais le pain, le pain de guerre qui était gris et très mal cuit et la bouffe que mes parents avaient et je leur laissais la sardine, la boîte de sardines et le pain que mon papa s'est d'ailleurs coupé en petites tranches et qu'il tenait toute la semaine. Mais bon, c'était une aubaine évidemment. De la même manière, je crois que cela j'avais raconté aussi et ça s'est perdu... toutes les familles du Gazelec, y compris nos familles, ont reçu une tonne de coke... le coke étant le résidu de la fabrication du gaz... et c'était de nouveau une très grosse aubaine en tant de guerre.

Barbara Dickschen : Vos parents étaient très heureux de pouvoir...

Lydia Nemirovsky : Et ils ont... ils ont été très heureux d'avoir leur tonne de coke, une tonne c'était pas mal. On ne savait pas à l'avance, mais c'était notre dernier hiver. Et ça tombait bien en fait.

Barbara Dickschen : Et vous avez parlé d'autres... enfin des homes qui ne le faisaient pas, qui ne donnaient pas les sardines aux enfants comme ils devaient le faire...

Lydia Nemirovsky : Mais non seulement ça... c'est-à-dire que chez nous... et ça c'était la perspicacité de Yves de Brouwer qui avait fait ça et les habitudes scoutiques d'ailleurs... ils avaient dit : tout le monde mange ensemble et les... les monitrices mangent avec leurs enfants. De sorte qu'il n'y avait qu'une seule forme de repas qui se faisait tous les jours, un seul menu et le même pour tout le monde. Et donc c'était... c'était bien partagé, les enfants avaient tout ce que on avait prévu qu'ils avaient. Alors que dans... par exemple à Beloeil, les monitrices et les institutrices mangeaient d'un côté et les enfants mangeaient seuls et il est clair que le repas... et d'ailleurs, quand je suis allée visiter ma sœur, les monitrices me dit [sic] : «Bon, venez manger avec nous parce que le manger des enfants n'est pas fameux et ici on mange beaucoup mieux.» Et donc, c'était évidemment pas le but que de mal nourrir les enfants, un peu affaiblis par la guerre et qu'on voulait retaper. Mais c'était quasi inévitable... que par le fait qu'on mangeait à part, on pouvait faire ce genre d'abus.

Barbara Dickschen : Vous expliquiez donc... vous parlez de... de Beloeil où vous avez été voir... visiter votre sœur plus d'une fois et vous avez été...

Lydia Nemirovsky : Très choquée. Je pense que ça aussi, ça a été perdu dans la bande ?

Barbara Dickschen : Oui.

Lydia Nemirovsky : Oui. Donc, en fait, j'ai très vite, par opposition et par comparaison, trouvé que l'ambiance et la manière de traiter les gosses à Beloeil était déplorable et même en dessous de tout, c'est-à-dire qu'à la fois on les laissait très peu jouer, on n'organisait pas... pour les faire tenir tranquilles, on les tenait beaucoup en rang et on les faisait marcher en rang, etc., et faire des promenades en rang. Et les monitrices étaient souvent des bénévoles, des filles entre guillemets de "bonne famille" qui n'avaient aucune trace de compréhension pédagogique, ni de connaissance et aucune intelligence d'ailleurs de sorte qu'elles... elles passaient leur temps à jouer avec deux, trois gosses et à... à laisser le désordre se faire, d'une part... d'autre part, les dortoirs étaient énormes. Chez nous, c'était déjà pas petit, c'était vingt-cinq gosses, mais c'était un bon local bien chaud... chauffé d'ailleurs avec toujours le coke du Gazelec... mais là-bas, les dortoirs étaient au-dessus de... des écuries. Des locaux où avaient été autrefois les écuries du château de Beloeil. Au château lui-même, aucun enfant ne rentrait. Les dortoirs étaient donc sous toit, avec des toits très hauts, des plafonds très hauts et des salles immenses. Je pense qu'il devait y avoir des centaines de gosses dans un dortoir et les lits étaient côte à côte. Il faisait froid, le dortoir n'était pas chauffé. En plus, il y avait vraiment une brutalité dans la manière de traiter les gosses, c'est-à-dire que à cause du froid en partie, comme un gosse se découvre la nuit, beaucoup d'enfants comme ma sœur qui n'avait plus... qui était tout à fait propre à la maison depuis très petite... à l'époque, on rendait les gosses très rapidement propres... et beaucoup de gosses

faisaient pipi au lit à cause du froid... aussi non, peut-être à cause de l'angoisse parce que ce dortoir était énorme, très angoissant et très impersonnel et que si il y avait des toilettes où on pouvait aller, elles devaient être très loin, étant donné la taille du dortoir... le résultat est que quand un gosse avait fait pipi au lit, on le laissait dans son pipi pendant des semaines. C'était très décevant, très pénible et très peu pédagogique, je dirais : très brutal. Idem... de même, il se passait aussi une chose monstrueuse avec les repas, c'est-à-dire que en particulier ma petite sœur m'a raconté beaucoup plus tard... actuellement... parce qu'elle m'avait jamais raconté ça... mais que quand il lui arrivait de vomir ce qu'on lui donnait, elle vomissait dans son assiette, on la faisait remanger ce qu'elle venait de vomir et c'était épouvantable évidemment. Mais elle ne pouvait pas s'empêcher de vomir parce que à mon avis le manger n'était pas des meilleurs ni des plus faciles à digérer apparemment. Voilà, l'histoire.

Barbara Dickschen : C'était très difficile pour vous de laisser votre petite sœur dans ces conditions-là ?

Lydia Nemirovsky : C'était très difficile et j'en avais déjà parlé à la chef... à la chef du... du service de... donc d'assistance sociale qui était donc mademoiselle de Planchon, mais apparemment elle ne pouvait rien faire à cette époque-là. Et comme je l'ai raconté, je pense, c'est à la suite du fait que j'avais été seule avec Annette à garder toute la... la maison en main pendant tout le mois et en remerciement, Yves de Brouwer m'a permis de ramener ma petite sœur après les vacances. Ce dont je lui ai été très reconnaissante, c'était un des... des cadeaux les meilleurs qu'il pouvait me faire.

Barbara Dickschen : Et comment était votre petite sœur à cette époque, avant qu'elle ne vienne à Limelette ?

Lydia Nemirovsky : Elle était très traumatisée. C'est-à-dire depuis qu'elle était à Beloeil, elle était très silencieuse, pas seulement à cause du mauvais traitement et de... du traitement impersonnel qu'elle subissait, mais aussi simplement par le fait que gosse de six ans, elle avait dû... elle avait dû apprendre... son nom faux et donc... et on l'avait très fort sermonnée qu'elle ne bavarde pas. Et effectivement, elle n'a pas bavardé, mais du coup elle s'est très fort renfermée et cela lui est resté. Elle est restée traumatisée, je pense. Assez... plus fort qu'on ne l'aurait souhaité après ce séjour à Beloeil, mais y avait rien à faire.

Barbara Dickschen : Il y avait d'autres enfants juifs à Beloeil. En avez-vous été témoin ?

Lydia Nemirovsky : Moi je n'en ai pas été témoin, je n'en savais rien. Mon gosse était traité comme les gosses des... envoyés par le Gazelec, donc dans le groupe

des enfants du Gazelec. Et d'ailleurs, après ce que j'ai raconté à de Planchon, le Gazelec n'a plus envoyé de gosses.

Barbara Dickschen : A Beloeil ?

Lydia Nemirovsky : A Beloeil.

Barbara Dickschen : D'accord. Donc nous avons un peu essayé de rattraper...

Lydia Nemirovsky : Je pense que j'ai tout dit.

Barbara Dickschen : ...exactement, l'erreur technique.

Lydia Nemirovsky : J'espère que cette fois la bande a marché.

Barbara Dickschen : Elle a marché en tout cas et nous allons l'interrompre un petit instant, si vous le voulez bien, parce que j'aimerais encore vous poser quelques questions justement à propos de l'après-guerre... si ça ne vous dérange pas. Mais on va... on va...

Lydia Nemirovsky : Oui.

Barbara Dickschen : S'arrêter deux trois secondes... merci. [Interruption.] Donc après cette interruption, après ce que vous nous... vous avez eu la gentillesse de répéter, de bien vouloir répéter ce qui malheureusement avait été perdu... ce pour quoi je vous remercie encore une fois... j'aimerais pouvoir encore vous poser quelques questions à propos de l'après-guerre. Parce que... déjà une première chose, c'est de vous demander exactement... vous m'aviez fait la remarque la première fois qu'on s'était vues... vous m'aviez dit que vos parents se sont séparés à un certain moment. Et j'aimerais bien savoir de quelle façon est-ce que la guerre a affecté le couple que formaient vos parents ?

Lydia Nemirovsky : Oh ! là-dessus, je sais pas grand-chose dans la mesure où mon père a toujours été très peu communicatif, surtout sur des choses personnelles, et maman non plus. Ils n'ont jamais beaucoup parlé de leur situation pendant la guerre, un peu dans la mesure où les autres gens non plus... la page était tournée et on ne parlait plus de ce qui s'était passé. Aussi peut-être à cause des deuils, c'est-à-dire les grands-parents avaient tous été assassinés et en fait... Et beaucoup d'amis et ici sur place étaient perdus et là... la seule manière de survivre et de continuer, d'aller vers... vers l'avenir et pas vers le passé, c'est qu'on en parlait pas. Je crois que c'est une... une habitude qui vient de là d'ailleurs chez beaucoup de gens, on ne parle pas des gens une fois qu'il sont morts et donc on ne parlait pas de l'époque en question. Mes parents finalement n'avaient rien su de la manière dont j'avais vécu et je ne savais rien de la manière dont ils se sont débrouillés, sauf des détails comme

ce que je voyais qu'ils mangeaient et des choses pareilles, mais je les voyais finalement même pas une fois par semaine. Donc finalement, on avait perdu assez fort le contact. Et dans ma tête c'était papa, maman sans... sans beaucoup de finesse dans le... dans l'analyse. A l'époque, je ne connaissais pas assez les gens pour... la vie pour comprendre ce qui s'était passé chez eux. Et puis, c'était pas... finalement, c'était pas un couple comme n'importe lequel, hein. Donc ils se sont finalement séparés après que j'étais mariée, nettement après, et donc je n'ai été témoin de rien. Donc je n'ai jamais très bien compris ce qui s'était passé. Je ne sais pas à quoi ça tenait, ça tenait peut-être à la crise que la guerre a provoquée, mais je n'en sais pas plus. Là je n'ai pas de... je n'ai pas de témoignage.

Barbara Dickschen : Mais une femme séparée de son mari, c'est quand même quelque chose d'assez exceptionnel à l'époque ? Et votre mère n'ayant pas travaillé en Belgique...

Lydia Nemirovsky : Dans ce milieu-là, dans leur milieu, ce n'était pas exceptionnel. Chez les Juifs d'abord, le divorce est tout à fait admis d'une part et... d'autre part... non, je l'ai pris comme ça, elle avait le droit de se séparer si ça ne marchait plus.

Barbara Dickschen : C'était un divorce prononcé ou c'était une séparation officieuse ?

Lydia Nemirovsky : Ben, ils ont commencé par se séparer, ils ont fini par divorcer.

Barbara Dickschen : D'accord. Et donc elle a repris une vie professionnelle à ce moment-là ?

Lydia Nemirovsky : Elle a repris une vie professionnelle.

Barbara Dickschen : Ce qui ne devait pas être évident ?

Lydia Nemirovsky : Si justement. Parce que elle avait un diplôme qui était très passe-partout, elle a fait des analyses de laboratoires. Ce qui était son métier d'une certaine manière.

Barbara Dickschen : Donc elle a pu quand même d'une certaine façon, à un certain moment, exploiter ce diplôme qu'elle avait obtenu ?

Lydia Nemirovsky : Oui, oui.

Barbara Dickschen : Ce qui devait être quand même une certaine satisfaction pour elle ?

Lydia Nemirovsky : Mais c'est peut-être ce qui lui a permis de décider qu'elle se... qu'elle se sépare, hein. C'est toujours la même histoire, c'est que il faut encore avoir les moyens de sa... de sa liberté.

Barbara Dickschen : Et vous-même, votre carrière professionnelle... parce qu'on a un peu laissé cette partie-là... vous avez obtenu votre diplôme en mathématiques ici à l'ULB, pendant ce temps vous travaillez aussi... enfin vous "travaillez"... oui, pour l'Union des Etudiants Juifs de Belgique...

Lydia Nemirovsky : Ben là, je ne suis pas payée. Je travaille comme...

Barbara Dickschen : Non, mais un peu comme bénévole...

Lydia Nemirovsky : En fait, je suis parmi les gens qui ont fondé le mouvement après la guerre dans le premier comité et je l'ai lâché... quelque part dans la dernière année où j'ai fait ma thèse. Je n'ai plus eu tellement de temps. Mais donc effectivement, je participe à cette activité sociale qui d'ailleurs me plaît et m'intéresse et je rencontre de cette manière-là des tas de gens... Et... en fait, nous étions... nous vivions à une époque bénie, en ce sens qu'il y avait qu'à vouloir travailler qu'on trouvait du travail et très paradoxalement nous n'étions pas Belges... et David a trouvé pratiquement dès qu'il eut terminé... il a par hasard rencontré quelqu'un qui disait qu'il y avait une place chez un... chez un prof dans un groupe de recherche à l'université et il a été engagé pratiquement tout de suite après la fin de ses examens. Et moi-même... aussi en fait. Finalement, j'ai terminé quelque part... je pense qu'en octobre... on a été probablement... en septembre ou en octobre, on a été proclamés, j'ai cherché pendant un mois ou quelque chose comme ça... d'une manière bizarre parce que j'avais un diplôme qui donnait une agrégation d'un enseignement moyen et l'enseignement officiel m'était fermé. Il y avait très peu d'enseignement privé où je pouvais trouver quelque chose. Et... j'ai eu... heureusement, j'avais fait un peu la spécialité de la physique théorique que je pouvais faire avec des maths et je suis allée partout avec le toupet que j'avais acquis pendant la guerre, parce que là j'avais une maturité que les autres n'avaient probablement pas en sortant de licence. Il fallait très vite trouver du travail parce que, finalement, mon papa travaillait, mais c'était dur. Et nous voulions nous marier. Et personne n'avait de sous pour nous si nous n'avions pas nous-mêmes les sous nécessaires. Et donc j'ai fait le tour de tous les gens que je connaissais... ils étaient pas tellement nombreux... mais à chacun je demandais si il avait lui-même une idée ou si il m'envoyait chez quelqu'un d'autre qui aurait pu avoir des idées et comme ça, de personne en personne, j'ai fait un grand tour et j'ai abouti. Et sans attendre les réponses d'ailleurs. En me disant que celui qui... je donnais mon adresse, j'expliquais ce que je cherchais et ce que je cherchais c'est éventuellement un labo de physique qui m'intéressait plus que d'enseigner. Je n'avais pas envie d'enseigner, disais-je. Je ne disais pas : l'enseignement m'est fermé, hein. C'était une subtilité. Et tout le monde trouvait que c'était très bien, que j'avais... que je voudrais faire de la

recherche dans un labo en physique, c'était très bien et donc je suis passée de l'un à l'autre. Et nous avons aussi bénéficié du plan Marshall, c'est-à-dire que c'était donc en 47... le plan Marshall avait déversé des millions sur la Belgique pour justement lancer du nouveau travail, des recherches, de tout. C'était du financement très large et très généreux qui permettait d'embaucher des gens. Et... je suis tombée à Charleroi aux ACEC, chez un type qui était un copain d'un des profs à qui j'avais demandé, qui m'avait dit : «Va un peu voir celui-là.» Je suis allée voir et ils étaient en train... ils avaient des sous, de quoi engager quelqu'un pour une recherche qui était bizarre et un peu tirée par les cheveux et qui n'avait pas tellement de sens, mais enfin, il m'a engagée. Et donc il y avait là un labo, il y avait là de quoi faire des mesures et... je pouvais venir travailler aux ACEC et ça c'était... j'ai été engagée. C'était d'ailleurs... ça m'est resté un souvenir attendrissant parce que on m'a engagée depuis le 1^{er} décembre 47, donc j'ai pas perdu beaucoup de temps sans travailler, mais en plus, il m'a expliqué que je devais pas, surtout pas, venir le 1^{er} décembre, c'était la Saint-Eloi. La Saint-Eloi était la fête des... des choses... des...

Barbara Dickschen : Des travailleurs...

Lydia Nemirovsky : Des métallurgistes ! Et en fait Saint-Eloi, c'est Vulcain. Et tout Charleroi était en congé et donc les ACEC aussi. Tout était fermé. Et j'ai trouvé ça formidable de commencer mon travail par un congé. [Rire.] J'étais suffisamment endurcie dans quelque chose qui était du travail à cause de mon passage à Gazelec pour trouver ça une aubaine formidable.

Barbara Dickschen : Mais vous expliquiez donc qu'en fait vous n'étiez pas de nationalité belge...

Lydia Nemirovsky : Oui, mais ça on disait incidemment. J'étais licenciée en maths, je voulais faire de la recherche en physique et je voulais bien travailler dans un labo...

Barbara Dickschen : Mais vous n'êtes toujours pas de nationalité belge ou depuis lors...

Lydia Nemirovsky : Si, si. Si, si.

Barbara Dickschen : Mais vous avez gardé votre nationalité roumaine pendant tout un temps alors ?

Lydia Nemirovsky : Oh ! c'est pas une question de garder, hein. Mon papa avait demandé sa naturalisation avant-guerre, et à l'époque c'était très difficile à obtenir sauf... sauf piston très... Comme mon papa n'était pas très agressif, il ne l'avait jamais obtenue. Et moi j'avais dépassé l'âge où on obtenait automatiquement la

nationalité des parents. Nous n'étions même plus roumains, nous étions apatrides hein, après la guerre.

Barbara Dickschen : Vous expliquiez aussi la dernière fois qu'on s'était vues, que donc... que vous vous êtes mariée avec David Hirschberg et puis que vous êtes partis... c'est là que j'ai été étonnée parce que je ne le savais pas... vous êtes partis en novembre 49... vous êtes allés en Israël en fait. Et j'ai cru comprendre que vous aviez déjà donc fondé une famille, vous aviez déjà un enfant, donc vous avez pris la décision de partir. Qu'est-ce qui a motivé cette décision ?

Lydia Nemirovsky : Ouh là... C'est complexe, hein. En définitive, nous étions des enfants gâtés au sens où... pas des parents, qui nous gâtaient pas spécialement, puisque nous nous sommes mariés avec nos deux premiers traitements, mais qui étaient abondants... à l'époque, on payait peu d'impôts apparemment et on ne cumulait pas les traitements. Ils se sont ravisés plus tard... comme il y a eu plus de couples qui travaillaient tous les deux... mais donc nous étions riches de ce qu'on recevait tous les mois et on vivait bien sauf que évidemment je faisais la navette. David travaillait à l'ULB, nous habitions ici tout près de l'université et je faisais la navette avec Charleroi tous les jours de sorte que je passais mes deux... plus de deux heures... à l'époque, c'était des... les trains étaient lents, les trams étaient lents... je passais mes trois heures en route, hein. Tous les jours. Puis, à un certain moment, j'ai pris une chambre à Charleroi et je ne revenais que... que deux fois par semaine. De temps en temps, David venait chez moi. Donc à ce point de vue-là, disons que c'était un peu une... une vie chargée, mais on vivait bien. Nous n'avions pas de souci majeur et même le fait justement de la facilité de vie qu'il y avait à l'époque en Belgique, faisait que nous étions assez insouciants et qu'on se permettait de... d'avoir des états d'âmes. Hein, c'est toujours... ce n'est que quand on vit relativement aisément qu'on... qu'on a des états d'âme et finalement, c'était plutôt... oh ! peut-être un rêve enfoui de David, mais qu'il n'exprimait pas comme tel. Nous suivions évidemment les... les péripéties de la guerre d'Indépendance et on était très attachés aux... moi ayant été dans des organisations de jeunesse, j'étais malgré tout très... très...

Barbara Dickschen : Imprégnée ?

Lydia Nemirovsky : Imprégnée de... de la conviction de... de la valeur de... du mouvement et... assez enthousiaste d'ailleurs. Nous étions tous enthousiastes et je le reste encore. C'est-à-dire que il est clair, quelles que soient les difficultés de l'époque ou les difficultés actuelles, que si l'Etat d'Israël avait existé, il n'y aurait pas eu l'assassinat massif, comme nous avons connu, de gens qui n'avaient pas où aller, ni où fuir. Donc il y avait de bonnes raisons d'être enthousiaste de ce... de ce succès. Finalement, on s'est posé la question : pourquoi est-ce que nous restons ici ? C'était plutôt ça. Peut-être aussi, finalement, de ma part il y avait certainement un contraste : avant-guerre, j'étais dans un milieu scolaire belge pratiquement...

connaissant une ou deux... un ou deux Juifs, une ou deux filles qui étaient dans ma classe, les gens de l'organisation de jeunesse et... mais finalement, je vivais dans un milieu entièrement assimilé aussi. J'ai vécu avec beaucoup... en attachant beaucoup de valeur à la camaraderie que j'avais nouée pendant l'école d'instituteurs juive où j'avais découvert un autre contact avec les gens : plus franc, plus solidaire... peut-être à cause de la guerre évidemment... plus amical. Et moi, on ne me mettait pas... c'était le premier endroit dans ma vie où on ne me mettait pas un peu à part... c'est-à-dire qu'à l'école, malgré tout, chaque nouveau prof massacrait mon nom de famille, qu'il n'arrivait pas à prononcer, commençait à poser des questions idiotes sur ce que c'était, d'où je venais, etc., ne connaissait pas le patelin, quand je citais mon lieu de naissance, etc. J'étais toujours un peu quelqu'un... j'étais quelqu'un un peu à part. Ici, j'étais avec tout le monde, personne ne me posait de question, tout le monde était à peu près de même et c'était agréable. C'était la première découverte de ce genre de situation. Et la deuxième découverte tout à fait analogue était à Tirimont où de nouveau Ne... Nelly Michiels était comme tout le monde, personne ne lui demandait d'où elle venait, quel oiseau rare elle était et on avait cette même amitié... ??? parce que les gens étaient sympas, mais enfin je retrouvais la même ambiance d'être comme tout le monde, chez soi en réalité. Comme à l'école juive, comme ensuite à Tirimont je n'ai jamais été aussi bien chez moi, comme tout le monde, sans que personne ne me demande : qu'est-ce que c'est... qu'est-ce que c'est pour un nom, etc. Des questions idiotes finalement. Et puis, j'avais retrouvé l'université et là il y avait un multiple... un multiple hiatus : les gens autour de moi profitaient de la paix et voulaient s'amuser et être heureux, etc., ce qui était bien leur droit après la guerre. Nous faisons... nous faisons notre deuil. Notre deuil de tous les gens qui s'étaient perdus autour de nous. Il y avait beaucoup de morts autour de nous finalement et nous avons une espèce... on gardait en tête l'ouverture des camps... pendant un an, nous avons une tendance d'une part à la joie de la Libération et d'autre part à la tristesse. Et à se sentir très différents à cause de ça. A cause de ça et aussi par rapport aux étudiants qui étaient dans mon année, autour de moi, j'étais deux ans plus vieille et j'avais une expérience qu'ils... qu'ils n'avaient pas rêvée. J'étais beaucoup plus mûre, je les considérais plutôt comme des gosses. Et là, c'est plutôt moi, ce n'est pas parce qu'ils me posaient tellement de questions, c'était même pas vrai, ils m'acceptaient gentiment, mais j'étais un peu différente, j'étais trop vieille pour eux, trop vieille mentalement surtout. Je voyais les choses autrement et donc c'est moi qui m'étais un peu distancée, un peu renfermée. Puis j'avais trouvé le groupe très réduit de l'Union des Etudiants où je m'étais sentie bien, où j'avais même peut-être joué un peu d'autorité à cause de ce même fait que j'étais un peu plus mûre que... que des types de mon âge. Mais bon... et dans le milieu... du travail, c'était de nouveau la même chose... le tra... le milieu était bon, les gens étaient sympathiques, comme à l'école d'ailleurs où j'avais eu des copines et des types que j'aimais bien finalement, mais disons que je me sentais un peu différente... je n'étais pas sur la même longueur d'onde... peut-être aussi parce que là, dans le milieu des ingénieurs à... à... aux ACEC, qui était une grosse boîte à l'époque, il y avait peu de femmes dans les grades de... d'universitaires qui travaillaient là-dedans et donc

j'étais vraiment un peu à part... un peu à l'écart du groupe. Et donc finalement, moi ce qui m'attirait, c'était certainement d'avoir son pays à soi, d'une manière tout à fait théorique, c'est-à-dire retrouver l'ambiance où on était comme tout le monde, dont j'avais eu les expériences fragmentaires pendant la guerre justement... l'enthousiasme général de l'époque... il y a d'autres gens qui sont partis à cette époque-là pour la même raison, par enthousiasme ou par envie de faire... de faire avec. Et sans trop réfléchir.

Barbara Dickschen : Mais quels étaient les renseignements... les renseignements que vous aviez à propos d'Israël ? Était-ce précis ou pas du tout ? Ici en Belgique...

Lydia Nemirovsky : Si, c'était très précis. On savait très bien, mais entre savoir et vivre la chose, il y a une nuance. On savait que la vie était dure, on savait que l'Etat avait très peu de moyens, on savait qu'il y avait quelques centaines de milliers de gens qui depuis plusieurs années étaient sous tente... vivaient sous tente. On a toujours su que le climat était dur, difficile, mais tout cela était des mots, hein.

Barbara Dickschen : Et par... et par quels canaux le saviez-vous ? Était-ce par l'Agence Juive ? Était-ce...

Lydia Nemirovsky : Non, pas par des canaux officiels. Ça se savait. On nous avait raconté cela quand nous étions gosses, nous avons eu des amis qui sont partis en Palestine dans les années 34, 36, etc. Donc c'était pas un problème, on savait comment c'était. Alors, le mobile de David était certainement... d'une part, il avait été à l'école juive à Anvers, à Tachkemoni, et donc il avait fait son école primaire en français et en hébreu et comme il était dans les bons élèves, il parlait réellement l'hébreu... lisait, parlait, écrivait... moi, je connaissais pas un mot, même pas les prières parce que je connaissais pas... mais... et donc ça... ça l'attirait de ce côté-là aussi, à cause de la langue qu'il pouvait parler, qu'il lisait et... En réalité, nous avons pris des renseignements à droite et à gauche, les gens nous ont dit gentiment, sans exagérer, en disant bien : c'est très dur, tout ce que vous voulez, mais enfin c'est une expérience qui vaut la peine. Et il est parti en... en exploration pour quinze jours. Il a été visiter des gens que nous connaissions, il a été visiter l'Institut à Rehovot, il a fait le tour du pays, il a été surtout grisé par l'ambiance qui était sympathique à l'époque. Très sympathique. Et par le fait qu'il connaissait l'hébreu et donc il parlait, les gens le félicitaient et ça le flattait et il... et finalement, il était aussi... il était finalement un grand gosse, hein... il avait fait le contraire de moi pendant la guerre : il a étudié dans un... chez une personne où il a été caché et il... il avait moins d'expérience de la vie que son âge. Il est revenu absolument rempli de... d'enthousiasme et de joie et voilà, il n'a rien compris. Il n'a pas... il n'avait pas beaucoup... une fille a toujours plus de sens pratique qu'un homme et par dessus le marché, il n'en avait pas du tout. [Sourire.] Il est revenu plein d'enthousiasme, il s'était réellement... il avait nagé ??? comme un poisson dans l'eau. Et c'était très dur.

Barbara Dickschen : Donc vous êtes partis en Israël... est-ce que je peux vous demander par quelle filière avez-vous pu... était-ce une filière officielle ou vous avez tout simplement...

Lydia Nemirovsky : Non, ils avaient déjà voté la Loi du Retour. Nous sommes partis un an après l'Indépendance et donc il suffisait de demander... de demander... avec des passeports pour... des passeports pour... en Belgique, on donnait des espèces de passeports pour étrangers, hein. Et nous sommes partis... oh ben, nous avons ramassé pas mal de sous. Comme je vous ai dit, on... on vivait modestement par habitude. Nous avons très peu de choses et au bout d'un an, de deux ans, on avait ramassé assez de sous. Enfin, on ne se rendait pas compte de ce qu'on faisait.

Barbara Dickschen : Est-ce que vous avez...

Lydia Nemirovsky : Il n'y avait aucune... il y avait des vagues... des vagues suggestions de possibilités de trouver du travail qui avaient parfaitement suffi à David. On n'avait rien de prévu.

Barbara Dickschen : Vous avez tout lâché, mais est-ce que vous avez pu choisir l'endroit où vous vous êtes installés ou est-ce que vous avez été réellement envoyés quelque part ?

Lydia Nemirovsky : Non, non, non. On allait tout à fait sans demander aucun subside ni rien donc... on allait par ses propres moyens à l'endroit choisi. Et ce qui se passe, c'est que un... un ami encore de l'université de Prague de mes parents était un certain Benjamin Bloch... Bloch... qui était à l'époque directeur administratif de... le... de l'Institut Weizman à Rehovot. Et tout naturellement, nous nous sommes dit qu'il y avait moyen probablement de trouver du travail. Et d'ailleurs David était allé le voir et bien sûr il l'a reçu à bras ouverts, c'était un ancien... il avait été quelques années en Belgique, il avait été envoyé par Weizman, donc choisi par Weizman en réalité. C'était un très bon physicien. Et lui-même, quand il est arrivé, contrairement à son espoir, comme rien n'était fait, il n'a pas pu continuer les recherches en physique qui avaient... qui étaient sa qualification et qu'il aurait pu continuer. Mais il a dû lui-même monter l'Institut et il a fini par être le directeur administratif à cause de ça parce qu'il a dû partir de zéro et tout préparer. Mais il a pendant toutes ces années arrêté de faire de la physique finalement, il s'est mis à faire de l'administration. Mais donc il nous a reçus à bras ouverts et enfin il ne pouvait pas grand-chose pour les ahuris qui s'amenaient ainsi sans...

Barbara Dickschen : Vous ne connaissiez pas la langue non plus ?

Lydia Nemirovsky : Moi non. Moi, je connaissais pas la langue et je ne l'ai jamais tout à fait apprise, n'ayant pas la bosse des langues. Enfin suffisamment à la fin pour parler, pour parler dans la rue, pour acheter quelque chose dans une boutique...

mais à l'époque, avec le français et le russe, on faisait pas mal. Le résultat a été : je comprenais... mais je ne sais pas parler... mais je comprenais l'allemand pour avoir joué avec les réfugiés allemands dans les familles. Et donc ça m'a aidé à ne pas avoir le temps d'apprendre convenablement de l'hébreu puisque les vieux et même les enfants des vieux, des tout an... des tout anciens colons parlaient russe et leurs enfants aussi. Ils étaient flattés de montrer qu'ils le parlaient. Et donc là, ça allait tout seul et les Nord-Africains parlaient français, les Juifs allemands souvent connaissaient le français ou bien me parlaient allemand et on se débrouillait, etc. Et donc entre le français et... et le russe, je me débrouillais.

Barbara Dickschen : Et... et qu'est-ce qui se passe alors ? Votre mari ne trouve pas de travail...

Lydia Nemirovsky : Non, non, non. En deux mots parce que c'est tout de même assez curieux parce que finalement on a eu de la chance pour des ahuris que nous étions... on arrive, on va dans un petit machin qui s'appelait Hôtel à Rehovot et au bout d'un jour on apprend ce que David aurait pu directement comprendre, c'est que on ne peut simplement pas pour un garçon en âge de service militaire... à l'époque, on n'avait même pas le droit d'être pris pour travailler avant d'avoir fait son service militaire... mais en entrant faire son service militaire, avec l'appui de Bloch et aussi parce qu'il était qualifié... il avait... il avait lui-même travaillé déjà plusieurs années dans un labo de recherches à Bruxelles, à l'université... il pouvait faire son service militaire dans une unité de recherches qui se trouvait être d'ailleurs à Rehovot dans l'Institut... il y avait une unité de l'armée... plusieurs unités de l'armée qui travaillaient... donc il pouvait aller faire son service militaire là-dedans avec présentation de Bloch qui a aidé, mais finalement par ses propres diplômes et ce qu'il connaissait et en fait, en Israël, la solde de soldat, surtout s'il avait femme et enfant, n'était pas de la blague, c'était tout à fait solide plus pas mal d'avantages. Donc au point de vue financier, c'était pas le Pérou, on pouvait pas se payer grand-chose, mais on vivait même raisonnablement bien. Finalement, c'est plutôt les conditions matérielles qui nous ont... qui nous ont anéantis au bout de deux ans. Y compris les séjours en hôpital. Et alors là, je peux vous raconter une anecdote parce qu'elle est... elle est très gentille. Apparemment, c'était en 51, en novembre 51... je sais que c'est en novembre... j'ai attrapé... parce que ce qui se passait aussi et qui n'avait pas été prévu au programme... nous étions apparemment fragiles de santé, nous avons... moi, j'ai attrapé la jaunisse... une jaunisse, donc une hépatite B... à l'époque, on n'a pas donné de nom à ça... en fait, je savais que c'était une hépatite contagieuse dangereuse et le médecin m'a envoyée à l'hôpital et l'hôpital était un ancien camp anglais... à Sarafend... ça porte un autre nom maintenant, mais c'était Sarafend, c'était le nom arabe et anglais de la chose... c'était des baraquements en bois énormes qui avaient été des do... dortoirs de... de soldats... et donc chaque dortoir avait ses... sa centaine de lits. Je dois dire que la chose frappante en Israël à l'époque, c'était la pauvreté des moyens et l'intelligence de la manière de les faire... c'est-à-dire que... et le dévouement... c'est-à-dire que on avait assez de

médicaments, on avait de très bons soins et de très bons médecins en abondance et les conditions étaient... matérielles étaient difficiles... c'est-à-dire que on était une salle... je pense que au moment où on m'a mis dans un lit, il y avait à ma droite et à ma gauche un autre lit avec une autre femme, c'était quatre-vingt femmes dans un local... toutes de même maladie, hépatite... donc on avait bien mis ensemble les gens contagieux de la même contagion, on mêlait pas les gens. C'était extrêmement propre, comme tout en Israël était extrêmement propre à l'époque, à cause du climat on ne survivait pas... enfin, la moindre saleté... déjà comme ça, il y avait déjà énormément d'infections et on était quatre-vingts femmes et je n'ai jamais connu plus d'une infirmière à la fois dans le local, mais elle travaillait et elle était très compétente... et elle... elle trimait comme un diable. En tout cas, j'étais admirablement soignée dans une très gentille ambiance, mais alors là, je dois raconter une anecdote... Les premiers jours, j'étais malade à crever, donc je faisais pas grand-chose, puis j'ai reçu convenablement à manger d'ailleurs, ce qui était à l'époque déjà aussi une prouesse, l'hôpital se... y avait pas de ??? apparemment. Il y avait une autre chose frappante en Israël, c'est que les médicaments coûtaient très bon marché et y avait pas de marques, c'était des médicaments en vrac, mais assez bons pour... pour ce dont on avait besoin à l'époque... de ce qui existait à l'époque... d'ailleurs, ils avaient une médecine probablement plus adaptée qu'en Belgique où il y avait eu aussi, à la même époque d'ailleurs, une grosse crise d'hépatites après la guerre finalement... et donc je me trouvais dans un lit avec à côté de moi une jeune femme qui s'est mis à parler hébreu avec moi. Et je savais assez l'hébreu pour répondre à ce qu'elle posait comme questions et donc j'ai appris qu'elle avait deux garçons et moi j'avais aussi deux bébés à la maison et qu'elle avait un mari et qu'elle était arrivée depuis à peu près la même époque que moi, c'est-à-dire deux ans ou quelque chose comme ça. Et on est devenues un peu copines et au bout d'un certain temps, elle m'a posé d'autres questions comme, par exemple, des questions... les éternelles questions qu'on m'a toujours posées d'ailleurs : «Vous connaissez le yiddish ?» Je disais : «Non.» «Vous connaissez pas le yiddish ?» «Non. Je parle russe et français, hein.» Bon, etc. Alors au bout... une fois, deux fois, trois fois, elle m'a dit...

Barbara Dickschen : Vous êtes juive ? [Rires.]

Lydia Nemirovsky : «Vous êtes juive ? Vous venez d'où ?» «Je viens de Belgique.» «Vous êtes belge ?» Je dis : «Non, je suis juive. Je suis pas belge. Je viens de Belgique, mais je ne suis même pas de ??? d'être belge à l'époque.» Elle dit : «Je ne vous crois pas.» Tout ça en hébreu d'ailleurs. Tout doucement. Je dis : «Mais tu ne me crois pas, c'est la vérité.» Elle dit : «Ecoute, je vais te dire quelque chose... Moi, je viens de Roumanie, mais nous ne sommes pas juifs, nous avons pu filer en nous déclarant juifs parce que la vie est très dure en... en Roumanie.»

Barbara Dickschen : C'est pas vrai ?

Lydia Nemirovsky : Oui. «Je suis roumaine», elle dit, «mon mari aussi et les deux garçons aussi, mais les garçons ne le savent même pas. Nous leur avons dit qu'ils étaient juifs pour ne pas avoir de blagues. Et on est très contents ici.» Elle parlait bien l'hébreu. Beaucoup mieux que moi. Elle avait été dans un Oulpan et jusqu'à la fin on est restées bonnes copines. Elle était très gentille, elle me trouvait gentille aussi et jusqu'à la fin, elle n'a pas cru que j'étais juive. [Rires]

Barbara Dickschen : C'est pas vrai !

Lydia Nemirovsky : Et puis, je l'ai perdue de vue évidemment.

Barbara Dickschen : C'est... c'est une très belle histoire.

Lydia Nemirovsky : C'est une très belle histoire, mais c'était des... ce qu'on appelle des submersibles.

Barbara Dickschen : Oui, il y en avait... il y en avait pas mal...

Lydia Nemirovsky : Hein ? Il y en avait probablement. Mais elle était très heureuse là-dedans. Et très bien adaptée. Ils avaient bouffé de la vache... vache enragée en Roumanie, probablement ils étaient déjà filés à l'époque où la Roumanie laissait encore partir. Il y a eu beaucoup de Juifs roumains qui sont partis et Dieu sait comment ils avaient eu... ils avaient pu passer mais... et puis les gosses ne le savaient pas !

Barbara Dickschen : Ah c'est excellent ! Nous sommes malheureusement vers la fin de la bande tout doucement, mais j'aimerais bien vous demander quand même encore une chose : c'est que vous êtes... vous avez donc quitté Israël plus pour des raisons matérielles que pour des raisons idéologiques, c'est ça ?

Lydia Nemirovsky : Oui, bien sûr. D'ailleurs bon, nous avons finalement... oui, uniquement pour des raisons matérielles.

Barbara Dickschen : Une raison de résistance physique plutôt ?

Lydia Nemirovsky : Mais les deux gosses ont fait chacun six mois d'hôpital.

Barbara Dickschen : Ça, c'est dû à quoi exactement ?

Lydia Nemirovsky : A notre maladresse... à ma maladresse et incompétence de compréhension de l'hygiène dans ce climat, de manière de vivre dans ce climat, donc de... de complète inadaptation finalement aussi de conditions de vie qui étaient très dures. Nous sommes restés... nous avons reçu par... parce que Bloch... de nouveau le Bloch... a prétendu que nous étions de la famille pour nous donner un

passé-droit qui permettait d'acheter une petite... ce qu'on appelle une petite maison... mais qui était à plusieurs kilomètres du centre de Rehovot où nous travaillions et qui... où pendant un an, il n'y avait pas d'électricité parce qu'ils venaient de construire le nouveau... le nouveau quartier, la nouvelle rue. C'était absolument sur une terre rase, c'était très dur à tous les points de vue, malgré tout et la gentillesse des gens et le... si on se mettait sur le bord de la rue... de la route pour aller à Rehovot, on se faisait prendre par la première voiture qui passait... c'était la route entre Tel Aviv et Jérusalem sur laquelle nous étions, mais c'était pas rien que ça... par exemple, pour aller même montrer les enfants à un médecin à Rehovot, à un pédiatre, y avait trois kilomètres aller, trois kilomètres revenir... comme il y avait un peu de soleil, c'était très dur, etc. Mais le tout était très dur, donc tant qu'on n'a pas eu d'électricité, on n'a pas même pu travailler avec un... un frigo et des choses pareilles. Donc la vie était objectivement très dure et... et finalement... en fait, ce qui a fait déborder le vase, c'est qu'on s'est dit qu'on allait tous crever avec... correctement... c'est-à-dire que alors que nous avions du boulot et tout ce que vous vouliez, David avait terminé son service militaire, j'ai fait ma jaunisse et recta trois mois plus tard... comme elle est contagieuse... David la faisait. Et il l'a fait très dur aussi comme moi. Et c'est à ce moment-là que nous avons rediscuté le coup et comme les gosses avaient déjà chacun été des mois à l'hôpital par deux fois de suite ou trois fois de suite chacun, nous disions que l'un de nous allait y laisser sa peau... c'est-à-dire il est probable que physiologiquement nous n'étions pas capables non plus de résister ou du moins pas dans les conditions que nous avons objectivement à l'époque.

Barbara Dickschen : Donc vous avez été obligés finalement de revenir en Belgique ?

Lydia Nemirovsky : On a été obligés de revenir.

Barbara Dickschen : Est-ce que vous avez... est-ce que vous êtes retournés en Israël depuis lors ?

Lydia Nemirovsky : David est retourné plusieurs fois parce que il est retourné travailler pour l'IBM et comme il connaissait l'hébreu on l'a parfois envoyé... il s'est fait envoyer... heureux de se faire envoyer et il a fait le beau en enseignant [sourire] de l'informatique en hébreu aux... aux clients d'IBM. Et une fois nous avons fait du tourisme ensemble en... en 1970.

Barbara Dickschen : Et là vous avez pu voir comment cette nation avait évolué finalement ?

Lydia Nemirovsky : On a vu des gens qu'on connaissait... c'était encore la bonne époque, je crois que l'ambiance est très fort gâchée actuellement. C'était encore... c'est très compliqué du point de vue... c'est très différent de ce qu'il y avait en

Belgique et finalement je suis restée [sourire]... quand... quand les Juifs allemands sont arrivés en Belgique, ils se plaignaient... forcément ils n'avaient pas l'habitude et chaque fois que quelque chose ne leur plaisait pas dans ce qui se passait en Belgique, ils disaient : "chez nous en Allemagne"... "bei uns in Deutschland"... eh bien, tant que j'étais en Israël, chaque fois que je souffrais, je disais : en Belgique... si j'avais été en Belgique... ne fût-ce que la bonne pluie en été. J'ai d'ailleurs découvert que je n'étais pas la seule, c'est-à-dire que tout Israélien rêve en été de passer des vacances aussi fort au nord qu'il y a moyen, c'est humain et normal. Et tant que j'étais là et que quelque chose me déplaisait, je disais : oui, en Belgique, c'est beaucoup mieux, n'est-ce pas... Et quand je suis revenue en Belgique et que j'avais la nostalgie de... de certaines choses qui étaient agréables, je disais : voilà, si on était en Israël, n'est-ce pas... ce serait comme ça et comme ça...

Barbara Dickschen : Est-ce que je peux encore vous demander, juste avant que la cassette ne se termine, ce que représente à présent la Roumanie pour vous ?

Lydia Nemirovsky : La Roumanie, rien. La Bessarabie, oui. Une certaine... une certaine nostalgie en sachant que c'est un cimetière pour moi en fait.

Barbara Dickschen : Vous n'êtes plus jamais retournée ?

Lydia Nemirovsky : Non, non.

Barbara Dickschen : Et vous n'avez pas ce désir ?

Lydia Nemirovsky : Non.

Barbara Dickschen : Ou ce besoin, disons...

Lydia Nemirovsky : Non. Il y a plus personne, ils ont assassiné tout le monde.

Barbara Dickschen : Et... quels sont vos sentiments actuels à l'égard des nations qui ont perpétré le génocide ?

Lydia Nemirovsky : Bon, il y a ceux d'alors et il y a la jeunesse de maintenant et les enfants ne sont pas responsables pour les crimes des parents. Et d'ailleurs, les Allemands se sont très fort amendés et j'ai eu des collègues allemands... puisque j'ai travaillé à la Commission Européenne... qui étaient de très bons collègues, qui étaient des gens avec qui je me suis très bien entendue... après avoir dû mettre les points sur les "i" quand ils me disaient "Frau Hirschberg" et ils demandaient d'où je venais, je disais : «Mon mari vient de Pologne et nous sommes juifs. Ce n'est pas un nom allemand quoi qu'il en... quoi qu'il semble.» Et alors, bon, ils acceptaient. Ensuite on a été... d'habitude, c'était des bons collègues et ceux qui travaillaient à la Communauté étaient des gens convenables.

Barbara Dickschen : Estimez-vous que témoigner de cette période-là est important ?

Lydia Nemirovsky : Quelle période ?

Barbara Dickschen : Vous avez parlé largement de ce qui s'est passé pour vous, de votre vie en tant que clandestine pendant la seconde guerre mondiale...

Lydia Nemirovsky : Oui. Je pense que c'est important à savoir... mon mari a eu de la chance, moi j'ai eu de la chance... une chance inouïe d'ailleurs, mais il est clair que c'est très important de témoigner et que je me rends compte que très peu de gens ont eu autant de chance parce que j'ai même bénéficié de la période pour mûrir, pour apprendre les choses, ce qui est très exceptionnel finalement. Donc j'ai eu une expérience tout à fait... tout à fait exceptionnelle... je dirais plus que cela au point de vue des Allemands... c'est-à-dire j'ai aussi connu les familles de Juifs allemands qui étaient plus allemands que nature, auxquelles j'étais habituée, dont je connaissais les travers et les côtés ridicules... et c'est peut-être aussi la raison pour laquelle, quand j'ai rencontré de jeunes Allemands, qui manifestement étaient nés après la guerre, et que je n'avais aucune réticence, je les comprenais très bien parce que la chose la plus étonnante, c'est combien les Juifs étaient semblables aux gens chez qui... avec lesquels ils vivaient et où ils vivaient.

Barbara Dickschen : D'accord.

Lydia Nemirovsky : Et donc c'est une des... une des manières de vivre que je comprends très bien à cause de ça, pour avoir été dans des familles où l'on vivait comme des Allemands et parfois toujours... tous... toutes les... tous les crimes qui se sont passés ont toujours été un... une énigme pour moi comme pour tout le monde... qui cependant se sont passés, il n'y a pas de... pas de doute.

Barbara Dickschen : D'accord. En tout cas, je vous remercie d'avoir... bien voulu témoigner, d'avoir eu la gentillesse de revenir sur des passages que malheureusement vous aviez déjà racontés... mais donc dû, je le répète, à cet incident technique, vous avez dû reraconter. Je vous remercie, madame Nemirovsky, pour tout ce que vous avez fait pour nous. Et voilà. Merci bien.

Lydia Nemirovsky : Merci à vous.

Ce volume a été réalisé par
la Fondation de la Mémoire contemporaine
Fondation d'utilité publique reconnue par arrêté royal du 20 octobre 1994
Avenue Victoria 5
1000 Bruxelles
Tél. : 02/648.78.73
Fax : 02/644.65.95
E-mail : info@fmc-seh.be
Site internet : fmc-seh.be